

SCIENCES
ET
VOYAGES

MARS 1962

N° 195

LA VIE DES HOMMES



1,70 NF

Maroc

Éd. ord. : 196 F. M.

Éd. luxe : 230 F. M.

MANIOC.org
ORkidé

Enfants, jeunes Gens et Adultes

la rentrée des classes a lieu tous les jours

et n'impose aucun dérangement aux élèves de l'ÉCOLE DES SCIENCES ET ARTS, qui peuvent s'inscrire à toute époque de l'année pour faire chez eux, par correspondance, à peu de frais, dans les branches les plus variées, des études complètes strictement conformes aux programmes officiels.

Les élèves de l'ÉCOLE DES SCIENCES ET ARTS obtiennent des milliers de succès aux examens et concours les plus difficiles, des réussites admirables dans l'administration, le commerce, l'industrie, les arts, etc. Demandez l'envoi gratuit et immédiat de la brochure qui vous intéresse en indiquant le numéro. Vous recevrez ainsi une documentation infiniment précieuse pour votre avenir. Votre vie peut en être merveilleusement transformée.

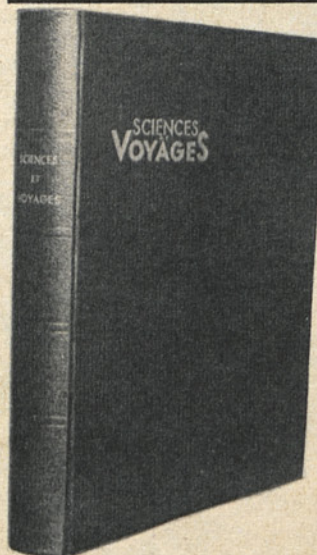
- Br. 35.030. **Toutes les classes, tous les examens du 2^e degré** : Brevet du 1^{er} cycle, Baccalauréats (plus de deux mille six cents succès en une seule session). **Toutes les classes, tous les examens du 1^{er} degré** : Cert. d'Études, Brevets, C. A. P.
- Br. 35.036. **Droit, Lettres (Propédeutique, licence), Sciences** : (P. C. B., M. P. C., S. P. C. N., M. G. P.).
- Br. 35.042. **Cours d'Orthographe** : Une méthode infaillible et attrayante pour acquérir rapidement une orthographe irréprochable.
- Br. 35.031. **Rédaction courante** : Pour apprendre à composer et à rédiger dans un style correct et élégant. **Technique littéraire** : Pour devenir auteur de romans, pièces de théâtre, contes, nouvelles, scénarios de cinéma, articles de critique, etc., etc. **Cours de Poésie**.
- Br. 35.045. **Cours d'Éloquence** : L'Art de composer ou d'improviser discours, allocutions, conférences.
- Br. 35.037. **Cours de Conversation** : Comment devenir un brillant causeur, une femme recherchée dans le monde.
- Br. 35.048. **Formation scientifique** (Mathématiques, Physique, Chimie), cours indispensables à l'homme moderne.
- Br. 35.051. **Dessin industriel** (Toutes spécialités).
- Br. 35.032. **Industrie** : Préparation la plus pratique, la plus rapide, la plus efficace à toutes les carrières et aux Certificats d'aptitude professionnelle.
- Br. 35.047. **Comptabilité** rendue passionnante et accessible à tous par la méthode **Argos** : **Commerce, Banque, Secrétariats, sténo-dactylo**. Préparation aux C. A. P. et B. P.
- Br. 35.038. **Cours de Publicité** : Pr. au B. P.
- Br. 35.041. **Radio** : Certificats de radio de bord (1^{re} et 2^e classe).
- Br. 35.044. **Cours de couture** (la robe, le manteau, le tailleur) et de **Lingerie**, permettant à toutes les femmes de concilier élégance et économie ; assurant à celles qui le désirent le moyen de se créer une situation lucrative ; Préparation aux C. A. P.
- Br. 35.033. **Carrières Publiques** : **P. et T., Ponts et Chaussées**.
- Br. 35.050. **École spéciale militaire interarmes** (St-Cyr).
- Br. 35.039. **Écoles vétérinaires**.
- Br. 35.053. **Écoles d'infirmières**, de sages-femmes, d'assistantes sociales.
- Br. 35.043. **Dunamis**, la célèbre méthode française de culture mentale pour la réussite dans la vie.
- Br. 35.049. **Initiation à la Philosophie**.
- Br. 35.034. **Phonopolyglotte** : la méthode la plus facile, la plus rapide et la plus attrayante pour apprendre, par le disque, à parler, lire et écrire l'anglais, l'espagnol, l'allemand, l'italien.
- Br. 35.046. **Dessin artistique et peinture** : Croquis, Paysages, Marines, Portrait, Fleurs, etc.
- Br. 35.040. **Formation musicale** : **Analyse et Esthétique musicales** : Deux cours qui feront de vous un dilettante éclairé, ou qui seront la base de vos futures études de compositeur, d'instrumentiste ou de chanteur.

Cette énumération sommaire est incomplète. L'école donne tous enseignements, prépare à toutes carrières
Renseignements gratuits sur demande

ÉCOLE DES SCIENCES ET ARTS
ENSEIGNEMENT PAR CORRESPONDANCE
16, rue du Général-Malleterre, PARIS-16^e

Un cadeau apprécié

L'ALBUM RELIÉ SCIENCES et VOYAGES 1960



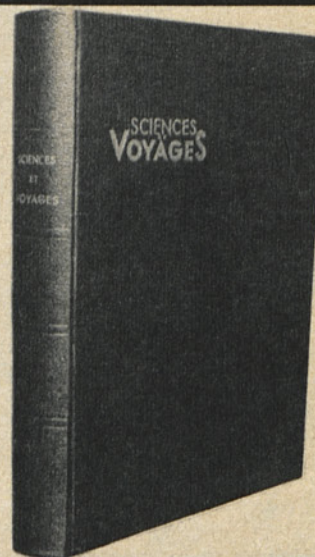
Près de
800
pages

★
Plus de
1.000
photos

Un magnifique volume
pour une bibliothèque

L'ALBUM RELIÉ SCIENCES et VOYAGES 1960

contient les
12 numéros 1960 de
SCIENCES et VOYAGES
réunis en un volume
— format 24 x 31 —
luxueusement relié
en péga vert avec
titre en dorure sur
la couverture et sur
le dos.



L'EXEMPLAIRE : 15 NF

Envoi franco contre la somme de 16 NF
adressée à SCIENCES et VOYAGES, 43, rue
de Dunkerque, Paris-X^e. C. C. P. Paris 259-10.
Aucun envoi contre remboursement.



ANGLAIS
 ALLEMAND
 ESPAGNOL ITALIEN
 ESPAGNOL (SUD-AMÉRICAIN) AMÉRICAIN
 FRANÇAIS ARABE ALGÉRIEN IRLANDAIS NORVÉGIEN
 NÉERLANDAIS RUSSE TCHÈQUE FINNOIS SUÉDOIS
 PORTUGAIS POLONAIS ISLANDAIS ARABE (EGYPTIEN)
 GREC MODERNE HEBREU (MODERNE) ESPERANTO
 CHINOIS PERSAN JAPONAIS HINDOUSTANI BENGALI
 AFRIKAANS MALAIS LUGANDA SWAHILI HAUSA
 EFIK

La langue la plus facile

c'est celle que vous apprenez par la Méthode Linguaphone

Il n'y a pas de langue difficile à apprendre; la seule chose difficile, c'est de suivre des méthodes d'enseignement désuètes. Au lieu de retourner à l'école, au lieu d'étudier avec des livres, ce qui est fastidieux et ne peut vous donner la moindre idée de l'accent, du rythme de la langue, suivez plutôt la Méthode Linguaphone, si simple, si rapide, si efficace parce qu'elle vous apprend progressivement, sans effort, par le moyen naturel.

Vous apprenez comme l'enfant apprend sa langue maternelle.

Vous écoutez des disques enregistrés par des professeurs du pays même, des hommes et des femmes aux voix variés; en même temps vous suivez sur un livre illustré. Les sons que vous entendez, les objets ou les personnages que vous voyez s'associent tout naturellement dans votre esprit, et vous

comprenez tout de suite sans la moindre difficulté.

Mieux qu'un séjour à l'étranger.

A l'étranger, vous éprouvez une désagréable impression d'isolement et des difficultés réelles pour vous adapter à la langue, parce que les étrangers ne font aucun effort pour se mettre à votre portée. Au contraire la Méthode Linguaphone est progressive; elle passe insensiblement du facile au difficile; quand au débit de la parole, il augmente d'une leçon à l'autre jusqu'à parvenir à la fin du cours au rythme normal de la conversation; enfin le choix des mots a été fait rationnellement, compte tenu de leur fréquence d'emploi dans la conversation courante.

Dès le début vous pensez dans la langue.

Rien à traduire; rien à apprendre par cœur, ni grammaire, ni vocabulaire; dès le début vous pensez dans la langue avec la plus grande facilité car les voix qui vous parlent s'ex-

priment d'abord lentement avec les mots les plus simples, puis atteignent petit à petit le rythme de la conversation courante, selon une progression insensible.

Une méthode réellement progressive.

Chaque nouvelle leçon vous remet en mémoire ce que vous savez déjà; et vous apprenez en plus, sans même vous en apercevoir, des nouveaux mots et de nouvelles tournures de phrases; si bien qu'à la fin du cours vous possédez un vocabulaire varié qui vous suffit largement pour tenir une conversation courante, et vous connaissez les règles essentielles de la grammaire, sans avoir eu besoin de les apprendre par cœur.

60 heures suffisent pour parler Anglais

ou n'importe quelle langue avec un accent impeccable
 Vous apprenez chez vous à temps perdu au moment qui vous convient; aucun effort ne vous est demandé;

vous écoutez, vous regardez, vous répétez pour vous habituer à la langue; bientôt vous êtes étonné vous-même de répondre spontanément à une question posée, sans chercher vos mots, avec le plus grand naturel. 60 heures suffisent, même si vous n'avez aucune connaissance préalable de la langue. C'est un jeu d'apprendre de cette façon, une distraction passionnante.

Nouvelle brochure Gratuite

Envoyez le bon ci-dessous pour recevoir une passionnante brochure illustrée de 36 pages contenant une offre d'essai gratuit 8 jours chez vous d'un cours Linguaphone.



Démonstration gratuite tous les jours sauf Dimanche A PARIS-12, rue Lincoln-8°. A MARSEILLE 109, rue Paradis. A LYON 21, rue Neuve. A LILLE 88, rue Esquermoise

Institut Linguaphone

12, RUE LINCOLN
 PARIS-VIII°

INSTITUT LINGUAPHONE - 12 RUE LINCOLN - PARIS - VIII°

Veillez m'envoyer sans engagement votre brochure gratuite contenant l'offre d'un essai gratuit de 8 jours chez moi. Je m'intéresse au cours de :

(Indiquez la langue choisie) pour :
 Culture - Améliorer ma situation - Voyages - Affaires
 Préparer un examen - Etudes scolaires - Apprendre à un jeune enfant (Rayez les mentions inutiles).

NOM _____

Prénom _____

N° _____ Rue _____

Ville _____ Département _____

BON
 B. 95

N'ATTENDEZ PAS!

Commencez chez vous dès maintenant
les études les plus profitables

grâce à l'enseignement par correspondance de l'École Universelle, la plus importante du monde, qui vous permet de faire chez vous, en toutes résidences, à tout âge, aux moindres frais, des études complètes dans toutes les branches, de vaincre avec une aisance surprenante les difficultés qui vous ont jusqu'à présent arrêté, de conquérir en un temps record le diplôme ou la situation dont vous rêvez. L'enseignement étant individuel, vous avez intérêt à commencer vos études dès maintenant.

Demandez l'envoi gratuit de la brochure qui vous intéresse :

- Br. n° 69.700. **Les premières classes** : 1^{er} degré, 1^{er} cycle : Cours préparatoire (Cl. de 11^e), Cours élémentaire (Cl. de 10^e et 9^e), Cours moyen (Cl. de 8^e, 7^e). Admiss. en 6^e.
- Br. n° 69.705. **Toutes les classes, tous les examens, 1^{er} degré, 2^e cycle** : Cl. de fin d'études, C. E. G., C. E. P., Brevets, C. A. P. ; 2^e degré : de la 6^e aux Cl. de Lettres sup. et de Math. spéc., Baccalauréats, B. E. P. C., E. N., Bourses ; Cl. des Lycées techniques, Brevets d'enseign. industr. et commerc., Bacc. technique.
- Br. n° 69.702. **Les études de Droit** : Capacité, Licence ; Carrières juridiques (Magistrature, Barreau, etc.).
- Br. n° 69.714. **Les études supérieures de Sciences** : P. C. B., M. G. P., M. P. C., S. P. C. N., etc., Certificats d'études sup., C. A. P. E. S., agrégation de Math.
- Br. n° 69.723. **Les études supérieures de Lettres** : Propédeut., Licence, C. A. P. E. S., Agrég.
- Br. n° 69.727. **Grandes Écoles et Écoles spéciales** : Polytechnique, École normale supér., Chartes, École d'ingénieurs (Ponts et Chaussées, Mines, Centrale, Sup. Aéro, Électricité, Physique et Chimie, A. et M., etc.) ; Militaires (Terre, Mer, Air) ; d'Agriculture (France et Républiques Africaines, Institut agronom., Écoles vétérinaires, Écoles nationales d'agriculture, Sylviculture, Laiterie, etc.) ; de Commerce (H. E. C., H. E. C. F., Écoles supérieures de commerce, Écoles hôtelières, etc.) ; Beaux-Arts (Architecture, Arts décoratifs) ; Administration ; Lycées techn. d'État, Écoles d'Assistants sociaux, Infirmières, Sages-femmes.
- Br. n° 69.704. **Carrières de l'Agriculture** : Régisseur, Directeur d'exploitation, Assistant Mécanicien agricole, Géomètre expert (dipl. d'État) ; Floriculture, Culture potagère, Arboriculture, Viticulture, Élevage ; Radiesthésie.
- Br. n° 69.715. **Carrières de l'Industrie et des Travaux Publics** : Électricité, Électronique, Physique nucléaire, Mécanique, Automobile, Aviation, Métallurgie, Mines, Prospection pétrolière, Trav. Publics, Architecture, Métier, Béton armé, Chauffage, Froid, Chimie, Dessin industriel, etc. ; préparation aux C. A. P., B. P., Brevets de Technicien (Bât., Trav. Publics, Chimie), de dessinateur, sous-ingénieur. Cours d'initiation et de perfectionnement toutes matières. Admis aux stages payés de formation prof. accélérée (F. P. A.).
- Br. n° 69.703. **Carrières de la Comptabilité** : Caissier, Chef-magasinier, Teneur de Livres, Comptable, etc. ; Préparations au C. A. P. d'Aide-Comptable, au B. P. de Comptable, au Diplôme d'État d'Expert-Comptable.
- Br. n° 69.716. **Carrières du Commerce** : Employé de bureau, Sténodactylo, Employé de banque, Publicitaire, Secrétaire, Secrétaire de Direction, etc. ; Préparation à toutes autres fonctions du Commerce, de la Banque, de la Publicité, des Assurances, de l'Hôtellerie.
- Br. n° 69.707. **Pour devenir fonctionnaire** (jeunes gens et jeunes filles sans diplôme ou diplômés) dans les P. et T., les Finances, les Travaux Publics, les Banques, la S. N. C. F., la Police, le Travail et la Sécurité Sociale, les Préfectures, la Magistrature, etc.), École Nationale d'Administration.
- Br. n° 69.717. **Les Emplois réservés aux militaires, victimes de guerre et aux veuves de guerre** : examens de première, de deuxième et de troisième catégories ; examens d'aptitude technique spéciale.
- Br. n° 69.710. **Orthographe** (élémentaire, perfectionnement), Rédaction courante, administrative, épistolaire ; Calcul, Dessin, Écriture, Calligraphie.
- Br. n° 69.719. **Calcul extra-rapide et Calcul mental.**
- Br. n° 69.706. **Carrières de la Marine Marchande** : École Nationale de la Marine, Élève-chef de quart, Capitaine de la Marine Marchande, Capitaine et Patron de Pêche, Officier Mécanicien de 2^e ou 3^e classe, Certificats internationaux de Radio de 1^{re} ou de 2^e classe (P. et T.).
- Br. n° 69.724. **Carrières de la Marine de guerre** : École Navale, École des élèves-officiers, École des élèves-ingénieurs mécaniciens, École du Service de Santé, Commissariat et Administration, École de maistrance, Écoles d'apprentis marins, Écoles de pupilles, Écoles techniques de la Marine, École d'application du Génie maritime.
- Br. n° 69.718. **Carrières de l'Aviation** : Écoles et carrières militaires ; École de l'Air, École de sous-offic., Élèves-offic. ; Personnel navigant ; Mécaniciens et Télémechaniciens ; Aéronautique civile ; Fonctions administratives ; Industrie aéronautique ; Hôtesse de l'Air.
- Br. n° 69.701. **Radio, Dépannage de poste. — Télévision.**
- Br. n° 69.726. **Langues vivantes** (cours de début et de perfectionnement) : Anglais, Espagnol, Allemand, Italien, Russe, Arabe. — Français (élémentaire et supérieur) pour les étrangers, Examen des Chambres de Commerce étrangères de Paris. — Toutes carrières du **Tourisme**.
- Br. n° 69.708. **Études musicales** : Piano, Violon, Harmonium, Flûte, Clarinette, Guitare, Accordéon, Banjo. — Chant, Solfège, Harmonie, Contrepoint, Fugue, Composition, Instrumentation et Orchestration (symphonie et musique militaire). — C. A. à l'éducation musicale dans les Établissements de l'État, Professorats libres, Admission à la S. A. C. E. M.
- Br. n° 69.720. **Dessin** : Cours universel, Anatomie, Composition décorative, Figurines de mode, Illustration, Caricature, Publicité, Reliure, Peinture, Pastel, Fusain. — Professorats, Enseign. supérieur.
- Br. n° 69.725. **Carrières de la Couture et de la Mode** : Coupe, Couture (flou et tailleur), Lingerie, Corset, Broderie, préparation aux C. A. P., B. P., Professorats officiels, Préparation aux fonctions de Petite main, Seconde main, Première main, Vendeuse-Retoucheuse, Modiste, Coupeur hommes, Chemisier, etc. ; Cours d'initiation et de perfectionnement toutes spécialités. — Enseignement ménager : Monitorat et Professorat.
- Br. n° 69.711. **Secrétariats** (Secrétaire de direction, Secrétaire particulier, Secrétaire de médecin, d'avocat, d'homme de lettres, Secrétaire technique) ; **Journalisme** ; **L'Art d'écrire** (Rédaction littéraire) et **l'Art de parler en public** (Éloquence usuelle).
- Br. n° 69.721. **Cinéma** : Technique générale. Décoration. Prise de vues. Prise de son. — Photographie.
- Br. n° 69.709. **L'Art de la Coiffure et des soins de beauté.**
- Br. n° 69.728. **Toutes les carrières féminines.**
- Br. n° 69.712. **Cultura** : Cours de Perfectionnement culturel, Lettres, Sciences, Arts, Éducation civique, Actualités.

La liste ci-dessus ne comprend qu'une partie de nos enseignements. N'hésitez pas à nous écrire. Nous vous donnerons gratuitement tous les renseignements et conseils qu'il vous plaira de nous demander.

DES MILLIERS D'INÉGALABLES SUCCÈS
remportés chaque année par nos élèves dans les examens et concours officiels prouvent l'efficacité de l'enseignement par correspondance de

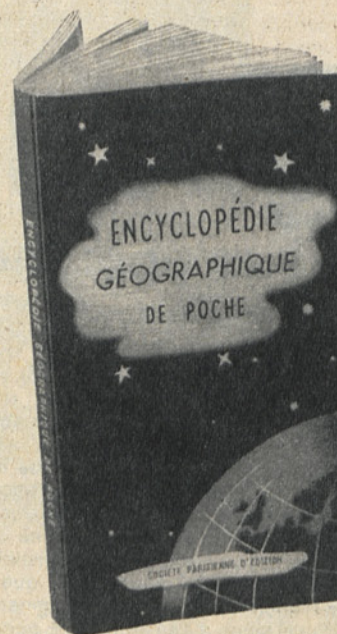
L'ÉCOLE UNIVERSELLE

59, boulevard Exelmans, PARIS (XVI^e).
14, chemin de Fabron, NICE (A.-M.). - 11, place Jules-Ferry, LYON.

ENCYCLOPÉDIE GÉOGRAPHIQUE DE POCHE

SIXIÈME ÉDITION
CORRIGÉE ET MISE A JOUR

Cet ouvrage de plus de 500 pages format 8 x 16, sous couverture plastifiée, contient, grâce à son papier extra-mince, l'équivalent d'un gros volume et d'un grand atlas :



- Les dernières statistiques géographiques et économiques internationales.
- Tous les renseignements chiffrés sur chaque pays et ses produits.
- Les cartes en couleurs de tous les pays accompagnées d'un index de 12.500 noms.

UN OUVRAGE PRATIQUE
ET INDISPENSABLE A TOUS

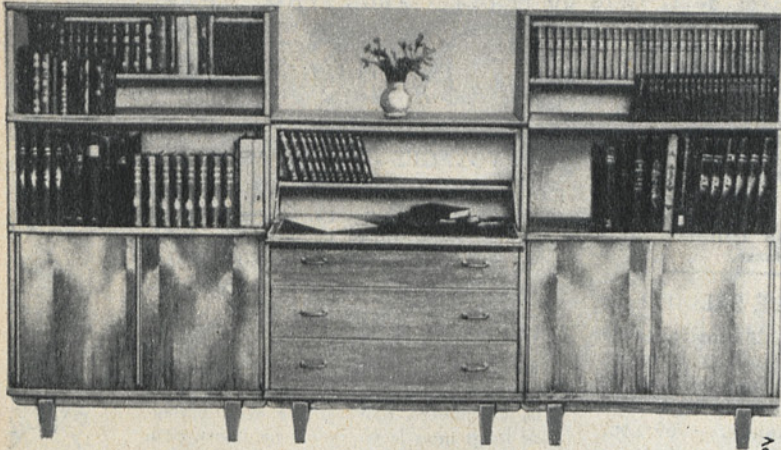
PRIX : 9 NF

Commandez

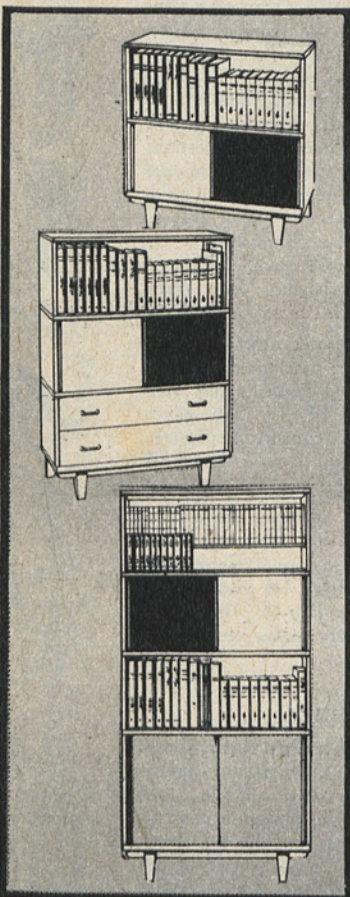
**L'ENCYCLOPÉDIE
GÉOGRAPHIQUE
DE POCHE**

à votre libraire habituel (exclusivité Hachette)
ou à la Société Parisienne d'Édition, 43, rue de
Dunkerque, PARIS-X^e — C. C. P. Paris 259-10.
Aucun envoi contre remboursement.

Construisez-vous un splendide mobilier moderne



au fur et à mesure
de vos moyens



Sans la moindre difficulté, vous assemblerez vous-même à l'aide d'un simple tournevis ces splendides meubles modernes OMNIPLAN. Les frais de main-d'œuvre étant réduits au minimum par l'envoi de ces meubles non assemblés, vous bénéficiez de prix plus bas que n'importe où ailleurs.

Tous les éléments se superposent ou se juxtaposent avec précision ce qui vous permet d'acheter le minimum d'éléments au début et de compléter votre ameublement au fur et à mesure de vos disponibilités pour constituer le décor harmonieux de votre foyer.

Et ces meubles sont très faciles à assembler... Vous les recevrez complets avec toutes les fournitures, même le tournevis. Après montage, vous pouvez les peindre, les encaustiquer ou les teinter en harmonie avec votre intérieur. Vous verrez comme ils font bien chez vous et vous éprouverez la fierté du possesseur d'un meuble construit et fini par lui-même.

Tous les éléments sont en chêne de qualité supérieure, finement poli et prêt à recevoir peinture ou teinture. L'assemblage s'exécute avec un tournevis à l'exclusion de tout autre outil.

Envoyez aujourd'hui même le bon ci-dessous pour recevoir le catalogue OMNIPLAN illustré de suggestions pour aménager votre foyer à bon compte.

Veillez m'adresser gratuitement et sans aucun engagement de ma part votre catalogue OMNIPLAN. S. V. 6 (Joindre 2 timbres pour frais d'envoi).

NOM

PROFESSION

ADRESSE

SOCIÉTÉ DES MEUBLES
OMNIPLAN
18, RUE SÉQUIER - PARIS 6^e

EXPOSITION : 25, QUAI DES GRANDS-AUGUSTINS

SOMMAIRE

	PAGES
DANS LES MONTAGNES DE PAPOUASIE, RENCONTRE AVEC LES PYGMÉES JIMMI <small>Reportage exclusif et photos de Pierre PAILLARD</small>	7
TECHNIQUE DE LA CHASSE AU CROCODILE <small>Notes et photos de A. FAVAREL</small>	13
IMPRESSIONS D'UNE PARISIENNE EN U.R.S.S. <small>par Gisèle d'ASSAILLY</small>	18
CHECHAOUENE, VILLE SAINTE DU RIF <small>Notes de voyage d'Attilio GAUDIO</small>	21
LA NOUVELLE-CALÉDONIE <small>Reportage et photos de Marcel KURZ</small>	29
L'ILE MAURICE, MIRACLE FRANÇAIS EN TERRITOIRE BRITANNIQUE <small>par Pierre-Edmond PULVÉNIS</small>	36
TEMPLES MAURICIENS <small>par Herbert MAY</small>	40
AUTOROUTES D'EUROPE : LES AUTO- STRADES ITALIENNES <small>par Sven-Ake NIELSEN</small>	42
VOYAGES LINGUISTIQUES : EN CORSE <small>par Michel ROBLIN</small>	46
LA GUYANE, PAYS D'AVENIR <small>par Bernard QURIS</small>	47



NOTRE COUVERTURE :

Femmes de la région de Chechaouene avec leurs grands chapeaux de paille, vendant des légumes sur le marché (voir article page 21).

A NOS LECTEURS

En raison de l'augmentation incessante des charges que nous avons à supporter, nous nous voyons contraints — après de nombreuses autres publications — d'augmenter notre prix de vente.

Faisant un effort, que nos lecteurs, nous sommes sûrs, reconnaîtront, nous avons limité autant que faire se pouvait cette augmentation, qui ne sera que de **0,20 NF**, portant ainsi le prix du numéro de Sciences et Voyages à **1,70 NF** (Édition de luxe 2 NF).

Le prix d'abonnement sera maintenu à son taux actuel jusqu'au 1^{er} mai prochain.

SCIENCES ET VOYAGES

LA VIE DES HOMMES

Revue paraissant le 1^{er} de chaque mois.

DIRECTEUR-RÉDACTEUR EN CHEF : Henri SCHALIT.

DIRECTION - RÉDACTION - ADMINISTRATION

43, rue de Dunkerque, PARIS (10^e) - Téléphone : TRUdaine 09-92 et la suite.

La correspondance doit être adressée à : "Monsieur le Directeur de Sciences et Voyages"
Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

ABONNEMENTS :

ENVOI A PLAT SOUS POCLETTE

ÉDITIONS

	ORDINAIRE	DE LUXE	ORDINAIRE	DE LUXE
France	Un an : 16,50 NF	20 NF	Un an : 19,80 NF	23,50 NF
	6 mois : 8,50 NF	10,50 NF	6 mois : 10 NF	12 NF
Étranger				

En cas de changement des prix, les abonnés seront servis jusqu'à concurrence de la somme figurant à leur crédit. — C. C. P. Paris 259-10.

Pour tout changement d'adresse, envoyer la somme de 0,50 NF à notre C. C. P. Paris 259-10 accompagnée de la dernière bande.

PUBLICITÉ : J. BONNANGE - 44, r. Taitbout, PARIS (9^e) - Tél. : TRI. 21-11

Le précédent numéro a été tiré à 62.045 exemplaires.

LA LIBRAIRIE PARISIENNE

43, RUE DE DUNKERQUE, PARIS-X^e. (A 100 mètres de la Gare du Nord.) - Tél. : TRU. 09-95



La Librairie Parisienne est une librairie de détail qui ne peut fournir ses confrères libraires.

Ses magasins sont ouverts tous les jours, sauf le lundi, de 9 h. à 12 h. et de 13 h. 30 à 18 h. 30.

Il ne sera répondu à aucune correspondance non accompagnée d'une enveloppe timbrée pour la réponse.



HISTOIRE

PIERRE THEIL : **Les Bâtisseurs du Monde.**
La genèse des découvertes premières qui sont au centre des préoccupations scientifiques d'aujourd'hui.

Tome 1 : De Thalès à Hippocrate.

Tome 2 : D'Aristote à Copernic.

Sommaire général : Auparavant était le chaos. ● Thot, dieu-singe à la forme charmante. ● L'étincelle. ● Thalès de Milet. ● Pythagore apprend aux hommes à manier les nombres qui s'emboîtent. ● Notes sur Hippocrate, le médecin le plus près de l'homme dans tous les temps. ● Aristote nous fait connaissance avec la vie. ● Euclide, père tranquille de la géométrie. ● Archimède invente les mathématiques du mouvement. ● Un grand trou noir de dix-sept siècles. ● Copernic (1473-1543) met le soleil au centre du monde. Deux volumes de 256 pages 16 x 13,5, abondamment illustrés, couverture couleurs. Chaque volume 300 gr. **6,90 NF**

JEAN DUCHÉ et G.-A. ROULHAC : **Deux siècles d'Histoire de France par la caricature (1760-1960).** 1. Consulat. 2. Empires. 3. Monarchies. 4. Révolutions. 5. Républiques. Il y a cent ans, il y a deux cents ans, les préoccupations des Français ne différaient pas sensiblement de celles parmi lesquelles nous nous débattons aujourd'hui et elles s'exprimaient avec le même esprit satirique par le truchement d'innombrables estampes et caricatures. A côté de nombreuses images vous montrant le dessous des cartes de la politique, vous en trouverez donc d'autres : modes, ridicules du jour, inventions nouvelles, mœurs du grand monde, du théâtre ou du peuple... qui dérouleront devant vous le plus curieux, le plus plaisant des films. L'illustration de cet ouvrage a été puisée essentiellement dans les collections du Cabinet des Estampes et des Périodiques de la Bibliothèque Nationale, ainsi que dans les albums mis à la disposition des auteurs par Jean Effel. Un album format 24,5 x 30,5 cm., relié pleine toile, sous liseuse en couleurs, 250 pages, 1961, 1 kg. 800... **44,00 NF**

JACQUES HEURGON : **La Vie quotidienne chez les Étrusques.** Des réussites remarquables de l'hydraulique aux meilleures spécialités de leur gastronomie, le portrait minutieux et vivant des Étrusques. Leur langue, leur civilisation, leurs modes de vie étaient réputés mystérieux : l'auteur nous les révèle et nous montre les Étrusques dans leurs occupations quotidiennes. En eux, l'on reconnaît les Italiens de toujours. Cartonné, 13 x 20 cm., 360 pages dont 8 hors texte, couverture toilor sous couvre-livre illustré et pelliculé, 400 gr. **18,00 NF**

COLLECTION « QUE SAIS-JE ? »

930. RENÉ LEHMANN : **L'Acoustique des bâtiments.** — 950. JACQUES-R. BOUDEVILLE : **Les Espaces économiques.** — 964. GEORGES CASTELLAN : **La République Démocratique Allemande.** — 969. LOUIS LEVADOUX : **La vigne et sa culture.** — 972. PHILIPPE DU PUY DE CLINCHAMPS : **La Chevalerie.** Chaque volume in-16, 150 gr. Prix. **2,50 NF**

ARCHÉOLOGIE

HENRI-PAUL EYDOUX : **Résurrection de la Gaule. Les grandes fouilles archéologiques.** Auxerre, Sens et sa région, Nîmes, Fréjus, Nice, Isle-Aumont en Champagne, Allonnes dans la Sarthe, Sanxay en Poitou, Chassenon en Ljmousin, le palais gallo-romain d'Arnesp dans les Pyrénées.
Sur tous ces chantiers, Henri-Paul Eydoux présente les fouilleurs au travail, appartenant à tous les milieux sociaux et à toutes les professions, appliquant des méthodes fécondes, accumulant les trouvailles. Un volume sous reliure souple et liseuse illustrée, 448 pages, 57 illustrations dans le texte, 41 hors texte, 600 gr. **18,50 NF**

COLLECTION « D'UN MONDE A L'AUTRE »

CHARLES-NOEL MARTIN : **L'Univers dévoilé d'un infini à l'autre.** Un vertigineux voyage au cours de 25 chapitres qui abordent tour à tour le monde extraordinaire des particules nucléaires, les atomes, les molécules de vie, puis la vie elle-même. Et enfin tout le cosmos, soleil, étoiles, voie lactée, galaxies. Un volume cartonné sous liseuse en couleurs, 262 pages, 30 illustrations dans le texte, 16 illustrations hors texte, 650 gr. **13,50 NF**

RICHARD LEWINSON : **Histoire entière du cœur.** Érotisme. Symbolisme. Chirurgie. Physiologie. Psychologie. Ce livre joint à une étude physiologique approfondie des révélations inattendues et des anecdotes piquantes. Depuis les sorciers qui préparaient des élixirs puissants à partir de cœurs de bêtes, un chemin aventureux conduit aux médecins modernes qui, au moyen de sondes et de scalpels, pénètrent au cœur même de notre cœur, le réparent ou le corrigent. L'ouvrage est original, curieux, plein d'attrait, évoquant aussi bien la piscine de Jayne Mansfield que les arguments publicitaires de notre époque. Un volume cartonné sous liseuse en couleurs, 356 pages, 30 illustrations dans le texte, 41 illustrations hors texte, 650 gr. **16,50 NF**

VOYAGES - REPORTAGES

JEAN-PHILIPPE CHARBONNIER : **Un photographe vous parle.** Par le grand photographe de *Réalités*, l'agréable leçon de 800 000 kilomètres parcourus et 300 000 photos en dix ans d'aventures et de reportages. Un volume 206 pages, 10 pages de photos, 1961, 300 gr. **9,60 NF**

MERRY OTTIN et JÉROME CAMILLY : **Comment peut-on être Turc ?** Il faut avoir parcouru la Turquie en tous sens, y avoir partagé de longs mois la vie de ses habitants, pour y découvrir ses paysages étranges, le caractère attachant de son peuple si hospitalier, la beauté des témoignages d'art laissés par tant de civilisations étonnantes, la survivance d'un folklore riche et varié. Un volume broché sous couverture illustrée, 208 pages, 9 planches photographiques hors texte, 300 gr. **10,50 NF**

ELIZABETH MARSHALL-THOMAS : **Des gens sans méchanceté.** Traduit de l'anglais. Après avoir participé à deux expéditions scientifiques dans le Kalahari et y avoir séjourné deux ans, Elizabeth Marshall-Thomas nous conte la vie et les mœurs des « Hommes de la Brousse », les Bushmen ou Boesjesmen, ces petits hommes jaunes, aux cheveux crépus, qui sont restés identiques à ce qu'ils étaient à l'âge de pierre. (Collection « L'Espèce humaine ».) Un volume au format in-8° carré, 274 pages de texte, avec 16 planches hors texte, 450 gr. **17,00 NF**

GILBERT MAUDRUX : **Retour aux Iles heureuses.** Un long et passionnant voyage à Tahiti, aux îles Sous-le-Vent, aux Marquises. Un volume 14 x 19, 216 pages, 8 photos pleine page, couverture illustrée. 300 gr. **12,00 NF**

PIERRE PARAF : **Bulgarie.** Un livre dense et précis ou la Bulgarie moderne, ses institutions, son économie, ses aspirations sont clairement exposées, sans que soient négligés pour autant l'histoire, les traditions, le folklore. Un volume 11 x 18, 160 pages, 38 illustrations hors texte, couverture illustrée, 250 gr. **9,00 NF**

NATURE

NIKO TINBERGEN : **Carnets d'un Naturaliste.** Ces carnets résument vingt-cinq années d'études et d'explorations en plein air, faites par un naturaliste d'origine néerlandaise qui a longtemps enseigné à Oxford. Il a passé des journées entières, des semaines, voire des saisons, à observer les guêpes fouisseuses, tueuses d'abeilles, les faucons, les bruants des neiges, les mouettes rieuses et plusieurs espèces de papillons, phalènes, ombres, sphynx ou l'admirable « Beauté du Camberwell ». Un volume cartonné 15 x 21 cm., 336 pages, 32 hors-texte, couverture toilor illustrée d'une vignette quadrichromie. 550 gr. **25,00 NF**

Pour le calcul des frais d'envoi, veuillez vous reporter aux indications suivantes : France et Union Française : de 10 à 100 gr. **0,50 NF** ; de 100 à 200 gr. **0,70 NF** ; de 200 à 300 gr. **0,85 NF** ; de 300 à 500 gr. **1,25 NF** ; de 500 à 1.000 gr. **1,75 NF** ; de 1.000 à 1.500 gr. **2,25 NF** ; de 1.500 à 2.000 gr. **2,75 NF** ; de 2.000 à 2.500 gr. **3,25 NF** ; de 2.500 à 3.000 gr. **3,75 NF**. Recommandation : **0,70 NF** obligatoire pour tout envoi supérieur à 20 NF. — Étranger : **0,20 NF** par 100 gr. Par 50 gr. ou fraction de 50 gr. en plus : **0,10 NF**. Recommandation obligatoire en plus : **0,70 NF** par envoi.

Aucun envoi contre remboursement : paiement à la commande par mandat, chèque ou chèque postal (Paris 4949-29). Les paiements en timbres ne sont pas acceptés.

Dans les montagnes de Papouasie

RENCONTRE avec les PYGMÉES JIMMI

Reportage exclusif
et photos de Pierre PAILLARD

A PRÈS deux mois de séjour dans la région de Mendi, j'ai quitté à pied ce poste pour me diriger vers Ialibu, Mont-Hagen et le fleuve Sépik... Je quitte ainsi la Papouasie et je n'allais plus y revenir — sauf de nombreux mois plus tard en foulant les quais de Port-Moresby, escale de mon voyage de retour vers l'Australie (1).

A Mont-Hagen, important poste des hauts-plateaux dans le territoire sous tutelle, je peux obtenir (en attendant un mois) un permis pour pénétrer dans la zone incontrôlée s'étendant entre la rivière Jimmi et le fleuve Ramu. Deux police-boys armés me sont fournis pour m'accompagner durant mon voyage dans l'inconnu. Ils veilleront également à ce que je ne m'éloigne pas de l'itinéraire, qui a été fixé sur mon permis. Après avoir franchi la chaîne des monts Waghi, je m'enfonce, à la tête d'une petite colonne de porteurs, dans une immense forêt à laquelle sa basse altitude confère un climat tropical.

Un peu de sel pour chacun.

Vers midi je rencontre deux hommes parmi les plus primitifs que j'aie vus. Ils sont très petits et d'aspect frêle. L'un d'eux a un énorme ventre dont la malaria qui règne ici est sans doute la cause. Ils me sourient timidement, montrant une double rangée de dents brunes à moitié déchaussées de leurs gencives, rendues sanguinolentes par leur chique de bétel. A la main, ils ont arcs et flèches de chasse. En bandoulière sur leur dos un gros tube de bambou, sorte d'originale gibecière. Lorsqu'ils furent dérangés par mon arrivée ils semblaient faire une étrange cueillette plutôt qu'une partie de chasse. La présence de ces deux petits hommes annonce la proximité de la rivière Jimmi ; elle signale aussi la présence d'une race pygmoïde quasi inconnue.

En effet, une éclaircie se manifeste bientôt entre les fûts des grands arbres. Nous atteignons la Jimmi dont les eaux charrient encore une énorme quantité de boue à la suite des récentes pluies. Elle est très large et profonde et ne pourrait en aucun cas être franchie à gué. Il n'y aura d'ailleurs pas de problèmes à ce sujet, car à proximité du camp que j'envisage d'établir il y a un pont de lianes.

Il me semble être depuis très longtemps en pays inconnu, mais le territoire administrativement incontrôlé commence seulement de l'autre côté de la rivière. Quelques huttes primitives utilisées par des chasseurs locaux serviront d'abri pour mon « escorte armée »... ainsi que pour moi-même, qui choisis la plus convenable.

Dans l'après-midi, des hommes et des femmes se présentent à l'autre bout du pont de lianes. Tous sont chargés de fruits ou de légumes qui me sont destinés. Une animation de marché va régner au camp. Les paws-paws (sortes de melons arboricoles), bananes, patates douces, ignames, cannes à sucre, s'amassent devant chaque vendeur. Il me faut beaucoup de diplomatie, car je ne puis acheter une quantité si importante de nourriture pour le peu de temps que je vais rester ici. Pourtant il est nécessaire que personne ne reparte sans rien m'avoir vendu. Aussi vais-je acheter un peu de tout à tout le monde. Le jugement de Salomon rendu sous un araucaria de la Nouvelle-Guinée...

La monnaie d'achat est le sel, qu'un police-boy répartit consciencieusement à l'aide d'une cuiller à soupe dans les feuilles qui lui sont tendues par des mains tremblantes d'émotion. Émotion que l'on comprend car seulement trois expéditions — dispensatrices du précieux condiment — sont parvenues jusqu'aux rives de la Jimmi depuis 1949, date à laquelle le philanthrope australien J. E. Hallstrom, au cours d'une patrouille destinée à collecter des exemplaires de la faune et de la flore inconnue de cette région, découvrit les premiers pygmées de la Nouvelle-Guinée australienne. (Les seuls dont l'existence était reconnue jusqu'alors dans la grande île étaient les Tapiros des monts Nassau, dans la partie hollandaise de l'île.)

Les femmes Jimmi ont un aspect totalement différent de celles des hauts-plateaux centraux. Par la taille bien sûr, puisqu'elles ne dépassent pas 1^m,45, mais aussi par leur « habillement », si l'on peut dire. Elles ne portent pas l'inséparable filet à provisions qui coiffe constamment le crâne des femmes Chimbu ou Mendi. Comme les hommes elles ont une coiffe d'écorce qui leur recouvre la tête, un peu comme une cloche à fromage...

Un homme prévenant dépose un régime de bananes à mes pieds. Il a une baguette de bambou gravée au fsu, d'environ 10 centimètres sur 2, enfilée au travers du nez. Sa coiffe de tapa est teintée de latérite rougeâtre.



DES PEUPLADES DE « PETITS HOMMES » AUX TURBANS D'ÉCORCE, TRÈS SALES; MAIS AMICAUX, FURENT RÉCEMMENT DÉCOUVERTES (1952) DANS LA ZONE INCONTRÔLÉE DES MONTS BISMARCK ET SCHRADER.



UN PYGMÉE, NATIF DE KUMBURUP, COUPE UN ARBRE AVEC SA HACHE DE PIERRE.

(1) Voir les numéros de "Sciences et Voyages", 190, 191, 192.

Je vois un autre homme dont le corps est cette fois complètement teint avec le même produit, y compris son cache-sexe d'écorce battue. Il est probable que pour parvenir à un tel résultat il s'est aspergé de boue liquide.

Après la bagarre.

Bien que ces gens soient d'un naturel encore farouche, il semble qu'ils viennent en toute confiance au camp. Des femmes qui arrivent avec leur bébé en donnant la preuve certaine. Vers 17 heures, le « turn-him-talk » (1) m'annonce que les porteurs barbus recrutés ce matin vont s'en retourner. Chaque homme, en plus de cette friandise rare et ardemment désirée qu'est le sel, reçoit un shilling et quatre boîtes d'allumettes. Je remets deux shillings à l'interprète en considération de ses fonctions.

J'appelle le caporal et son subalterne et collègue afin de leur dire que je décide de rester ici jusqu'à dimanche matin. L'endroit est en effet idéal pour camper. Le terrain est plat et l'eau est à proximité. Elle est bien un peu boueuse, mais tout porte à croire que si, au lieu d'agiter avant l'usage, j'attends que le limon en suspension se soit déposé au fond de mon seau de toile, elle sera potable. D'ailleurs cela m'est assez égal, car je ne la bois que bouillie pour faire des infusions de thé... Plusieurs faitières taillées dans de fortes branches et reposant encore sur des fourches me signalent que c'est ici également que s'est reposée la dernière expédition gouvernementale. Elle n'a pas poussé plus loin ses investigations, à ce que me dit le caporal qui en faisait partie. Dirigée par le « District Commissionner » des « Central Highlands » lui-même, cette

(1) Interprète. Voir les articles précédents.

DEUX PYGMÉES ASSIS AU CAMP. — ILS COMMENCENT A SE FAMILIARISER.



patrouille était venue enquêter, il y a quelques semaines, sur les récents incidents qui avaient opposé plusieurs tribus de la vallée.

A une vingtaine de kilomètres en amont, au mois de juin 1956, une autre patrouille partie de Minj dans un but analogue avait, elle, été attaquée ! Elle avait dû faire usage de ses armes pour se dégager. Les indigènes, fâchés d'être dérangés dans le règlement de leurs querelles, s'étaient ligués momentanément contre la patrouille importune...

Quelques jours après cette dernière affaire, j'ai vu, lors de mon passage à Minj, une centaine de guerriers faits prisonniers parmi les deux tribus belliqueuses. Ils travaillaient sagement à désherber le terrain d'aviation... Habillés par le gouvernement, ils avaient dû se départir de tous leurs ornements aussi primitifs que crasseux et porter un court pagne de coton ceint à la taille, vite sali par eux, qui ignorent le souci de propreté. Mais les règlements sont les règlements et sur chaque pagne figuraient les rituelles flèches, pointes en l'air, désignant le « convict », le bagnard de la Couronne britannique.

Lors de l'échauffourée il y avait eu des tués du côté des Canaques et cela n'arrangeait pas les choses. L'officier en charge du poste me montra dans son bureau de nombreuses pièces à conviction saisies après l'engagement. Toutes les opérations de pacification où des indigènes sont tués par les patrouilles doivent pouvoir être motivées et expliquées au cas d'une interpellation de la Commission de Tutelle de l'O. N. U... J'ai ainsi pu voir appuyés et rangés le long du mur une douzaine de très grands boucliers de guerre, surmontés de plumes. Peints en rouge et bleu, tous comportaient des traces laissées par les flèches ou les lances ennemies. Quelques-uns étaient cependant percés de part en part et laissaient apparaître des petits trous aux bords déchiquetés : les impacts des balles tirées par les police-boys. Les guerriers se croyaient bien protégés. Des lances avaient été saisies également, dont les hampes étaient faites en bois de palmier noir et les pointes étrangement constituées d'une griffe de la terrible patte du casoar.

Douche nocturne dans la tornade.

La nuit tombe et l'un des derniers Jimmi à quitter le camp est le chasseur au ventre distendu par la malaria. Il est resté de longues heures assis, immobile, à regarder tout ce qui se faisait. J'ai remarqué que sa voix, ainsi que celles de nombreux hommes, est aussi fluette que celle d'un jeune garçon de dix ans d'une autre région.

Des ombres font ployer le pont de lianes et disparaissent vers Rink, le plus proche village, cette fois en zone incontrôlée. Je suis surpris qu'ici, au seuil de l'inconnu, aucun sentiment d'insécurité ne me trouble. C'est sans doute la grandeur de la forêt équatoriale qui veut cela... Je n'en glisse pas moins mon revolver sous mon matelas pneumatique. Ma moustiquaire a été, ce soir, convenablement agencée, et je puis m'allonger voluptueusement. Je n'ai qu'à tourner la tête pour voir devant moi, derrière moi, à droite et à gauche la jungle épaisse, plus mystérieuse encore dans la nuit. Je communie pleinement avec la nature...

C'est à peu près à ce moment que de puissants roulements de tonnerre déchirent la nuit, aussitôt suivis par un embrasement d'éclairs. Je me félicite d'avoir tout de même un toit, si je n'ai pas de murs. De larges gouttes commencent à tambouriner sur les feuilles sèches.

La tornade que j'entends venir, lointaine, se rapproche, se précise, puis se déverse d'un seul jet sur le campement.

Soudain un dégoulinement d'eau, simultané, se produit par toutes les fissures du toit. Voilà bien une chose que je n'avais pas pensé à vérifier, lors du choix de mon abri ! Obligé de me lever, j'appelle les police-boys à l'aide, mais eux doivent rêvasser en digérant au coin de leur feu, inconscients du déluge extérieur. La pluie qui frappe la jungle avec force couvre sans doute le son de ma voix, car personne ne répond. L'autre abri ne se trouve pourtant qu'à une vingtaine de mètres du mien. Je n'ai qu'une seule ressource, prendre une toile de tente et la fixer sous le toit. L'eau se déversera au moins en dehors de mon lit... Évidemment, pendant que je suis hors de mon enclos de tulle les moustiques, eux aussi venus chercher un abri, s'en donnent à cœur joie.

Un silure géant et des Pygmées nains.

A l'aube, avant même mon réveil, le caporal est parti avec sa 303 et quelques cartouches à la recherche d'énigmatiques porcs sauvages le long de la rivière. L'autre police-boy, plus enclin à plaisanter que son supérieur, pourtant lui aussi natif du Sépik, prend ses quartiers sur la berge de la Jimmi. Il tente de repérer, malgré la mauvaise visibilité de l'eau boueuse, un des nombreux silures rendus plus vagabonds par la crue subite qui s'est produite à la suite des fortes pluies de la nuit. Il a à peine passé une heure à guetter, qu'il revient précipitamment vers moi... et prend d'autorité mon filet à papillons taillé la veille dans une vieille moustiquaire ! Il s'en retourne en courant avec le fragile engin le long de la berge. Plutôt intrigué, je le suis. C'est alors que je comprends qu'il voulait épuiser un énorme silure nageant lentement en eau peu profonde... Voyant que je ne suis pas d'accord, il me rend l'« épuisette »... et s'en va tout bonnement tailler une lance, laquelle devrait transpercer le poisson. Ce police-boy étant du Sépik, région de pêche par excellence, a dû essayer de nombreuses fois ce système dans sa région natale. Le fait est que pour son coup d'essai dans la Jimmi ce fut un coup de maître. Il transperça le poisson de sa lance et l'amena, non sans mal, dans un jaillissement d'écume, sur la berge boueuse.

Cela va améliorer grandement le menu en chair fraîche de mes deux « pandores ». Le bilan du côté cynégétique est moins beau... Le caporal revient en fin de matinée, harassé et bredouille...

L'après-midi est entrecoupé de courtes ondées mais qui ne rafraîchissent pas l'atmosphère. Hier, le thermomètre s'est maintenu très longtemps aux environs de 32° à l'ombre du sous-bois. Je prends les mensurations de visiteurs Jimmi, ce qui m'amène à conclure que leur taille moyenne est de 1^m,43 ! Ils sont tout contents de cette aubaine inattendue, car ils reçoivent plusieurs boîtes d'allumettes pour prix de cette opération qu'ils croyaient être une simple marque d'amitié de ma part.

Les police-boys sont en conversation animée avec le fils du Luluai (chef) de Rink. La présence, encore cette fois, d'un interprète me rassure. Je pourrai partir du bon pied en territoire inconnu. J'en profite pour demander des porteurs pour le lendemain matin. L'interprète, qui peut avoir une quinzaine d'années, a un petit pagne kaki et une musette, dons de la dernière patrouille qui l'a employé afin de faire

connaître la « parole » du gouvernement aux chefs des tribus en guerre. Ma question a été traduite et tous les hommes présents acquiescent du chef afin de montrer qu'ils ont entendu mon désir.

Dans la soirée j'ai la bonne idée de fixer ma bâche immédiatement contre le feuillage sous mon toit défilant. Je n'ai qu'à m'en féliciter, car ponctuelle, la tornade tropicale éclate, plus infernale encore que la veille.

Le délicat passage du pont de lianes.

Le lendemain à l'aube, en m'éveillant, je constate que le fond de la bâche tendue la veille sous le toit est prêt à céder tant la quantité d'eau recueillie est grande...

Tous les porteurs enturbannés d'écorce sont arrivés de Rink. Ils vont y retourner avec mes charges. Je voudrai déjà être de l'autre côté du pont de lianes qui enjambe la rivière, laquelle me semble de plus en plus avoir les proportions d'un véritable fleuve. Deux petites plates-formes, un peu comme celles qui servent de relais à un fil-de-ferriste pour son numéro d'acrobatie, se trouvent à 6 mètres du sol environ, aux extrémités du pont. Une fois grimpé là-haut à l'aide d'une échelle de bambou il n'y a plus qu'à s'élancer... Jusqu'au milieu cela va à peu près. La position des pieds, l'un devant l'autre, n'est pas très confortable, mais ce qu'il faut éviter à tout prix c'est que l'un d'eux passe au travers du « plancher » de lianes. Une fois le point faible atteint, le pont ploie brusquement vers les eaux bouillonnantes... Pour corser la chose, le tablier se « voile » à partir de cet instant. Un rétablissement est nécessaire, ce qui, excepté pour un Jimmi, ne va pas sans tâtonnements. Je n'ai plus ensuite qu'à me hisser lentement, les mains toujours crispées aux garde-fous, jusqu'à la plate-forme libéra-

trice... où les Jimmi qui avaient déjà traversé attendaient, anxieux, le résultat de « l'opération ». Je vérifie le nombre des charges, dont la plupart sont déjà passées sans encombre. C'est alors que quelques brèves exclamations s'élèvent derrière mon dos. Quelque chose s'est détaché d'une charge et est tombé dans la Jimmi ! On me rassure aussitôt : ce n'était que quelques bananes détachées d'un régime.

Bientôt la file des porteurs s'étire sur une montée assez rude en direction de Rink. Finies les belles marches en terrain plat au creux de la magnifique vallée de la Jimmi. Celle-ci est véritablement une exception par sa basse altitude, 400 mètres, au milieu du bloc chaotique des hauts-plateaux. Deux chaînes de montagnes, de 3 000 mètres, les monts Waghi et Bismarck, particulièrement escarpées, l'isolent des vents frais de l'intérieur et font qu'il y règne une atmosphère d'étau bien inattendue en Nouvelle-Guinée centrale. C'est ce qui explique l'exubérante végétation tropicale où s'ébat une faune inconnue dans les vallées environnantes : cacatoès, oiseaux rhinocéros, cochons sauvages, sans oublier que la Jimmi est poissonneuse. Désormais, jusqu'à Aiome, terme de mon voyage en territoire incontrôlé, il ne sera question que de montées et de descentes. A commencer par la redoutable chaîne des monts Bismarck dont Rink se trouve à la base.

Précisément nous arrivons à ce village qui s'annonce être une demi-douzaine de cases basses et enfumées. Ses habitants, au nombre d'une vingtaine, sont sortis sur la petite place pour m'accueillir ainsi que les police-boys. Ces derniers sont aussi étrangers à leurs yeux que moi-même. Mais ils savent qu'ils représentent le gouvernement « qui-a-beaucoup-de-fusils ». Étant attendue, notre arrivée ne cause aucune surprise. Seules les femmes, timidement, nous regardent de loin.

Précieux casoar.

On m'avait affirmé à Mendi que, dans certains villages reculés, les natifs élevaient des casoars. Je restais mi-sceptique à ce sujet. Aussi ne suis-je pas peu surpris de voir ici, à Rink, un casoar superbe, bien qu'encore jeune, marchant dignement parmi une douzaine de porcs vautrés au soleil levant. Cet oiseau, pourtant coureur, ne s'éloignera jamais du village où il sera choyé jusqu'à l'âge adulte. A ce moment un digne sort lui sera réservé... Oh, bien sûr, il ne sera jamais tout à fait mort pour ces bonnes gens. Il laissera derrière lui trop de « souvenirs » pour qu'il soit oublié. Si, dans les contrées de l'autre monde, le civilisé, le porc est l'animal par excellence dont rien ne se perd, dans les montagnes sauvages de la Nouvelle-Guinée — où le porc est pourtant estimé — son digne remplaçant est bien le casoar.

Qu'on en juge : à sa peau, facilement décollée comme celle d'un lapin, adhère un magnifique plumage noir. Celui-ci est très recherché pour constituer les parures ou ornements de tête des chefs ou des sorciers. Avec les os des pattes, en particulier les tibias, sont faits des poignards (très souvent pris, de par leur taille, pour des os humains par les non-initiés). Les griffes des pattes fournissent de redoutables pointes pour les lances. Le bec avec le casque peut servir d'ornement suspendu en sautoir sur la poitrine d'un guerrier. Quant à la viande elle est délicieuse... pour un Canaque.

J'ai l'occasion de voir alignées le long d'un toit, à portée de la main, plusieurs lances semblables à celles qui m'avaient été présentées à Minj par l'officier du gouvernement... Exactement du même type, sinon que celles-ci ont leurs ligatures en fines vanneries teintées en rouge et blanc, signe particulier du clan. Le Luluaï (chef) de Rink, dont mon interprète est le fils, semble déjà un vieillard. Il me présente, en geignant et en grimaçant, de nombreuses blessures suppurantes à la jambe, à la cuisse et au bras — non pas dues à une bataille rangée mais à un porc qui l'a jeté à terre pour le mordre cruellement. Il refuse d'ailleurs de se laisser photographier, ses blessures ne sont pas dignes d'un guerrier.

Je ne puis me défendre d'un sentiment de pitié pour cet homme. Quelle triste fin lui est réservée ? Pourtant il est certain que lui ne s'apitoie pas sur son propre sort. Pourquoi en serait-il autrement ? Les limites de son univers sont ces replis de terrain là-bas. Il ignore totalement l'existence de la tribu parmi laquelle je vais être ce soir. Il a vu tous les siens mourir de façon plus ou moins tragique. Ce serait le contraire qui ne serait pas naturel. Un mort doit être exposé sur une plate-forme de branches jusqu'à ce qu'il se corrompe. La lance est faite pour tuer le porc sauvage ou le guerrier ennemi. Une seule chose est restée gravée dans son esprit : l'arrivée du premier homme blanc.



DEUX ARCHERS RENCONTRÉS DANS L'ÉTOUFFANTE JUNGLE DU SÉPIK.



GUERRIER TAILLANT UNE LANCE.

Pauvres vieux ! Pauvres femmes !

Lors de mes futures étapes en territoire incontrôlé, une tragique vérité va se confirmer jour après jour : je ne verrai plus de vieillards. Seuls quelques rares chefs, d'une autorité incontestable et respectés par tous, y compris les clans ennemis, peuvent espérer atteindre un âge avancé. Car, si les vieux n'ont plus la lance ou la flèche à redouter, l'une ou l'autre des terribles maladies qui règnent dans ces régions insalubres ont en eux des proies toutes trouvées. Hommes et femmes sont si prématurément usés qu'à quarante-cinq ans ils en paraissent quatre-vingts !

Pour les femmes les cas de longévité sont encore plus rares. Aux sanglantes razzias, où elles sont les premières victimes, et aux maladies viennent s'ajouter les suicides. Le suicide est une coutume encore communément pratiquée dans les monts Bismarck et Schrader. Les méthodes : le saut dans le vide (car les précipices sont nombreux et la fin certaine) ou, si la désespérée veut que son corps soit retrouvé, la chute du haut d'un arbre en bordure de la piste, où elle vient s'écraser... Les pénétrations ont également leurs adeptes. Les raisons sont diverses : un chagrin d'amour (même ici...), une vexation publique faite à la femme par son mari, la mort d'un époux qui était un chef et auquel sa veuve ne doit pas survivre. Si le chef avait plusieurs concubines, la loi tribale n'ordonne toutefois qu'aux seules plus vieilles de se sacrifier (ce n'est certainement pas avec la joie au cœur que les dernières épousées de dix ou douze ans se seraient suicidées...). Sans aller jusqu'au suicide, des femmes se mutilent en témoignage d'une violente contrariété ou d'un malheur qui les affecte : elles se coupent, à l'aide d'une pierre tranchante, une ou plusieurs phalanges des mains. Certaines, spé-

UNE PATROUILLE DE " DÉFRICHEURS "

Dans les monts Bismarck, au village de Kumburup, en plein territoire incontrôlé, je dois me séparer des deux police-boys indigènes qui m'accompagnaient depuis Mont-Hagen (voir au début). La raison en était simple : ayant appris par les indigènes du hameau de Kumburup que les deux officiers du poste d'Aiome étaient en patrouille non loin de là, je leur avais écrit un « pass » (lettre transmise par un indigène), dans le but d'obtenir un supplément d'informations sur la région. L'estafette était revenue avec une réponse inattendue qui m'annonçait que, des troubles s'étant produits dans les environs, il serait préférable que je reste à Kumburup. On ajoutait qu'un prospecteur qui se trouvait également avec les « Patrols » (chefs de patrouilles) au hameau de Karven allait aussitôt partir pour me renseigner de vive voix...

Celui-ci arriva et, trop content de rencontrer un Français dans une région si sauvage et hostile, m'offrit l'hospitalité pendant deux semaines, car le petit village de Kumburup était le centre de son placier de chercheur d'or. Cela me fournissait une occasion inespérée de faire plus ample connaissance avec les primitifs de cette partie des monts Bismarck. Les deux police-boys ne m'étaient alors plus nécessaires, et c'est pourquoi je les renvoyai sur Aiome, d'où, par avion, ils devaient regagner Mont-Hagen via Madang.

Puis nouveau coup de théâtre : par un second message les deux officiers de patrouille me demandaient de les rejoindre à leur nouveau camp, situé dans la vallée auparavant inconnue de la rivière Kaironk. (Exploration



AVEC LA LANCE ET L'ARC, LE BOUCHEUR. — ON SERA FORT SURPRIS QU'IL NE RÉSISTE PAS AUX BALLES DE LA POLICE, EN CAS DE BAGARRE.



JEUNE FILLE CANAQUE D'UN VILLAGE DE PÊCHEURS, EN BORDURE DU FLEUVE SÉPIK. ELLE PORTE LE « PUR-PUR » — LA JUPE DE FIBRE MULTICOLEURE.

cialement marquées par le destin, ne présentent plus que de lamentables moignons à la place de quatre ou cinq de leurs doigts.

d'ailleurs non inscrite à leur programme, mais qui avait été nécessitée par la poursuite de meurtriers ayant fait un raid sur un clan ennemi.) J'obéis avec empressement à cette invite.

Au camp des patrouilleurs.

Après avoir traversé plusieurs jardins, le camp de la patrouille se précise à mes yeux derrière une futaie de casuarinas. Ces conifères au feuillage vaporeux, dans une végétation assez peu tropicale, feraient pour un peu croire que nous nous trouvons non pas dans une île du Pacifique sous l'équateur, mais dans quelque vallée des montagnes scandinaves. Le campement a été construit au sommet d'un mamelon situé au milieu de la vallée. Deux rivières coulent en contre-bas de part et d'autre à plus de 100 mètres. La Kaironk forme le bras gauche. La position de l'ensemble n'est pas sans rappeler celle d'un château fort moyenâgeux édifié sur un nid d'aigle pour résister aux envahisseurs. Ici, la sagesse et la prudence ont fait choisir aux « Patrols » cet endroit stratégique où l'on n'accède de tous côtés qu'en grim pant.

J'aperçois deux très grandes cases de roseau et de chaume, puis une troisième, plus petite, circulaire, et surmontée d'un toit conique qui lui donne l'aspect d'une ruche. C'est, je le suppose, l'« house-kiap » (1) où

(1) House-kiap : le préfixe house (maison) se retrouve dans de nombreux mots pidgin ; ex. : house-cook : cuisinier ou cuisinier ; house-kiap désigne toute maison où habite le Kiap, ou officier de patrouille.

habitent les deux officiers. Sur une petite place laissée entre ces trois constructions de fortune, un mât est planté, au sommet duquel flottent les sept étoiles du drapeau australien. Je marche à la tête d'une longue file de porteurs Ramu, recrutés à Aiome pour la durée de la patrouille en territoire incontrôlé ; certain nombre d'entre eux se trouvaient, en effet, comme moi, à Kumburup, employés temporairement par le prospecteur, et ils avaient l'ordre de se joindre à moi au moment de mon départ. Mais c'est à notre passage au hameau de Karven que la majorité des porteurs, qui attendaient à l'ancien camp, devaient eux aussi se grouper avec nous. Ces porteurs, dont le nombre total atteignait la centaine, n'auraient été d'aucune utilité aux Patrols qui, pénétrant pour la première fois dans la vallée de la Kaironk, ne pouvaient que requérir l'aide des police-boys armés, outre celle de quelques boys.

Aussitôt arrivé au camp, je pénètre dans l'« house-kiap ». Il y fait si sombre que d'abord je ne vois rien. Puis, m'habituant, je distingue une forme blanche qui se lève de ce qui doit être un lit de camp, se détend (j'allais dire se déplier) et s'avance vers moi :

« Enchanté de faire votre connaissance, je suis Barry Holloway, Cadet Patrol Officer. Rude étape, hein, que celle que vous venez d'accomplir ?

— Encore assez ; mais ça a marché. J'en ai vu d'autres... »

Mon interlocuteur a vingt-deux ans, est roux, très mince, et mesure 1^m,95... Il est ce qu'on appelle en jargon australien un « six footer », quelqu'un dont la taille dépasse les six pieds.

En me désignant l'autre lit de camp, le Patrol m'apprend que son collègue et supérieur, Brian Mac Bride, est à l'heure actuelle dans le « bush ».

« Vous comprenez, les nécessités de l'enquête », me dit-il.



UNE SANGLE TRÈS PRATIQUE, EN ÉCORCE BATTUE, SUPPORTE LE BÉBÉ (REGION DE MAIMAI).

Et il poursuit :

« Nous vous avons appelé parce que nous pensons en avoir fini très bientôt et que, par conséquent, vous pourriez vous joindre à notre patrouille quand elle va retourner à Aiome. Cette région est encore inexplorée et les indigènes sont dangereux. Elle est très intéressante, mais je préfère la visiter avec 10 police-boys armés à mes côtés. Aussi, comme après le départ des deux constables qui vous accompagnaient vous restiez seul, nous avons cru de notre devoir de penser à votre sécurité... J'espère que vous ne nous en voudrez pas d'avoir perturbé vos projets. De toute façon, si vous vous intéressez aux indigènes, vous ne manquerez pas d'en voir ici d'assez extraordinaires... »

Les dispositions sont prises pour monter un troisième lit. Sur un appel, quatre police-boys se présentent et en un tournemain ont terminé leur ouvrage. Au milieu de la pièce circulaire, dont le plancher tout comme la paroi est constitué d'une sorte de treillis de roseau, une table pliante et le foyer en terre. Suspendues au plafond, deux grosses lampes à incandescence « Coleman ».

Outre les trois cases, une petite pailote a été construite pour abriter la cuisine. C'est le fief de l'« house-cook », lequel a déjà servi dans cet emploi chez plusieurs maîtres européens de la côte.

Une « vendetta » canaque.

Au milieu de l'après-midi, le Senior Patrol Officer rentre de sa tournée qui a duré quatre jours. Il est accompagné d'un chien, un énorme boxer, et d'une escorte de six police-boys. Après s'être présenté à moi, le Patrol, qui est sans doute assoiffé, prend un tube de lait condensé qui traînait sur la table et, le pressant entre deux doigts, le vide d'un trait. Il résume à son collègue les résultats de sa poursuite :

« J'ai tout de même pu mettre la main sur l'un d'eux... »

Pour me faciliter la compréhension de l'affaire — qui est désormais leur principale préoccupation, et qui m'a valu également de les rencontrer — les deux Patrols me fournissent la version officielle de l'attaque :

« Il y a trois semaines, alors que nous étions à Karven pour étudier les possibilités d'établir un terrain d'aviation au cœur de cette zone aussi montagneuse qu'incontrôlée, nous apprîmes qu'une razzia avait eu lieu dans une vallée qui était, autant que nous le sachions, absolument inconnue. Les indigènes qui nous firent ce témoignage nous indiquèrent que, pour parvenir dans cette région, il fallait suivre une rivière qu'ils appelaient la Kaironk, et qui se jette dans la Jimmi à peu près à l'endroit où cette dernière change de nom pour devenir la Yuat.

« L'attaque s'était déroulée en plein jour. Il était midi environ. Une quarantaine d'hommes d'un groupe d'habitations situé sur le versant opposé de la vallée ont tenté d'incendier la case d'un clan avec qui ils étaient en conflit. Ce fut la méthode habituelle de l'attaque surprise : le feu et, surtout, l'âcre fumée du chaume et du feuillage moisi obligèrent les occupants de la case à sortir précipitamment. C'est ce qu'attendaient les assaillants tapis dans le kunai environnant pour se précipiter sur les malheureux et les massacrer à coups de lances, de haches et de flèches. Deux personnes dont un enfant ont péri dans la case même. Le bilan des victimes s'établit à six morts : quatre hommes, une femme et un enfant. Leur coup fait, les meurtriers ont aussitôt pris la fuite.

« Le motif de cette vendetta, car c'en est une, c'est la sorcellerie, les victimes étant suspectées d'avoir jeté un mauvais sort causant la mort d'un des membres du clan vengeur. Si nous n'intervenons pas, cette attaque en appellera une autre, cette fois de la part des familiers des victimes qui voudront se venger à leur tour. C'est un cycle sans fin. Les voisins des clans opposés ne font pas même attention à ces histoires de famille, qui font partie de leur vie de primitifs. »

Le « calabus » et ses hôtes.

Au cours de sa sortie le Patrol a donc réussi à capturer un des assaillants suspectés. Ceux-ci bénéficient évidemment de complicités et de repaires dans la région, mais seulement dans le voisinage immédiat. Ils ne leur vient pas à l'esprit de franchir les bornes de leur univers, ne serait-ce par exemple que pour aller vers la Jimmi. Ils se feraient rapidement capturer ou massacrer, étant des étrangers, donc des ennemis, et au surplus incapables de se faire comprendre. Je vais voir le personnage arrêté, qui n'en impose pas beaucoup. On a peine à croire qu'il ait commis ce qui lui vaut d'être entre deux police-boys. Il a déjà l'aspect d'un vieillard, bien qu'il ne doive pas avoir plus de quarante ans. Chétif, la peau plissée comme un vieil alligator, le squelette saillant de toutes parts, il garde les yeux obstinément baissés vers le sol. Le prisonnier est traîné vers l'une des grandes cases dont je n'avais jusqu'à présent pas deviné l'utilité. C'est la prison, le « calabus » en pidgin. Puisqu'ils étaient spécialement venus avec l'espoir d'arrêter tous les coupables, les deux Patrols se devaient de faire construire une prison avant même de se lancer à leur poursuite...

Dans le « calabus », allongés sur la paille dont le sol est recouvert, se trouvent déjà plu-

sieurs « pensionnaires » dont des femmes et des enfants, ces derniers étant, pour la plupart, des familiers des meurtriers déjà arrêtés. Je vois en effet deux prisonniers capturés précédemment. L'un, le plus jeune, a vingt-cinq ans environ et une physionomie extrêmement bestiale et farouche. D'une solide corpulence, sa taille est relativement élevée, 1^m,60. Il porte la coiffe d'écorce semblable à celle de Kumburup. Son compagnon, plus âgé, a un visage émacié recouvert d'une courte barbe hirsute. A ce que l'on me dit, ce sont deux spécialistes de l'évasion. Depuis ils sont notés comme dangereux... Ils avaient, en effet, déjoué la surveillance du seul gardien, un police-boy, et s'étaient enfuis attachés l'un à l'autre par les menottes. Ils avaient alors essayé, avec l'aide d'amis, de couper leurs bracelets d'acier à coups de hache ! Mais en vain ; chaque coup était un supplice qui meurtrissait leur chair. Ils ne retournèrent pas délibérément au camp pour se les faire enlever, mais lorsqu'ils furent recapturés ils n'offrirent aucune résistance.

Deux autres prisonniers ont également fait la « belle » jeudi dernier. Mais eux ont été plus chanceux et courent toujours... C'est ce qui motive, dès le retour au camp du Patrol, l'envoi d'une nouvelle équipe de recherche dirigée par le caporal indigène. Ce dernier a lui aussi amené d'Aiome non pas son chien, mais ses chiens... Ils sont quatre tous plus ou moins bâtards, et fort turbulents.

Les morts « exposés ».

Mes deux hôtes, sans doute blasés par les péripéties quotidiennes de leur extraordinaire métier, ne savent pas très bien ce qui pourrait m'intéresser dans leur camp... A tout hasard ils m'annoncent d'une façon très naturelle que deux cadavres ont été « exposés » à proximité :

« Oui, si vous voulez les voir c'est juste là, derrière la case des porteurs... »

Je vais aussitôt voir en quoi consiste ces sépultures canaques. L'emplacement de la plus proche, celle d'un homme, à moins de 50 mètres de l'« house-kiap », est recouvert de broussailles et je n'aperçois rien. Les os du cadavre, probablement complètement corrompu, ont-ils été enlevés, ainsi que le veut la coutume ? Je ne sais. L'autre est celle d'une femme et est beaucoup plus récente. Le corps venait juste d'être mis en place lorsque les Patrols sont arrivés sur le futur emplacement du camp... il y a donc à peine plus de deux semaines. La sépulture se signale, de loin, par une sorte de guérite consistant en de longs pieux assemblés qui se rejoignent au sommet. L'espace laissé à la base entre ces pieux est suffisant pour apercevoir le cadavre. Celui-ci repose au milieu de la clôture, en position assise, dans une fosse de 40 centimètres de profondeur. De chaque côté de ses flancs sont fichés en terre deux tiges de bambou. Les avant-bras et en particulier les doigts sont attachés à ces bambous à la verticale, les doigts pointés vers le ciel. Les jambes sont repliées, les genoux étant à la hauteur de la tête.

Certains morts sont exposés directement sur le sol, reposant sur le dos et les bras en croix, et aucune clôture ne les entoure ou ne les protège. D'autres sont ensevelis à l'intérieur même des maisons communes. Leur présence se révèle par une proéminence anormale du sol dans un coin de la case et par une odeur plus que tenace, que des Canaques seuls peuvent tolérer à longueur de journée. Dans ce dernier cas, il est des familles qui ne prennent pas même le soin de recouvrir le

corps avec de la terre mais se contentent d'une couche de branchages. Le rang du mort, homme ou femme, joue un grand rôle dans le genre de sépulture qui lui est accordé. Les cadavres des petites gens peuvent être déposés n'importe où et n'importe comment.

Un geste spectaculaire.

Je suis surpris par l'organisation du camp qui fut monté de toutes pièces en vingt-quatre heures et uniquement avec du matériel local. Tous les détenus, s'ils désirent s'isoler un moment, sont conduits à l'« house-pek-pek », ce qui est la très imagée traduction pidgin pour les lieux d'aisance... L'endroit est également utilisé par tout le personnel de l'expédition. Seuls les Patrols ont leurs latrines creusées à part, près de l'« house-wash-wash », abri de feuillage où il est possible de se doucher à coups de seaux d'eau. Bien entendu, les prisonniers sont conduits deux par deux à l'« house-pek-pek » puisqu'ils sont liés l'un à l'autre par les poignets. Fort heureusement pour eux, ces Canaques ne sont pas très pudibonds. Le police-boy de garde ne leur fait pas confiance pour autant : ils auraient vite fait de renverser les fragiles murs de paille pour s'éclipser dans la nature menottes aux mains. Aussi nos hommes sont-ils attachés, de plus, pour l'occasion, à une corde d'une dizaine de mètres... le bout de laquelle est fermement tenu par le police-boy. Les farouches guerriers ont pour la circonstance un air des plus penauds.

Les Patrols, depuis déjà près d'un mois, auraient dû être rentrés à Aiome. Ils ne peuvent manifestement séjourner encore que quelques jours dans la région. Aussi le chef de la patrouille décide-t-il de faire un geste spectaculaire, qui, peut-être, ralliera à la cause du gouvernement les notables de la vallée jusqu'alors farouchement hostiles : il libère tous les prisonniers. De toute évidence la patrouille ne peut s'éterniser dans cette vallée perdue en vaines et illusoire poursuites. Les indigènes n'ayant encore jamais vu de Blancs auparavant ne peuvent être punis pour des meurtres qu'ils commettent ou expliquent avec une mentalité et un raisonnement absolument différents des nôtres. Les arrestations n'avaient que pour but de montrer ostensiblement, et avec l'aide des interprètes, la différence qui existe aux yeux du gouvernement — sinon à leurs yeux à eux — entre ce qui est bien et ce qui est mal...

A signaler que les deux jeunes interprètes de l'expédition sont natifs de Karven. Ils avaient été ramenés à Aiome par une précédente patrouille, et ces jeunes sauvages se sont peu à peu habitués à parler le pidgin. A Kaironk il en sera de même : un interprète traduit aux prisonniers, avant leur départ, le désir des Blancs d'emmener avec eux des jeunes garçons de tous les clans Kaironk. (Si possible deux par clan pour éviter tout dépaysement.) Conduits à Aiome, ils apprendront le pidgin et ils verront le « ballous », l'avion (1)... Ces garçons seront libres de revenir chez eux quand ils le voudront. Les guerriers libérés devront en outre faire connaître la « parole » de paix du gouvernement à tous les hameaux environnants.

Hommes et femmes reçoivent, en plus de la liberté, divers présents, miroirs, perles, couteaux. Mais ce qui leur fait plus plaisir encore c'est de se voir rendre leurs haches qui avaient



été confisquées... Ils sont également ravis de se voir retirer leurs menottes. A leur humble avis, ce sont de très jolis ornements mais destinés seulement à être suspendus au cou en sautoir... Là, oui, ils attireraient des regards de convoitise !

Un pied dans la tombe

Les deux Patrols décident d'accomplir ensemble une dernière exploration de la vallée. Non seulement pour parvenir à définir les responsabilités du clan des attaquants, mais aussi pour se rendre compte de la densité de la population habitant cette partie inconnue des monts Bismarck.

Je me retrouve donc seul au camp où j'assure l'intérim avec deux police-boys blessés qui restent de garde et quelques porteurs. Je meuble mon temps libre en prenant des photos. C'est précisément en voulant prendre quelques vues qui me tenaient à cœur, concernant la sépulture de la femme exposée à proximité du camp, qu'il m'arrive une mésaventure qui aurait pu être tragique. M'approchant trop près de la guérite funéraire, le sol s'ouvre sous mes pas et je tombe dans une fosse hérissée de pieux acérés... Celle-ci a été creusée autour du corps pour prévenir tous risques d'enlèvement par des ennemis, voire des incursions des mauvais esprits. Ces sortes de raids macabres ont presque toujours pour but des pratiques de sorcellerie et sont redoutés par tous les indigènes. Fort heureusement en ce qui me concerne, ce n'est que mon pied droit qui s'est fiché sur un des pieux et j'en suis quitte pour me faire soigner par le « doctor-boy », l'infirmier de la patrouille qui est resté au camp. Dans cette région, de nombreuses embûches sont dressées sur les sentiers, en particulier de petites pointes de bois enfoncées en partie dans le sol et dissimulées sous une couche de feuillage et de terre. Les police-boys et les porteurs qui marchent pieds nus ont presque tous fait connaissance avec ce genre de piège.

Lorsque la patrouille pénétra dans la vallée, elle fut accueillie par des volées de flèches tirées par les guerriers amassés... sur les hauteurs environnantes. C'est dire qu'il ne fallait accorder à cette démonstration qu'une valeur d'intimidation de pure forme. Ces flèches qui venaient s'abattre en chute libre atteignaient

LE « FLYING-FOX », OU RENARD VOLANT, GIGANTESQUE CHAUVE-SOURIS. — PAR MILLIERS, ILS SILLONNENT, AU CRÉPUSCULE, LE CIEL D'AIOME.

cependant une portée impressionnante. Des boys allèrent ramasser plusieurs de ces fâcheuses cartes de visite... qui mesurent 1^m,30 environ. En prolongement de la partie supérieure de la hampe de bambou vient s'ajuster une section d'une vingtaine de centimètres en bois de palmier noir, très dur, marquée aux signes du clan : dessins à motifs géométriques pyrogravés, les creux étant enduits d'un colorant blanc. Au bout de cette section se trouve fixée la pointe qui est une lame de bambou durci au feu, très pointue et tranchante des deux bords. Pour fixer cette pointe les Kaironk utilisent une ligature, que je n'avais jamais vu employer jusqu'alors, faite de cheveux humains tressés !

Conférence de « non-violents ».

De retour après deux jours passés dans le « bush », les Patrols Brian Mac Bride et Barry Holloway veulent hâter les contacts avec les chefs locaux et les convoquent pour le lendemain.

Le jeudi 25 octobre, les chefs de tous les clans de la vallée arrivent pour entendre la « parole du gouvernement ». La plupart sont des hommes âgés. Ils viennent armés de courtes lances de palmier noir. Arcs et flèches ne seraient pas représentatifs de leur dignité et doivent d'ailleurs être entre les mains de guerriers jeunes et vigoureux, à l'œil sûr.

Tout ce monde préhistorique s'assoit à terre, sur une double ligne, lances coincées entre les genoux. Le senior Patrol est assis, lui, sur une chaise de toile, en vis-à-vis. A portée de la main, sur l'extrémité d'un des bras de sa chaise, il a déposé son inséparable boîte de tabac et son papier à cigarette. Quant à son revolver 9 millimètres, il est solidement coincé sous sa ceinture... Deux police-boys armés surveillent les débats. L'interprète est placé entre le Patrol et les représentants du peuple de la vallée.

L'officier du gouvernement tient à se répéter

(Suite page 51.)

(1) Ce nom qui désignait l'oiseau a été appliqué à l'avion (ballous = bird).

Technique de

LA CHASSE AU CROCODILE

qui n'est pas un travail d'amateur

L'auteur, qui a traqué pendant sept ans le crocodile sur tous les cours d'eau de Madagascar, nous décrit ses chasses en technicien. Ceux de nos lecteurs qui seraient tentés de l'imiter sont avertis que le métier est dur — et que les belles prises se font rares.

Notes et photos
de A. FAVAREL

Les moyens du bord.

Ensuite, il fallait édifier un rouf. Pour cela, j'ai placé des arceaux de fer sur 5 mètres de long en partant à 3 mètres de l'avant, cet emplacement libre étant réservé au chasseur et à deux payeurs. Il restait 2 mètres libres à l'arrière, pour deux autres payeurs et le moteur. J'ai couvert le tout avec une grande bâche.

Ceci terminé, j'installai deux couchettes bout à bout sous le rouf (sans oublier les moustiquaires); il restait, sur le côté, un passage. Il fallut ensuite ajouter une table pliante, des sièges également pliants, draps, couvertures, ainsi que le complément de notre vestiaire, car le climat de France est bien différent de celui de Madagascar. Nous achetâmes des lampes à pétrole et des ustensiles de cuisine avec l'intention bien arrêtée de quitter l'hôtel au plus tôt, pour nous habituer à vivre dans notre nouvel appartement flottant avec les moyens du bord. Cette période d'épreuve nous permettrait de vérifier ce qui nous manquait. Quand on doit passer des semaines loin de tout, il faut penser aux menus objets nécessaires; inversement, il ne faut pas s'encombrer d'objets inutiles, la place étant très limitée; le choix est assez difficile à faire. (Si le jour du départ la pirogue paraît trop petite, par la suite, avec de l'ordre, on réussit à tout caser.)

Je fis l'achat et l'installation d'un moteur pour la propulsion de notre pirogue, ce qui me prit cinq jours de travail. Il nous fallut trois autres jours pour procéder aux derniers (?) achats, c'est-à-dire: le stock de produits alimentaires pour plusieurs semaines pour nous (vin, lait, farine, sucre, huile, sardines, pâtés, etc.), ainsi que quelques sacs de riz pour les payeurs; des bidons de pétrole pour les lampes et pour la cuisine dans la pirogue (quand il pleuvait); des sacs de sel pour conserver les peaux, de la ficelle pour les attacher roulées, et des sacs de jute pour

LE CHASSEUR DE CROCODILES, AU REPOS, EST DÉTENDU. IL N'EN EST PAS DE MÊME DANS LE « TRAVAIL » QUI N'EST PAS FAIT POUR LES AMATEURS.



les expédier; de l'essence, de l'huile, de l'outillage pour le moteur; de la pharmacie, avec un gros stock de quinine et de crème antimoustique, etc., etc.

Notre pirogue, que j'avais baptisée *L'Emborgneur*, était mouillée à l'extrémité nord du canal des Pangalanes, c'est-à-dire en bordure immédiate de la ville de Tamatave, à cinq minutes en pousse-pousse du centre.

Le canal des Pangalanes, long d'environ 650 kilomètres, est parallèle à la côte est de Madagascar et a été creusé par petits tronçons pour relier entre elles toutes les lagunes, les lacs et les rivières. Il descend de Tamatave vers le sud jusqu'à Farafangana.

Outre ce canal, je devais, pour chasser le crocodile, monter et descendre toutes les rivières, ainsi que tous leurs affluents, et suivre le pourtour des lacs et marais. Et Dieu sait s'il y en a sur cette côte...

En silence, une nuit sans lune...

Nous partîmes le 20 juillet au matin. Vers midi, après avoir navigué au moteur sur le canal, nous avons enfin débouché sur une grande rivière. Là, après avoir repéré un coin de berge accessible et bien ombragé, nous avons stoppé pour préparer et prendre notre premier repas en brousse.

Je ne chasse le crocodile que la nuit, les nuits sans lune. En juillet, à Madagascar, c'est l'hiver, et la nuit est totale vers 18 heures. Nous avons donc passé toute l'après-midi à nous préparer pour la chasse proprement dite: inspection du fusil (un *Browning* automatique à cinq coups, calibre 12, apporté de France, ainsi que les cartouches à balles ou chevrotines); vérification de la lampe frontale avec mise en place de trois piles neuves (il en faut deux jeux par nuit); instruction des quatre payeurs sur le travail qu'ils auront à faire la nuit.

Cela n'a pas été une petite affaire, car ils ne parlaient que malgache et moi, à cette époque, arrivant pour la première





A L'ESCALE, APRÈS LA CHASSE, IL NE FAUT PAS ESPÉRER DORMIR : LES CURIEUX SONT ATTIRÉS PAR LE « BATEAU DE FER ». LA BACHÈ A ÉTÉ RETIRÉE POUR LAISSER SÈCHER LA PIROGUE AU SOLEIL.

fois à Madagascar, je n'en comprenais pas un mot. Par la suite, j'ai toujours fait bien attention, en remplaçant périodiquement les pagayeurs (qui ne s'éloignent jamais beaucoup de chez eux), d'en prendre au moins un sur les quatre qui comprennent un peu le français.

Voici le déroulement d'une chasse :

La nuit venue, nous partons en remontant la rivière. (Elles ont toutes en général très peu de courant, tout au moins vers l'embouchure, ce qui facilite grandement notre progression et notre gouverne :

Pas de moteur pour la chasse.

Des lecteurs se demandent peut-être pourquoi je ne navigue pas, les nuits de chasse, au moteur plutôt qu'à la pagaie : c'est à cause des inconvénients du moteur pour la chasse. Il y a d'abord le bruit ; ensuite, pour l'approche, on guide beaucoup mieux à la pagaie, surtout s'il faut contourner des souches d'arbres ; enfin, en ralentissant la marche du moteur, et par conséquent de la pirogue, au moment de l'approche, les vaguelettes provoquées par le bateau le précéderaient et alerteraient le crocodile — même s'il ne plongeait pas tout de suite, celui-ci serait inquiet et un rien alors le ferait fuir. De plus, si on a coupé les gaz trop tôt et qu'il faille les remettre, le changement de régime effraie à coup sûr la bête. Inversement, si on arrive trop vite, même s'il a été possible de la tuer au passage, on n'a pas le temps de la saisir avec les pinces et on la voit couler à l'arrière de la pirogue. (On pourra la récupérer trente-six ou quarante-huit heures après, quand la charogne remontera à la surface. Mais dépouiller la peau ne sera pas, alors, une tâche agréable.)

Pour toutes ces raisons, je préfère la pagaie pour le « travail » et le moteur après la chasse.

par contre, elles sont très profondes.) Ma place est à l'extrémité avant de la pirogue ; ma femme est immédiatement derrière moi, puis deux pagayeurs. (A l'arrière les deux autres.)

Nous avançons dans la nuit à la pagaie, sans bruit, sans parler, sans fumer et surtout sans cogner les pagaies sur le rebord de la pirogue — ce qui est très difficile à obtenir.

Ma lampe frontale éclaire un œil.

Mon fusil est là, tout près de moi, chargé avec le cran de sûreté en place. J'allume alors ma lampe frontale et je cherche, non au milieu de la rivière, mais près des berges, si je ne vois pas de bêtes. (On peut les découvrir à 150 ou 200 mètres.) S'il n'y en a pas, j'éteins et j'attends que la pirogue soit arrivée à peu près à la hauteur de la partie que j'ai déjà éclairée, puis je rallume, et ainsi de suite. Si la rivière n'a pas plus de 100 mètres de large, je passe au milieu de façon à éclairer simultanément les deux rives ; si elle est plus large, je suis, à environ 30 mètres du bord, de préférence la rive que j'ai à gauche (c'est plus facile pour épauler si l'on est droitier, comme moi).

Lorsqu'il y a une bête, on aperçoit seulement son œil, très lumineux, qui fait penser aux yeux de chiens que l'on éclaire la nuit avec des phares d'auto, mais beaucoup plus brillant — au point que, si la bête se présente de profil et si l'eau est claire, on aperçoit également le reflet de l'œil dans l'eau, ce qui fait deux points brillants superposés (on voit nettement quatre points presque au carré si la bête se présente de face).

A partir du moment où j'ai découvert un œil, je ne le quitte plus du rayon lumineux de ma lampe frontale, de façon à le maintenir aveuglé.

A ce moment, les pagayeurs, qui ont été prévenus par signes conventionnels, dirigent la pirogue sur le point fixe que j'éclaire, en ne faisant absolument aucun bruit. Ils n'ont rien vu de leur côté, car, pour pouvoir apercevoir l'œil brillant de l'animal, il faut être très près de l'axe du faisceau lumineux de la lampe ; il n'y a que moi et ma femme, placée juste der-

rière moi, qui le voyions. Si un obstacle se présente dans l'eau, pendant l'approche, entre la pirogue et l'animal — branches, herbes, joncs — ma femme, par gestes, guide les pagayeurs afin de le contourner pour éviter de le heurter, ce qui aurait pour effet d'effrayer le crocodile et de le faire plonger.

Tirer de près et ne pas rater.

Enfin, si tout se passe normalement, très lentement, la distance se raccourcit entre lui et moi et, lorsqu'il n'y a plus que 7 ou 8 mètres, je ne vois plus la vive clarté de l'œil, mais je peux à présent distinguer tout son corps, si l'eau est claire — bien qu'il n'émerge que le crâne, jusqu'à deux centimètres environ au-dessous de l'œil et les narines. Je saisis alors mon fusil, je retire le cran de sûreté et je commence à épauler.

C'est le moment le plus émouvant de la chasse. La pirogue avance toujours. Vaut-il plonger si près du but ? Quand je ne suis qu'à environ 1 m. 50, je presse la détente, après avoir bien visé le crâne. A cette distance, on ne peut pas le manquer.

Aussitôt le coup parti, ma femme qui a déjà en main une longue pince de 2 mètres environ — constituée par une paire de mâchoires fixées à une extrémité d'un tube et qui s'écartent en pressant la poignée à l'autre extrémité — saisit l'animal par le cou, la tête, une patte ou la queue et le maintient en surface. (Sinon, on le verrait couler aussitôt, le ventre en l'air, et il serait perdu, sauf s'il n'y a pas beaucoup d'eau, mais c'est rare.)

Après être descendu de mon siège et avoir posé mon fusil, je prends le crocodile par l'extrémité des deux mâchoires, que je maintiens fermées, et, tout en laissant le corps de l'animal dans l'eau, je pose sa tête sur le rebord de la pirogue. Avec une hachette, je lui fends le crâne.

(Si j'agis ainsi, c'est parce que j'ai eu de sérieux ennuis au début de mes chasses : en effet, je mettais dans la pirogue des bêtes qui n'étaient pas mortes, mais seulement assommées et reprenaient vie après une ou deux heures. Imaginez un peu la panique à bord avec un crocodile vivant sur une pirogue de 10 mètres, encombrée ! A ce moment-là, il est beaucoup plus difficile de le tuer que lorsqu'il est dans l'eau. Il faut choisir un moment fugitif de calme pour lui envoyer une nouvelle charge de plomb dans la tête. Mais attention ! si au moment où l'on tire il se déplace, vous risquez deux choses : soit de percer la peau (et, dans ce cas, elle ne vaudra que moitié prix), soit, et ceci est bien plus grave, de percer la pirogue. Autre conséquence — en supposant que tout se passe bien pour vous : dès le début de l'incident, les pagayeurs ont rejoint la rive à la nage, et vous courez le risque d'être abandonné par eux en pleine brousse...)

Après m'être assuré que le crocodile est bien mort, je lui replonge deux ou trois fois la tête dans l'eau pour bien la laver. Il ne me reste plus qu'à le monter dans la pirogue, aidé par les pagayeurs. S'il est cependant trop gros — c'est-à-dire de plus de trois mètres — il ne nous est pas possible de le hisser sous peine de chavirer.

Dans ce cas, on l'amarre à l'arrière de la pirogue et on le traîne ainsi dans l'eau jusqu'à une berge facilement accessible. De la terre ferme, on le hisse facilement sur la berge et on le laisse là. Il ne risque rien, personne ne le touchera, pas même les autres crocodiles. Lorsque la chasse est terminée — en principe à l'aube, — on revient et on le dépouille sur place. (Il ne faut pas jeter ensuite le corps dans la rivière, afin de ne pas corrompre l'eau, mais l'enterrer.)

Après chaque pièce, j'accorde un moment de détente aux pagayeurs et je distribue des cigarettes (dont je profite également). Pendant cette pause, je fais la critique du travail d'approche qu'ils ont fourni.

La pause terminée, on repart. Ayant repris mon poste à l'avant, je fouille de nouveau les berges avec la lampe frontale, à la recherche d'un nouvel œil. Dès qu'il est découvert, le même travail recommence. Ainsi depuis sept ans...

Pêche à la main et à la ligne.

Il est possible, de loin, d'évaluer approximativement la taille d'une bête, soit par la grandeur de l'œil et son intensité lumineuse — si elle est de profil — soit à l'écartement des yeux — si elle est de face. Mais il faut pour cela une grande habitude. Il est cependant utile de connaître à l'avance la taille de la bête qui se présente afin de juger si c'est une balle ou une cartouche de chevrotines qu'on va lui expédier — les balles étant réservées aux « plus de trois mètres ».

Par contre, tous ceux que j'estime ne pas dépasser 0 m. 80, je les prends à la main, toujours en les aveuglant à la lampe : je me penche en dehors de la pirogue et je les saisis par le cou, derrière la tête. Ceux-là, je ne les tue pas, je les vends vivants à un naturaliste — ainsi que les pattes de toutes tailles. (Le fiel se vend aussi aux Chinois sur place. Ils en font un médicament.)

Il y a d'autres façons encore de prendre des crocodiles. On peut les pêcher, par exemple (lorsque la lune empêche de les chasser, la nuit, au fusil).

Voici comment on prépare la ligne : on prend un très gros hameçon d'au moins 10 centimètres de diamètre, on l'attache à environ deux mètres de câble d'acier de 6 millimètres ; puis on ajoute 10 à 15 mètres de très grosse corde. On choisit ensuite un endroit où les crocodiles ont l'habitude de se tenir. (Les Malgaches ne manquent pas de nous les enseigner, car ils sont très heureux qu'on les débarrasse de ces bêtes dangereuses pour eux, leur famille et le bétail.) On dissimule l'hameçon dans un morceau de poumon de bœuf — si possible ; mais, comme il est très difficile de s'en procurer en brousse, on le remplace par un serpent, un hérisson ou un poulet. On place alors la ligne, le soir de préférence, de façon que l'hameçon soit à 20 centimètres au-dessus de la surface de l'eau.

On choisit un emplacement avec un arbre qui surplombe la rivière. Puis on pose simplement la ligne au bout des branches, sans l'attacher, jusqu'à ce qu'elle arrive à terre. A cette extrémité, on attache si possible un fût métallique vide de 200 litres ou, à défaut, une grosse



planche ou un tronc d'arbre ou tout autre objet qui flotte.

Après quoi, on peut aller dormir : le travail se fera tout seul la nuit ; le crocodile, en partant après avoir avalé l'appât et l'hameçon, tirera sur la corde qui descendra de l'arbre, entraînant le fût. Mais le fût surnage et, le matin, dès qu'il sera retrouvé sur la rivière (ce qui sera facile), on prendra la corde et on tirera jusqu'à ce que la bête soit proche.

A ce moment, le crocodile aura perdu beaucoup de vigueur ; il sera fatigué (certains traînent le fût depuis plusieurs heures) ; il aura avalé de l'eau et sera presque noyé. Cela ne veut pas dire évidemment qu'il n'y aura plus de danger, c'est pourquoi cette pêche devra se terminer, elle aussi, par une bonne cartouche de chevrotines.

Prise au piège.

Il y a encore une autre façon de capturer des crocodiles :

Lorsqu'on a trouvé un emplacement, que l'on devine être fréquenté par eux, on creuse une tranchée perpendiculaire à la rivière, de 5 mètres de long environ sur 1 m. 50 de large et de toute la hauteur du talus (choisir de préférence celui-ci entre 2 et 3 mètres). Il faut que le bas de cette tranchée soit environ 10 centimètres au-dessus du niveau de l'eau, afin qu'elle reste sèche.

Placer à l'intérieur de cette tranchée une cage de dimensions un peu inférieures et composée de deux grands côtés, du fond intérieur, d'une porte à guillotine, côté rivière, et de deux panneaux à l'autre extrémité, espacés de 60 centimètres environ de façon à former une petite cage dans l'autre. Pas de panneau supérieur. (Les Malgaches fabriquent très rapidement ces cages avec des branches entrelacées et des lianes.)

Lorsque la cage est en place, un peu avant la chute du jour, vous mettez entre les panneaux un chien — de préférence qui n'ait pas mangé depuis plusieurs heures afin qu'il ne s'endorme pas, et vous ouvrez la porte côté rivière. Puis, comme pour la « pêche à la ligne », vous pouvez aller dormir.

Que se passera-t-il ? C'est bien simple :

M^{me} FAVAREL EST LA COURAGEUSE COMPAGNE DE SON MARI. L'ORGANISATION DE SA DEMEURE FLOTTANTE N'EST PAS UNE PETITE AFFAIRE.

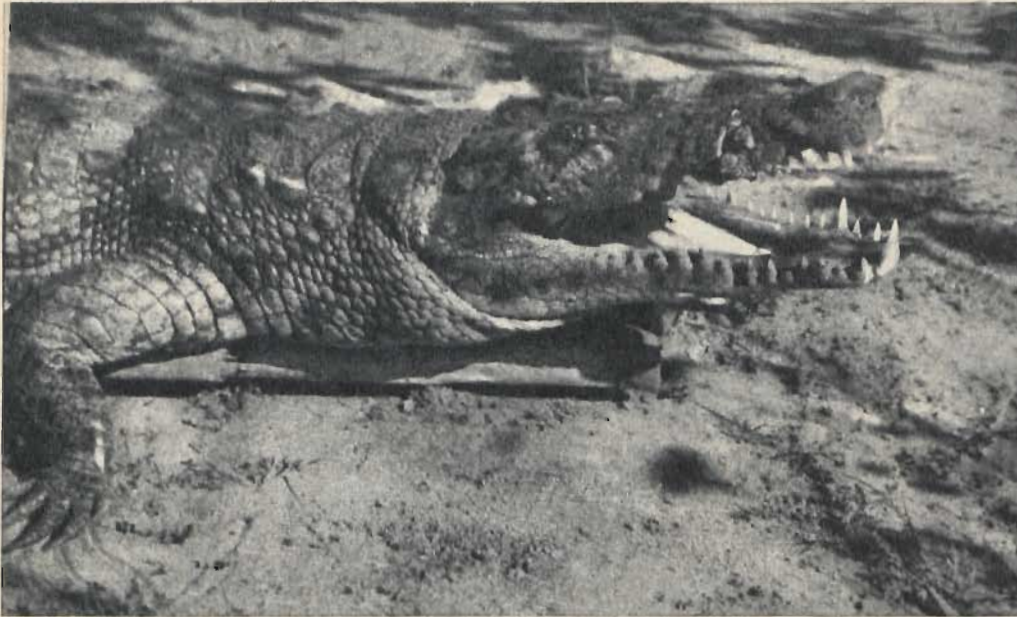
peu de temps après votre départ, la nuit est arrivée ; le chien aboie. Le crocodile qui est très gourmand de chiens se dirige vers celui qu'il entend, pénètre dans la cage et y reste car les crocodiles ne reculent jamais.

Il ne peut non plus (que le lecteur se rassure) manger le chien, puisqu'une cloison les sépare. En arrivant au petit jour, on ferme la porte à glissière derrière l'animal et il ne reste plus qu'à retirer la cage de la tranchée.

Cette façon de capturer les crocodiles vivants n'est intéressante que pour la vente aux cirques ou ménageries. Il est, en effet, plus simple de fabriquer et placer une ligne que de fabriquer et creuser une

Poissons... volants.

J'ai dit, d'autre part, que j'indiquerais de quelle façon je m'y prends pour trouver le poisson nécessaire à l'alimentation de six personnes, les jours de chasse. C'est bien simple : comme on le sait, les poissons sont attirés par la lumière ; en particulier le mulet. Quand je chasse, ils sautent vers ma lampe frontale, un peu partout, de tous les côtés et souvent, même, se heurtent à moi. Un poisson d'un ou de plusieurs kilos qui vous heurte la figure ou même les côtes, quand vous êtes tendu, n'est pas le bienvenu — même s'il doit figurer au prochain menu. Cependant, je remarquai vite que beaucoup d'entre eux sautaient derrière moi, par le travers de la pirogue, se cognant à la bâche du rouf et retombaient dans l'eau. Depuis, quand il fait très beau temps, je retire donc la bâche et je la pends verticalement dans l'axe du bateau, sous le rouf. Tous les poissons, qui vont à présent s'y heurter, retombent dans la pirogue. (Il faut les ramasser aussitôt, toujours pour la raison souvent citée : éviter le bruit.)



CETTE DOUBLE RANGÉE DE DENTS N'EST PAS LA SEULE ARME DU CROCODILE. SA QUEUE EST ÉGALEMENT REDOUTABLE.

tranchée — et ce travail est inutile lorsqu'on recherche simplement la peau de l'animal.

Les dangers du métier.

La chasse aux crocodiles et la vie permanente sur les rivières qu'elle impose ne sont pas totalement exemptes de dangers. Il ne faut pas céder à la tentation de se baigner dans certaines rivières dont l'eau est si claire que l'on voit parfaitement le fond rocheux ou sablonneux à trois mètres. Une seule solution s'impose pour la toilette : le seau à douche, pendu à un arbre. (Encore, faut-il prendre l'eau dans la rivière avec un autre seau au bout d'une corde.) *Ne mettre jamais aucune partie de son corps dans la rivière* : vous ne voyez pas le crocodile, mais, lui, il vous voit ; l'eau est son royaume et on le confond très facilement avec un tronc d'arbre flottant.

Un autre danger apparaît lorsque dans la nuit on tire un crocodile, même à un mètre, et que pour une raison quelconque — soit qu'il ait bougé au dernier moment, soit qu'un payeur, en se penchant pour essayer de le voir, ait fait rouler la pirogue — on l'ait touché sans le tuer ou l'assommer. Alors, là, il est très dangereux, car il tente de se hisser sur la pirogue. (On comprend maintenant pourquoi j'ai fait hausser les côtés de la mienne à 40 centimètres au-dessus de l'eau : à cette hauteur, la bête ne peut que poser sa tête sur le rebord, mais non les pattes, qu'elle a trop courtes.)

Lorsque sa gorge heurte la paroi de la pirogue, le crocodile est bloqué. Afin de ne pas être happé par lui, il vous suffit d'aller à bâbord s'il est à tribord et inversement — en faisant vite, car il a vite fait lui-même de passer sous la pirogue. Il faut entendre à ce moment-là le bruit que fait l'animal furieux, en refermant ses mâchoires ! On ne doit tout de même pas jouer trop longtemps à cache-cache : dès que vous voyez le moment favorable, vous lui plombez le crâne une

deuxième fois, en espérant que ce sera la bonne.

Quand un crocodile se laisse choir.

Mais, à mon avis, le plus grand risque apparaît dans le cas suivant : il arrive assez souvent que l'on navigue sur des rivières qui n'ont pas plus de 6 ou 8 mètres de large, avec par endroits des berges presque à la verticale, de quelques mètres de haut. Or, sur ces berges, il y a quelquefois des crocodiles (ils vont souvent sur terre, j'en ai trouvé à deux kilomètres du plus proche point d'eau). De loin, ils ne vous entendent pas arriver, mais lorsque vous êtes à leur hauteur, si par hasard ils entendent un petit bruit suspect, ou qu'ils aient vu la lampe, ou encore qu'ils vous aient senti, l'instinct aidant, ils n'ont plus qu'une idée : regagner la rivière au plus vite et au plus court. Là, ils se sentiront en sécurité, dans leur élément.

Effrayés, ils se jettent donc du haut de la berge dans l'eau, avec la souplesse et la légèreté d'un arbre que l'on abat. Si vous avez la chance que le sauteur ait manqué votre bateau, vous en êtes quittes pour une belle peur. Sinon, je vous laisse deviner ce qui arrive lorsqu'une bête dangereuse, de 200 ou 300 kilos, tombe de 3 ou 4 mètres de haut sur votre pirogue — en supposant même que personne ne soit directement touché par la chute, ce qui est rare (n'oubliez pas qu'il y a au moins six personnes à bord). Si seulement on pouvait voir ce qui se passe exactement, mais allez donc vous rendre compte dans l'obscurité, l'affolement, les cris, les éclaboussures d'eau et les objets qui dégringolent, car le rouf est écrasé à tout coup ! C'est le moment pour le chasseur de montrer son sang-froid.

La même chose risque d'arriver lorsque de gros arbres du bord de la rive ont poussé en oblique ou sont presque à l'horizontale après avoir été soit abattus, soit déracinés. Ils surplombent la rivière et les crocodiles s'y plaisent allongés sur le tronc. Mais si, par malheur, ils vous entendent passer en dessous, ils se laissent tomber à la verticale, comme un sac de plomb. Tant pis si vous êtes là. Et que faire pour se préserver de leur chute ?

La « Radio-Tana » annonce un cyclone.

Les Malgaches courent, de leur côté, de gros risques lorsqu'ils circulent sur ces rivières avec leurs pirogues taillées dans un tronc d'arbre, dont certaines n'ont pas plus de 10 centimètres hors de l'eau. Les femmes sont également très imprudentes de laver leur linge dans la rivière, ainsi que les enfants d'aller jouer ou se baigner. Il y a tous les ans plusieurs hommes, femmes et enfants qui se font prendre. Un crocodile a très vite fait aussi de saisir un bœuf de 400 kilos qui est en train de boire et de l'entraîner dans la rivière pour le noyer et le manger ensuite. Le chien qui veut traverser une rivière est plus malin : il se place au bord et aboie pendant quelques minutes ; tous les crocodiles accourent à cet endroit ; le chien s'empresse alors d'aller traverser 100 mètres plus haut ou plus bas, en toute sécurité.

Un autre danger de la navigation, tout différent : les cyclones. Il ne faut pas oublier, au moins une fois par jour, d'écouter le bulletin météorologique émis par *Radio-Tananarive*. Si un cyclone est annoncé dans le secteur où l'on se trouve, alors plus rien d'autre ne compte. Il faut vite chercher un coin qui paraît bien abrité, amarrer très solidement la pirogue ; renforcer les attaches de la bâche du rouf — et attendre que tout soit terminé. Très heureux si l'on s'en tire sans mal et sans dégâts.

En général, après un cyclone, une très forte pluie tombe ; les rivières débordent et l'on est plusieurs jours et nuits sans chasser, ni aller à terre, même pour les besoins naturels, tellement il y a de la boue partout. On est alors complètement isolé du monde : ce n'est pas le moment d'avoir une crise d'appendicite. (De plus, quand tout est redevenu normal, on circule très difficilement sur les petites rivières en raison de la grande quantité d'arbres abattus par le vent.)

Il tombe en France une moyenne de 80 centimètres d'eau par an ; sur la côte est de Madagascar, il en tombe 3 m. 80 dans le même temps. Songez à ce que l'on peut faire pendant plusieurs jours de pluie (plus ou moins forte), sous une bâche, dans une pirogue, en pleine brousse. Quand elle était neuve, ma bâche, elle se montrait loyalement imperméable ; mais il y a longtemps qu'elle y a renoncé. De plus, de temps en temps, une branche d'arbre m'y fait un trou... que je m'empresse de boucher aussitôt, car, lorsqu'il pleut, nous n'avons pas assez de bols, casseroles et boîtes pour mettre sous les gouttières. En sept ans, j'ai changé évidemment plusieurs fois de toile, mais elles sont à si rude épreuve qu'elles ne durent pas longtemps.

Le chapitre du ravitaillement : conserves, riz... et petite monnaie.

Il ne faut pas être exigeant sur le chapitre du ravitaillement. Si on touche une ville, on peut évidemment s'approvisionner en presque tout. Mais, attention ! nous sommes sous les tropiques et il n'y a pas de réfrigérateur à bord, donc, on ne peut pas faire un gros stock. La viande ne se conserve pas plus de deux jours, les lé-

gumes verts, trois. Le pain, dans trois jours si le temps est au sec, rappellera les galettes de guerre par sa dureté ; dans le même délai, si le temps est humide, il sera complètement moisi et aussi vert qu'un bon fromage de Roquefort. Quant au vin (que l'on ne peut avoir qu'en dame-jeanne en raison de la place), il est très vite piqué.

Le plus intéressant, ce sont les conserves : le lait condensé se conserve très bien, les sardines et le pâté aussi. Mais, sans pain... Inutile de penser à faire son pain soi-même. Au début, j'ai essayé : une fois il était trop cuit ; une autre fois pas assez ; il est vrai qu'en guise de four j'avais fait un trou dans la terre et allumé du feu au-dessus. D'ailleurs, on n'a pas le temps — on n'a même pas le temps de dormir.

Les pommes de terre, ça va encore, elles ne germent pas trop vite et on a la possibilité de faire la soudure entre deux villes. Heureusement, il y a un aliment très facile à conserver, à préparer et très nourrissant : le riz. Il n'est pas cher non plus ici et on en trouve partout : ce sera le principal aliment végétal des payeurs avec les légumes secs.

De son côté, la brousse a d'autres ressources : d'abord, bien sûr, les poissons (on verra quelle méthode j'ai adoptée pour assurer le ravitaillement en poisson de six personnes, sans difficulté). Ensuite, la chasse au petit gibier, qui dépanne aussi beaucoup : canards, pintades, pigeons, poules d'eau, bécassines, etc.

Enfin, dans le moindre hameau, il est très rare que l'on ne vous propose pas quelques produits locaux à acheter : œufs, poulets, bananes, poissons, crevettes, etc. Mais il faut avoir pris la précaution de se munir de beaucoup de petite monnaie. (Je l'avais omise à mon premier départ, si bien qu'un mois après je ne pouvais plus rien acheter. Je ne pouvais tout de même pas payer 1 000 francs trois œufs qui n'en valent que vingt, ni en acheter jusqu'à concurrence des 1 000 francs, car il n'y a jamais plus de quatre ou cinq œufs par village.)

En ce qui concerne l'eau potable, dès l'arrêt de la pirogue, je plonge dans la rivière une bouteille filtrante en grès, d'environ un litre de contenance, retenue par une ficelle attachée à la pirogue. De temps en temps, je la vide dans une dame-jeanne pour avoir une petite réserve.

Afin de remplacer un peu les légumes verts, nous mangeons aussi des cœurs de

palviste et de raphia, soit en salade, soit en sauce blanche ou tomate.

La chair de la queue d'un jeune crocodile est également... mangeable, ainsi que les œufs des femelles abattues — si on a la chance de les avoir trouvés peu de temps avant qu'elles ne pondent. Ces œufs sont légèrement plus gros que des œufs de cane et au nombre de 70 à 80 ; cuits, ils sont plus fermes que ceux des poules (une omelette a l'aspect du caoutchouc mousse).

Cependant, il nous arrive de faire, ma femme et moi, de très bons repas. En effet, si vous ne manquez pas la chance de stationner de jour près de la demeure d'un planteur, celui-ci ne manque jamais, lui-même, de venir vous rendre visite et, automatiquement, vous invite à un déjeuner précédé d'un bon whisky bien frais. (Je sais ce qui m'attend chaque fois en échange : « J'aimerais bien faire une partie de chasse avec vous. » Et nous voilà partis pour la nuit. On verra plus loin ce qui s'ensuit d'ordinaire.)

Après la chasse, sommeil interrompu.

Une nuit normale de chasse au fusil, qui a commencé pour nous, le soir vers 19 heures, se termine, le lendemain matin, vers 5 heures, soit après dix heures de chasse. Nous cherchons alors, pour la halte, un emplacement avec accès facile à la berge (on y va si souvent dans la journée) et ombragé. Ces deux qualités étant d'ailleurs assez difficiles à réunir. On amarre alors la pirogue. Le travail est terminé pour les payeurs qui se débrouillent pour aller dormir dans une case des environs : on est partout très hospitalier.

Mais, ma femme et moi, il n'est pas loin de 7 heures lorsque nous nous couchons, après avoir pris notre petit déjeuner qu'il a fallu préparer, ainsi que les couchettes, tout en remettant de l'ordre de-ci, de-là. Il n'y a pas une heure que nous dormons que les premiers enfants arrivent, puis les hommes, puis les femmes ; ce seront bientôt cinquante personnes qui discutent près de la pirogue : c'est qu'ils n'en voient pas souvent de ces bateaux de fer, avec un moteur ! Je me lève plusieurs fois pour les faire partir, mais ils reviennent aussitôt ; ils m'ont « au souffle ». En général, ils savent pourquoi nous sommes là — qu'ils viennent de l'apprendre de nos pa-

gayers ou d'un indigène qui nous avait déjà vus ailleurs. Quelques-uns se hasarrent même à soulever la bâche. Terminé pour le sommeil ! Il ne reste plus qu'à se lever. C'est ce que nous faisons, de très mauvaise humeur.

Très souvent, par suite d'une mauvaise orientation, la nuit, lorsque nous nous sommes amarrés, la pirogue est au soleil, il faut donc la remettre à l'ombre. Ensuite, c'est la toilette, puis quelques menus achats aux badauds qui sont toujours là et qui, d'ailleurs, par un relais très bien organisé, ne nous laisseront jamais plus seuls de la journée, ce qui nous empêchera de faire la sieste.

Les payeurs sont de retour pour faire leur popote et, à 13 heures, tout le monde a fini de déjeuner. Alors vient le plus gros travail : dépouiller les crocodiles tués la nuit précédente. Pour une bête moyenne — d'environ 2 m. 50 — dégraissage de la peau, salage, — il faut bien trois heures à deux personnes déjà entraînées. Nous pouvons donc faire trois équipes de deux et traiter trois bêtes dans l'après-midi. S'il y en a davantage, il faut embaucher des travailleurs sur place. Mais, comme ils n'ont pas l'habitude, ils sont plus lents et, ce qui est plus grave, font des trous dans la peau. Or, je l'ai déjà dit, une peau percée vaut moitié prix, pour si petit que soit le trou. (Les acheteurs passent toutes les peaux devant une puissante ampoule électrique située dans une pièce obscure, pour découvrir les trous invisibles à l'œil nu.)

Tout cela nous mène à 17 heures. Encore une heure pour enterrer les corps et il ne nous reste plus qu'une autre pour préparer et prendre le repas du soir. Et de nouveau, il faut repartir.

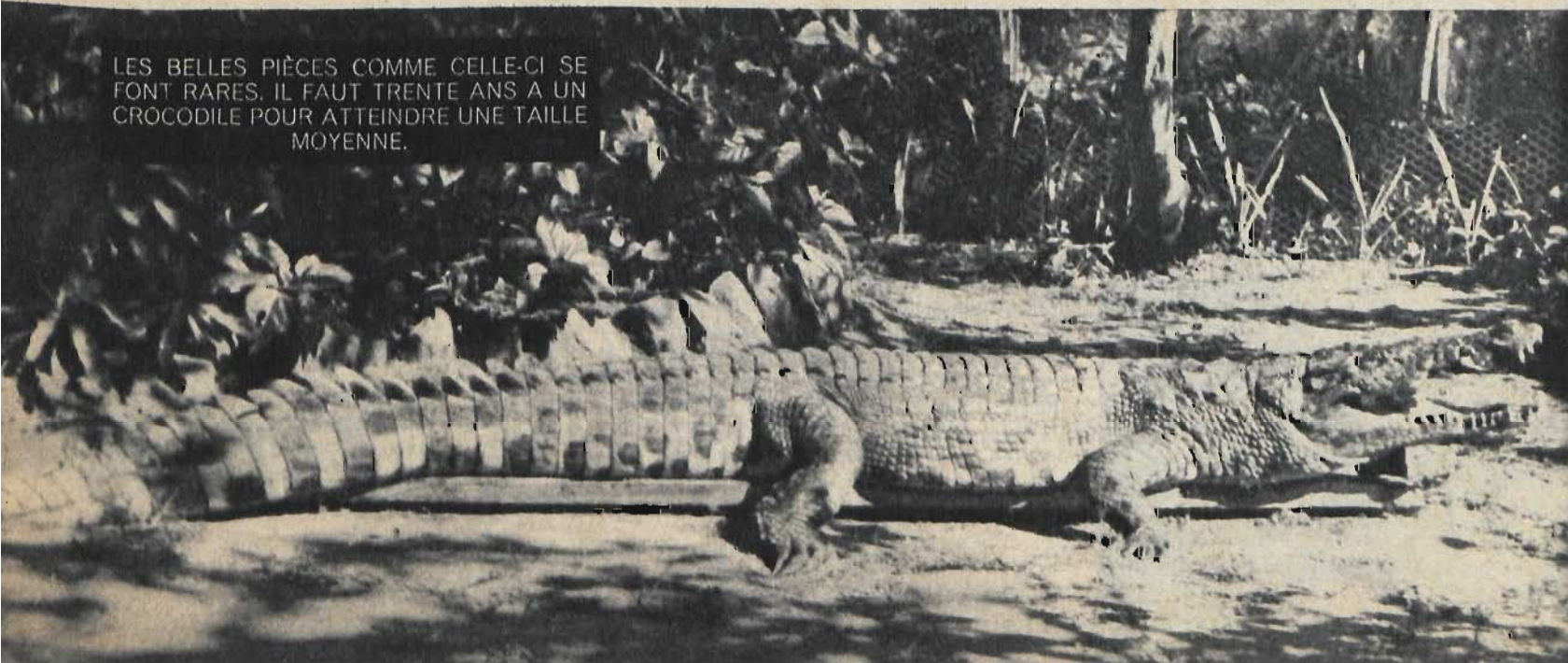
Résultat : on ne doit pas compter dormir beaucoup le jour, si l'on a passé la nuit en chasse au fusil. (On récupère un peu de repos les nuits avec lune, puisqu'on pêche alors les bêtes avec des hameçons, — ou quand il pleut.)

De plus, il y a toujours quelques menus travaux supplémentaires : réparation ou entretien du moteur, de la pirogue ; nettoyage du fusil ; correspondances diverses ; chasse et pêche pour améliorer le menu, etc.

Non : la chasse au crocodile n'est pas un travail d'amateur !...

(Suite page 53.)

LES BELLES PIÈCES COMME CELLE-CI SE FONT RARES. IL FAUT TRENTE ANS A UN CROCODILE POUR ATTEINDRE UNE TAILLE MOYENNE.



impressions d'une parisienne en U. R. S. S.

par Gisèle d'ASSAILLY

Nous avons déjà publié les Impressions d'U.R.S.S. de plusieurs voyageurs français. Cette fois c'est une femme qui a vu... avec des yeux de femme.

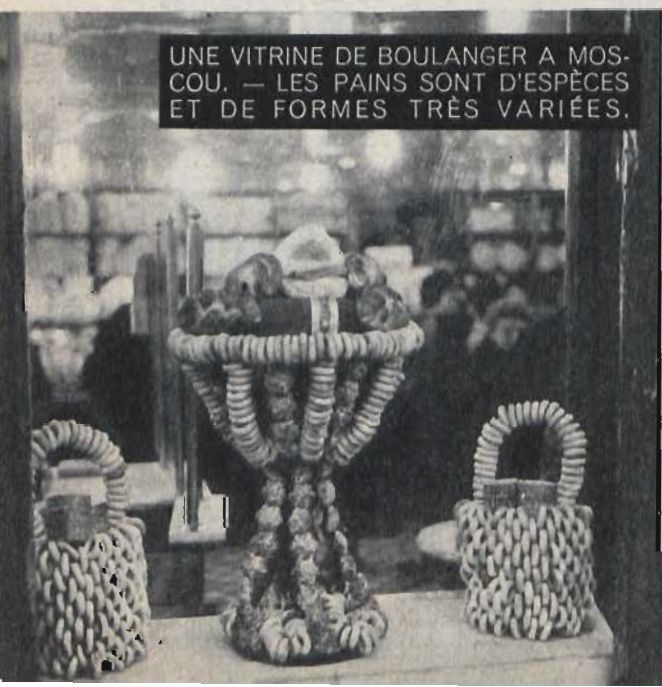
AVANT d'aller en U. R. S. S., je me suis offert mentalement un lavage de cerveau, afin d'éviter de voir tout en rose ou en noir. A vrai dire, comme dans beaucoup de pays, il y a des choses très bien et d'autres assez décevantes. Mais, quoi qu'il en soit, un voyage là-bas est une expérience passionnante (plus encore des voyages successifs qui montrent les changements intervenus).

Mon étonnement à mon premier voyage ? La lenteur : lenteur des piétons qui marchent dans la rue, lenteur du service dans les restaurants, lenteur des vendeurs dans les magasins... Il n'y a que les taxis qui marchent à fond de train !

Vitrines à pompons.

Dans les vitrines surmontées de rideaux blancs, froncés comme des abat-jour 1900 et garnis de pompons, les étalages sont aussi,

UNE VITRINE DE BOULANGER A MOSCOU. — LES PAINS SONT D'ESPÈCES ET DE FORMES TRÈS VARIÉES.



assez étonnants, faits pour la plupart de boîtes de conserves empilées, de pièces d'étoffe dépliées et tendues, de vêtements accrochés sur une tringle, de chaussures posées comme devant la cheminée du père Noël...

Deux exceptions cependant : les épiceries où l'on trouve des légumes disposés par espèces dans des cadres de bois, ce qui, de loin, donne l'impression d'un tapis berbère, et les boulangeries où les gâteaux secs, les galettes blanches, les pains types « bretzels » sont empilés, enfilés, dressés, collés, de manière à former des corbeilles, des personnages, des bateaux, des trains, que sais-je, du plus charmant effet.

Il y a encore des progrès à accomplir dans le confort, certes ! mais quand on pense que depuis mon précédent voyage (six mois auparavant) on peut acheter à crédit une machine à laver ou un aspirateur et que le pain et le lait sont apportés à domicile, on touche du doigt ce que certains nomment l'« embourgeoisement » soviétique. En attendant, les gens qui ont les moyens de s'offrir un réfrigérateur le mettent... dans leur anti-chambre afin que personne n'en ignore ! C'est un signe de prospérité.

Les échecs... sans échiquier.

Le métro de Moscou est, comme on le sait, une suite de salles en marbres de tons différents, qui nous paraissent plus faites pour se transformer en salles de bal que pour regarder défiler une foule allant à ses occupations.

Dans le compartiment où j'avais pris place (un homme s'était levé pour me donner la sienne), je remarquai deux jeunes gens passionnés, semblait-il, par une conversation monosyllabique et mystérieuse. « A quoi peuvent-ils jouer ? demandai-je à mon inter-prète.

— Aux échecs, me répondit-il en riant.



GISÈLE D'ASSAILLY (A GAUCHE) AVEC UNE FEMME RUSSE ET SON ENFANT, DANS L'ISBA HISTORIQUE OU LES GÉNÉRAUX RUSSES DÉCIDÈRENT DE FAIRE BRULER MOSCOU POUR AFFAMER L'ARMÉE DE NAPOLEON (A GAUCHE, LE POËLE DONT PARLE TOLSTOI DANS « GUERRE ET PAIX »).

— Aux échecs ?

— Oui, ils ont un tel entraînement qu'ils jouent sans pièces, sans échiquier, en suivant mentalement la partie. Moi-même, à sept ans, mon père m'avait habitué à cette gymnastique intellectuelle, et nous faisons d'interminables parties quand il me conduisait ou me ramenait à l'école !

A côté de moi, une jeune fille lit Diderot dans le texte français ! La plupart des voyageurs transportent de gros livres dont ils marquent soigneusement la page en descendant. Quand ils n'en ont pas, ils en achètent dans les kiosques que l'on trouve à chaque station (il faut jouer des coudes pour s'en approcher, tant il y a de clients).

Un voyageur a remarqué notre allure étrangère ; il engage la conversation avec nous et nous bombarde de questions ainsi que les deux étudiants qui l'accompagnent. Ils veulent savoir ce que nous faisons, comment nous vivons, si nous habitons un appartement, une maison, quels objets on peut acheter à Paris, à New York, à Rome, comment l'on s'habille là-bas. Ce qu'ils cherchent surtout, ce sont des points de comparaison.

« Nous, les Soviétiques... », coupent-ils de temps à autres, car pour parler d'eux-mêmes ils n'emploient jamais le mot « Russe » (qui ne s'applique qu'à une partie de l'U. R. S. S.).

Tout à coup, l'un d'eux me demande très gentiment, presque timidement : « Êtes-vous capitaliste ? » Dans sa voix, pas l'ombre d'agressivité ; il s'agit d'un simple renseignement, comme il m'eût demandé si je suis mariée ou célibataire.

Un intérieur d'artiste.

Je suis allée dîner chez le violoncelliste Rostropovitch, soliste réputé dans le monde entier. Il a rapporté de ses tournées triomphales non point de l'argent, puisque la chose est impossible, mais une automobile améri-



EN U. R. S. S. LES ÉCHECS SONT UNE PASSION NATIONALE. — LES ENFANTS Y JOUENT DANS LEURS « MAISONS DES PIONNIERS ». — CERTAINS AMATEURS ACHARNÉS PARVIENNENT À MENER DES PARTIES SUR UN ÉCHIQUIER IMAGINAIRE EN PARLANT LEURS COUPS.

caïne, un piano brésilien, des porcelaines danoises, des verres suédois, des poissons japonais... Rostropovitch avoue lui-même : « Je n'ai pas beaucoup de goût. J'achète ce qui m'amuse... »

En allant reprendre nos manteaux dans la chambre des Rostropovitch, nous pouvons constater, une fois de plus, qu'au point de vue de l'ordre rien n'est changé (au moins chez les artistes). Je retrouve le même fabuleux fouillis qui m'amusait autrefois chez les émigrés russes, en France. Sous la coiffeuse couverte de flacons, de crème de beauté, de parfums de Dior, de fétiches, de gadgets américains, un jeu de ravissantes pantoufles de couleurs tendres semble espérer la venue de quelque Père Noël attardé. À côté du lit, un joli piano-crapaud, tout blanc, est orné d'une poupée négresse, d'un ours tendant la patte pour accrocher la montre, d'une mappemonde crachant des cigarettes...

Littérature.

La jeunesse russe est maintenant très « à la page ».

À Kiev, pourtant, quand j'ai demandé à un journaliste, s'il connaissait Françoise Sagan, il m'a fait répéter trois fois son nom, il n'avait jamais entendu parler de cette romancière. (Entre nous, ça n'était pas un bon journaliste car « Bonjour, tristesse » s'est vendu à plus d'un million d'exemplaires en U. R. S. S. !) Il m'a dit que les écrivains actuels que l'on lisait le plus étaient Aragon, Elsa Triolet, Sartre, des écrivains « utiles », en un mot.

« Avez-vous — lui demandai-je — un auteur actuel dont les tirages fassent penser à un futur Tolstoï ? »

— Oui, Alex Gontchar, un Ukrainien d'origine. Il a eu trois fois le prix Staline pour sa trilogie « Les Alpes », « Le Danube bleu » et « Prague dorée ». Il a quarante ans actuellement, et il a écrit ces livres il y a dix ans.

— Avez-vous de jeunes écrivains femmes ?
— Oui, je pourrais vous citer Vera Inver, Olga Forch, Vera Panova. Cette dernière a écrit un roman très fameux sur la vie des usines.

— Ça doit être très intéressant, mais n'avez-vous pas aussi des romancières pures, qui n'offrent que les fruits de leur imagination ?

— Non, toutes veulent rendre service aux lecteurs et leur faire plaisir.

— Mais pourquoi le lecteur russe ne se plairait-il pas à de pures fictions ?

— Le grand public, c'est l'ouvrier, il veut qu'il soit question de travail, même dans ses lectures... et aussi d'amour ! Le lecteur a besoin des deux, et nos romanciers le savent. »

Les best-sellers étrangers en U. R. S. S. sont, encore aujourd'hui, des Français : Victor Hugo et Zola en tête, puis Balzac, Flaubert, Maupassant. On a beau dire, ça fait chaud au cœur !

Partout de la peluche.

Nous sommes venus de Moscou à Kiev par le train. On ne risque pas de se tromper : il n'y en a que deux par jour, dans la même direction. Les wagons-lits sont merveilleusement confortables. Tendus de bleu tendre, avec des rideaux en peluche bleu foncé, ils ont un côté « Vieille Russie » attendrissant. La peluche semble d'ailleurs représenter, aujourd'hui encore, le symbole de luxe en U. R. S. S. On la retrouve un peu partout, dans les théâtres, chez les gens cossus et même, avec les couleurs les plus inattendues, sur le dos des enfants.

Kiev est la ville des jardins. Il y en a plus de cent. Dix kilomètres d'allées bordées de fleurs vous conduisent de l'un à l'autre. Dans le bas de la ville coule le Dnieper, fleuve large et plein d'élégance au bord duquel, durant l'été, des milliers de baigneurs se prélassent ou font du canot à moteur. L'hiver, les pêcheurs sont nombreux et, comme dans tous les pays du monde, on ne les voit jamais prendre de poissons...

Chez le coiffeur pour dames.

Coquette comme toute fille d'Ève, je suis allée chez le coiffeur. Dans le salon d'attente, une dizaine de femmes debout attendaient leur tour. Dans le salon proprement dit, mon premier étonnement fut une malheureuse femme, attachée, comme Absalon à son arbre, par une série de fils électriques, et tenant un sablier à la main : elle souffrait sa permanente.

Afin de gagner du temps, Tina, l'interprète, me fit passer pour la cantatrice d'une tournée française. On m'installa devant un lavabo et l'on me lava la tête « en avant », en utilisant un broc, comme du temps de ma grand mère !

LA PELUCHE EST TRÈS EMPLOYÉE POUR LES VÊTEMENTS D'ENFANTS. — CEUX-CI SONT EMMITOUFLÉS COMME IL LE FAUT DANS L'HIVER RUSSE.

Les rouleaux se présentent comme des anneaux d'essai chez un bijoutier, enfilés sur une tige de métal recourbée. Tous les peignes sont en métal à petites dents.

Dans une sorte de fourre-tout-lingerie, éclairée par une ampoule accrochée comme une araignée au bout de son fil, les clientes sèchent, assises en rond autour d'un four central terminé par des pommes à air chaud. Une odeur de savon ordinaire flotte dans l'air. Des visages rubiconds surmontés de queues frisottées attendent la mise en plis.

Les coiffeuses sont débordées, mais rapides et expertes. Je suis sortie de là, à ma grande surprise, bien coiffée.

Danse au restaurant.

Dans les grands restaurants, on danse sur une piste, entre les plats. La plupart des femmes sont habillées de jupes souvent noires, de chandails clairs et, parfois, de robes inattendues en lamé argent ou en satin, avec des guimpes de mousseline. Le soir de notre arrivée, un aimable Ukrainien ayant bu suffisamment de vodka pour me voir dans un brouillard et me juger jeune et fraîche, m'invita à danser. J'acceptai, pourquoi pas ?

Évidemment, la conversation fut à sens unique : je ne parle que l'anglais et le français ; lui ne savait, de toute évidence, que le russe... Quoi qu'il en soit, je dus ensuite trinquer à la vodka, et le charmant jeune homme demanda à l'orchestre de jouer des airs ukrainiens en mon honneur. L'interprète m'expliqua, par la suite, que l'idée d'avoir dansé avec une Française avait achevé de le griser.

A l'hôtel.

Par contre, le portier de l'hôtel, lui, n'était pas grisé du tout et, quand je lui demandai de m'appeler un taxi, il me répondit : « Allez donc le chercher vous-même. »

Les femmes de chambre sont plus avenantes, mais font rarement le ménage, se contentant le plus souvent de retaper les lits (c'est facile, le drap est boutonné sur les couvertures) et vous laissant le soin de brosser vos chaussures (il y a toujours deux brosses dans les chambres : habits, chaussures). Si l'on désire quelque chose, il faut partir soi-même en chasse, car il n'y a jamais de sonnettes dans les chambres.

Comme aux États-Unis, on paye le petit déjeuner à celle qui vous l'apporte. Un jour, où je n'avais pas de monnaie, la serveuse m'a expliqué par geste qu'elle accepterait volontiers mon rouge à lèvres.

Élégances à Kiev.

L'Ukrainien est complaisant et généralement aimable. Il donne volontiers sa place dans l'autobus et se dérange de son chemin pour vous mettre dans le vôtre.

A Moscou, les gens sont modestement vêtus. Mais à Kiev on note une recherche d'élégance dans le confort ; les femmes jeunes sont maquillées. Il y a même une maison de couture où je me suis précipitée dans l'espoir de voir défiler la collection.

Hélas ! mal renseignée, je suis arrivée au moment où les mannequins, ayant fini leur journée, dansaient entre elles au son d'un accordéon !

Music-hall au stade.

Je fus conviée à une fête donnée sur un stade de 120 000 places situé au bord de la mer, à une quinzaine de kilomètres de Lénin-grad, et nous primes place, l'interprète et moi, dans l'énorme voiture style « Panhard 1935 » mise à notre disposition.

Tandis que sur les eaux du golfe de petites voiles blanches disputent des régates, la foule emplît peu à peu le stade. Nous avons des places retenues côté ombre. Les spectateurs exposés aux ardeurs de Phébus sont coiffés de petits cônes en carton multicolore (oh stupeur ! ils ne portent aucune réclame de produit alimentaire...)

Le spectacle est ininterrompu de 17 heures à 23 heures : sur un gigantesque podium les numéros se succèdent avec la plus grande variété ; orchestre, danses classiques ou folkloriques, chant, sketches, acrobaties, — que sais-je... le plus inattendu, intitulé « Les bourgeois de Moscou fuyant devant l'armée

DANS LE MÉTRO DE MOSCOU. — DES TRAVAILLEURS QUI SONT PARFOIS DES PAYSANS OU PAYSANNES PARCOURENT LES SOMPTUEUX COULOIRS QUI DOIVENT PRÉFIGURER L'AVENIR.

Wrangel », tragi-comique nous montre les bourgeois affublés de vêtements 1913, chapeau à plumes et boas, jaquettes et hauts-de-forme, empilés dans des troïkas plus que défraîchies et poursuivis par des soldats très 1945.

Le plus beau numéro est l'hélicoptère sous lequel évolue avec grâce un couple de trapézistes. Toutes les vedettes arrivent dans des cabriolets décorés de feuillages, hommes et femmes ont droit à des gerbes de fleurs. Le speaker, très à l'aise, déchaîne les applaudissements et les rires. Je me fais traduire l'un de ses préambules : « Tchékov, scandait-il dans son micro, a dit que tout devait être beau dans l'homme, le visage, le corps, les vêtements. Les vêtements clochent encore un peu chez nous, les mannequins eux-mêmes sont gênés de ce qu'on leur fait porter, mais quand on a le cœur pur, c'est l'essentiel. Vous allez voir maintenant des danseuses. Vous jugerez vous-mêmes si ce que disent les Espagnols est vrai : la danse est une chanson qui se chante par les pieds. » J'ai joint mes applaudissements à ceux de la foule.

Où la foule soviétique ressemble à l'américaine.

Tout alla bien pendant deux heures. Hélas ! je sentis ensuite que ma colonne vertébrale souffrante (pour être à la mode, elle possède huit disques vadrouilleurs) ne supportait pas de n'être soutenue ni par un dossier, ni par des accoudoirs-tuteurs. Finalement, je dus confier à l'interprète mes ennuis vertébraux : « Pourriez-vous demander la voiture ? » demandai-je avec l'inconscience d'un enfant qui réclame la lune. Le sourire de Katia se crispa légèrement : « Je vais essayer », dit-elle. Je la suivis, c'est-à-dire que je montai les gradins (je constatai au passage qu'il n'y a pas grande différence entre la foule soviétique et la foule américaine au point de vue comportement à l'extérieur : l'une et l'autre n'arrêtent pas de manger, de sucer, de boire. Le nombre de gâteaux, de glaces, de jus de pommes et de sodas qui se consomment pendant un spectacle au grand air tient du prodige. Si les habitants de l'U. R. S. S. sont bien en chair, ce n'est pas sans raison).

Je m'étendis sur l'herbe, à l'ombre du stade. Au bout d'un quart d'heure, l'interprète

revenait bredouille : « Notre voiture ne doit revenir qu'à 9 heures, me dit-elle très penaude, et il n'y a pas un seul taxi. Comment vous sentez-vous ? » Je la rassurai. « Attendez-moi encore, je vais chercher. Prenez ma jaquette pour ne pas avoir froid. »

Le bel infirmier.

Bien au chaud, je commençais à somnoler quand j'entendis des voix derrière moi. J'ouvris les yeux, un colosse vêtu d'une blouse blanche et coiffé d'une calotte de toile se tenait devant moi. Je crus rêver. Les Russes ne sont pas tous beaux (M. K., par exemple, n'est pas mon type), mais j'avais, à portée de main, un de ces admirables spécimens du mâle soviétique, le teint chaud, l'œil froid, découpé comme Apollon, et il me tenait la main... le pouls, devrais-je honnêtement préciser. Par surcroît, il me regardait beaucoup plus comme une grenouille posée sur une table de dissection que comme une personne du sexe faible, remplie, pour lui, d'admiration. J'esquissai cependant un sourire. A ce moment, j'aperçus deux cariatides, également vêtues de blanc et porteuses d'une confortable boîte de fer ornée d'une croix rouge. Mon euphorie se mua en inquiétude : j'ai en horreur les piqûres et les médicaments inconnus. Je me soulevais en criant à l'interprète mon seul désir de repos.

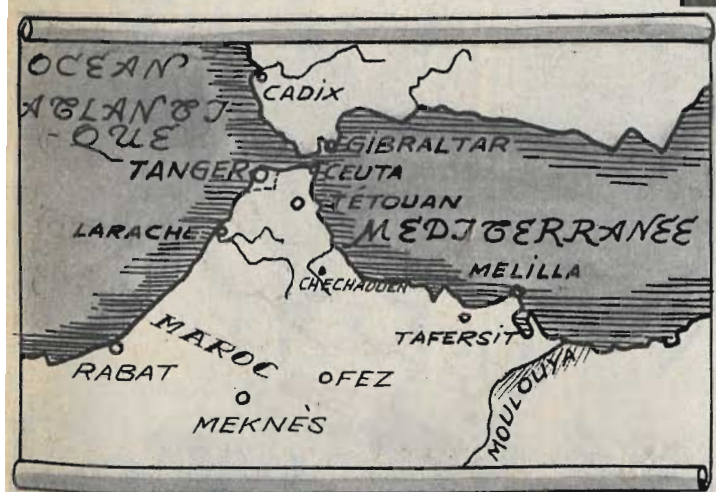
« Je n'ai pas trouvé de taxi, me répondit-elle, mais on va vous ramener en ambulance. Désirez-vous que l'on vous porte ou pouvez-vous marcher jusqu'à la voiture ? »

J'étais si troublée que je me levai sans penser à l'attrait des bras de l'infirmier-Apollon. Voilà comme on manque des occasions uniques... Ceci dit, l'ambulance me raccompagna jusqu'à l'hôtel ; on m'offrit un médecin et des calmants que je refusai, et il me fut impossible de payer quoi que ce soit, même d'offrir un pourboire au chauffeur de l'ambulance.

(Suite page 51.)

LA « MAISON DES PIONNIERS » DE LENIN-GRAD EST LE VÉRITABLE « PALAIS DES ENFANTS » (EN FAIT, C'EST UN ANCIEN PALAIS PRINCIER).





Tourisme hors série

CHECHAOUENE

ville
sainte
du Rif
dévoile
ses
trésors



VUE GÉNÉRALE DE CHECHAOUENE,
JOYAU DU NORD MAROCAIN

Notes de voyage d'Attilio GAUDIO

Ces notes sont extraites de l'ouvrage qui va paraître dans la collection « Sciences et Voyages » sous le titre : Rif, terre marocaine d'épopée et de légende.

CHAUEN : 3 kilomètres... Chauen : 2 kilomètres... Chauen : 1 km. 5... Les bornes kilométriques se succèdent sur cette route de Tétouan (dans l'ancienne zone espagnole du Maroc) qui enlace la montagne, sans que la ville « sainte et mystérieuse » montre ses minarets pourtant si proches. La cordillère rifaine la protège et la cache aux yeux de l'étranger comme un père jaloux enferme la plus belle de ses filles. Il faut arriver à moins d'un kilomètre pour la découvrir, nichée dans un vallon, à 830 mètres d'altitude, éclatante de couleurs dans une masse de toits rouges, de minarets roses, de terrasses blanches, de maisons bleutées et de tours ocre.

Ses remparts datent de 1480 lorsque le prince arabe Ali Ben Rechid, rentré de Grenade avec des maçons et des artisans andalous, fonda la ville en construisant l'Alcazaba, sorte de château fortifié au centre de l'agglomération. Cette enceinte est percée de portes surmontées d'arcs de

cercles que passent, à toute heure du jour, des fleuves humains d'Arabes et de montagnards berbères d'un pittoresque bariolé.

Sa muraille massive et fermée que, jusqu'en 1926, presque aucun étranger n'avait franchie et qui, de l'extérieur, ne laisse presque rien transparaître de la sainte cité, a beaucoup contribué à créer une auréole de mystère autour de Chechaouene. A présent, en revanche, elle est une ville des villes les plus hospitalières du Maroc, tout en gardant son caractère austère et réservé.

Frappés de respect.

En 1924, frappées de respect, les troupes rifaines d'Abd-el-Krim s'étaient déchaussées avant d'entrer à Chechaouene. Même l'étranger, dès qu'il passe sous la voûte d'une des portes et se trouve soudain à l'intérieur de cette grande bourgade de 15 000 habitants, est subjugué par son charme extraordinaire, que son prestige religieux n'a pas assombri.

Nombreux sont les édifices sacrés : 21 mosquées dont la plus ancienne, Yanaa el Quebir, remonte à l'année 880 de l'Hégire, 11 « zaouias » appartenant à des confréries religieuses différentes et 17 sanctuaires, dont le principal porte le nom de Moulay Ali ben Musa ben Rechid, fondateur et patron de la ville.

L'agglomération est formée de sept quar-

tiers dont le plus animé est le quartier commercial de la Sueka. La piété et le conformisme de ses habitants se retrouvent facilement dans la rigueur des mœurs qui empêche, aujourd'hui encore, une femme de sortir dans les rues avec son mari et, d'autre part, dans le maintien absolu du haïk blanc. « Si vous voyez une femme en djellaba, me dit un jour le Pacha, vous ne pouvez pas vous tromper : elle n'est pas de Chechaouene... »

La maison du Pacha.

... Place Mohamed-V. Des gardes nous introduisent auprès du Pacha. Nous parvenons à son bureau après avoir traversé un jardin rempli de fleurs, un grand atrium aux colonnes mauresques, et avoir monté un magnifique escalier de marbre. Le bureau donne sur les murs de la cité.

Entrée dans le bureau : le Pacha se lève en souriant. « Buenas dias », dit-il en espagnol en nous tendant la main. Il porte une djellaba légère sur un costume européen ; sa tête est découverte. Il doit avoir quarante-cinq ans, mais, — comme on peut le constater chez nombre d'hommes des montagnes ou du désert, — son regard reste très jeune et gai.

« Je vous attendais ; vous êtes en retard ? dit-il, d'un ton à la fois rassuré et interrogateur.

— La route n'est pas très bonne. De plus, elle monte en lacets, ce qui nous a retardés.



LA PORTE PRINCIPALE DE LA VILLE « SAINTE ET MYSTÉRIEUSE ». — AU PREMIER PLAN, DES MARCHANDS VENDENT DES PRODUITS AGRICOLES LOCAUX.



ATTILIO GAUDIO EST REÇU PAR LE PACHA DE CHECHAOUENE, DANS SA MAISON PERSONNELLE.

— Ah ! oui. Connaissez-vous la légende qui raconte comment on a tracé cette route ? Voilà : on a lâché un âne dans la montagne et la route a été construite sur le chemin par lequel l'animal est passé... »

Après nous avoir fait admirer la ville du haut de la terrasse où flotte, sur ce qui fut la place d'Espagne, le rouge drapeau chérifien, le Pacha nous offre l'hospitalité dans sa maison, pour le temps que durera notre reportage.

Nous prenons place dans sa voiture dont l'intérieur est couvert de tapis. La maison du Pacha de Chechaouene, d'une fraîcheur agréable, est déjà pleine de cette atmosphère orientale qui fait rêver les Occidentaux. Sur un *patio* s'ouvrent, par une double galerie d'arcades plâtrées, des chambres, des salons couverts de tapis, de

divans, de poufs. Et, partout, des tentures... Toutes les fenêtres sont grillagées de fer forgé. Le Pacha nous invite à nous asseoir dans une pièce entourée de sofas. Les fenêtres donnent, d'une part sur le patio, d'autre part sur la montagne.

Nous parlons de l'Europe, de l'Espagne qu'il vient de visiter, de l'Italie qu'il désire voir, et du Maroc qu'il chérit. Au bout d'un moment, il s'excuse de nous quitter : il doit aller à la mosquée pour la prière. Il coiffe sa chechia, la recouvre du capuchon de sa djellaba et nous laisse pour un moment dans cette maison qui appelle la détente.

La prière terminée, le Pacha de Chechaouene va faire sa toilette et se présente habillé à l'européenne et accompagné du chef de la gendarmerie de la région : uniforme beige avec épaulettes bleu marine et médaillon aux armes du royaume chérifien sur la poche gauche de la poitrine ; casquette beige avec galon et médaillon bleu marine portant l'étoile rouge à cinq branches entourée de palmes.

La « fille des cendres » sur un plateau.

Après une conversation avec l'officier sur le climat de la région et l'état des routes, le Pacha nous fait signe de passer dans un autre salon pour le déjeuner. Il nous introduit dans une pièce tendue de tapisseries de velours vert et orange, bordées de baguettes de bois décorées faites à Chechaouene. Haut plafond en planches de cèdres ornées de peintures. Tout autour, de moelleux sofas couverts de velours aux motifs verts et rouge grenat et des dizaines de coussins. Le mariage des couleurs complémentaires du tapis qui recouvre la pièce et de toutes les étoffes des sofas, coussins, poufs, donne au regard un plaisir intense. Tous les motifs représentés sont géométriques ou floraux.

Nous nous déchaussons, et le Pacha nous dirige vers la gauche de la pièce où, sur une petite table de vingt-cinq centimètres de hauteur environ, un immense plateau de cuivre rose porte de petits plats d'olives,

de poivrons, de concombres et, à son centre, un magnifique plat de porcelaine : deux poulets qui font venir l'eau à la bouche préparés avec une sauce onctueuse parfumée à l'orange. Nous nous asseyons et, après le lavage des mains, nous « attaquons » ce repas. Mangeant avec les doigts, chacun se sert du poulet en déchirant le morceau qu'il désire. Un claquement de mains du Pacha ; la servante enlève le plat et le remplace par un autre : de la viande de bœuf avec des petites pommes cuites. Ce plat, comme l'autre, marie avec bonheur le salé et le sucré. Ensuite, c'est la *tangia* (le poète l'appelle « la fille des cendres » : *bint ramad*).

Ce plat de viande traditionnel ne s'accommode plus qu'à Chechaouene, bien qu'il ait été jadis aussi populaire à Fez et à Marrakech. Comme son appellation poétique l'indique, les morceaux de viande, baignant dans l'huile d'olive et abondam-

ment accompagnés de raisins secs et d'amandes, sont enfermés dans un grand pot d'argile, — recouvert d'un papier percé pour laisser passer la vapeur —, qui est enfoncé jusqu'au col dans les cendres brûlantes d'une chaudière. (C'est cette chaudière qui chauffe l'eau de l'*amman*, le bain de vapeur arabe.)

Nouveau claquement de mains, et voilà une variété de fruits de la région qui apparaissent à nos yeux : figues de Barbarie, pommes, melons, figues vertes et noires, raisins... Puis, après un nouveau lavage de mains, nous dégustons un thé à la menthe.

Tout ce raffinement exprime la conception à la fois sensuelle et poétique de la vie. Ce sens poétique m'est encore apparu quand, prenant le thé sur la terrasse de la caserne de la gendarmerie royale, au crépuscule, et jusqu'à ce que la lune soit complètement levée, nous vîmes ces militaires, habitués au pays et à la vie rude du djebel, parler de longs moments avec amour de l'astre des nuits et du parfum des fleurs...

Espagne regrettée.

Du haut de cette terrasse d'où l'on caresse du regard les minarets roses de la mosquée d'El-Suk et de Yemaa el Quebir, le Pacha, me parlant de la culture de cette cité, la plus paisible et la plus guerrière à la fois parmi celles des montagnes du nord, se rappela les années de son enfance, lorsque gouvernait l'émir Abd-el-Krim et que les Espagnols en avaient été chassés :

« Pendant dix-sept ans, me dit-il, nous avons tenu dans ces montagnes contre deux armées de deux grandes puissances européennes, qui craignaient de ne jamais réussir à entrer dans Chechaouene. Notre ville est la seule au Maroc à avoir été homi-

bardée plusieurs fois par les avions français et espagnols. Il faut vraiment croire que les prières ferventes de ses habitants avaient été écoutées par Allah et qu'il y eut sur elle la protection divine : deux ou trois seulement de ces bombes, si elles étaient tombées dans le centre de la ville, auraient pu la réduire en monceaux de ruines ; or elles sont tombées dans la montagne et beaucoup n'ont pas explosé. Et maintenant que nous sommes à nouveau libres, nous allons planter peu à peu les pentes de ces montagnes de vignes et d'oliviers.»

Dans le crépuscule, toute la ville se teintait du bleu de la chaux azurée qui recouvre ses murs, dans les creux sombres de sa verdure. J'ai pensé que si Abd-el-Krim avait été là avec nous sur cette terrasse à contempler Chechaouene, il m'aurait répété les mots émus qu'il m'avait dits au Caire, un jour : « Et Chechaouene, vous l'avez vue ? Elle est belle, n'est-ce pas ? »

Dans le cœur de chaque Chauennais, il y a cependant un coin où sommeille la nostalgie de l'Andalousie occupée par les ancêtres. Certains vieillards, dans leurs prières, demandent à Dieu de les faire retourner dans leur pays « ravi par les infidèles ». On dit même que certaines

familles d'origine andalouse ont conservé, de génération en génération, les attestations de propriété des terres perdues dans la région de Grenade et même les clefs des fermes ayant appartenu à leurs ancêtres qui ont dû les abandonner en 1492 !

C'est pour cela aussi que la résistance contre les Espagnols a été aussi farouche et la guerre du Rif si meurtrière pour Chechaouene. Le père du Pacha actuel, ainsi que de nombreux autres notables de l'époque d'Abd-el-Krim, lorsque les troupes espagnoles sont enfin entrées dans la ville, se renferma dans sa maison. Considérant que toute raison de vie extérieure était finie si dans les rues mêmes de Chechaouene se promenait en vainqueur l'ennemi de toujours, il ne voulut jamais plus sortir jusqu'à sa mort. D'autres familles musulmanes refusèrent obstinément d'envoyer leurs enfants à l'école sous le Protectorat, craignant qu'en séduisant l'esprit ignorant des jeunes, les Espagnols ne réussissent à s'installer définitivement dans Chechaouene, comme ils l'avaient déjà fait à Grenade...

La joie d'être à nouveau libres, — sinon à nouveau maîtres de Grenade ! — explique sans doute en bonne partie cet accueil ouvert, souriant, presque fraternel que les fiers habitants de cette cité fameuse,

LE RIF, VÉRITABLE « SUISSE MAROCAINE », EST COUVERT DE RICHES CULTURES ET DE VERTES FORÊTS.



RENSEIGNEMENTS TOURISTIQUES PRATIQUES

LE VOYAGE D'ACCÈS

Pour se rendre à Chechaouene, il y a trois itinéraires à conseiller :

1° Pour le touriste venant d'Espagne, il a le choix entre :

— prendre l'avion à Grenade et atterrir directement à Tétouan, d'où un service de cars et de taxis peut faire franchir en une heure environ les 60 kilomètres qui le sépare de Chechaouene ;

— prendre le bateau et débarquer à Tanger ; se rendre par car ou voiture particulière jusqu'aux portes de Tétouan, où l'on prend l'embranchement de la route du Rif, par Chechaouene (Tanger-Chechaouene : 110 kilomètres). La route Tanger-Tétouan-Chechaouene est entièrement goudronnée.

2° Pour le touriste venant de l'intérieur du Maroc (Casablanca, Rabat, Meknès, Fès), il est préférable de disposer d'une voiture particulière pour se rendre à Ouezzane d'où une route très pittoresque et goudronnée, d'une soixantaine de kilomètres, le fera déboucher directement au sud de la cité « sainte et mystérieuse ».

3° Pour le touriste qui se trouve déjà dans le Rif (Al-Hoceima, ou dans la station de sports d'hiver de Ketama), il peut emprunter directement le service de cars de la « Valenciana », ou, avec sa voiture particulière, la grande route transversale du Rif : Méllilla-Tétouan.

En parcourant cette route, longue de plusieurs centaines de kilomètres, on jouit de paysages et de vues panoramiques inoubliables sur l'une des régions du Maroc les moins connues et les plus pourvues d'une sauvage beauté. L'extrême hospitalité et la gentillesse des habitants ajouteront un charme supplémentaire aux haltes que l'on pourra faire dans les villages montagnards, traversés par la route.

LE SÉJOUR

L'Office National Marocain du Tourisme a ouvert un excellent hôtel qui dispose de chambres confortables avec salle de bains et d'un restaurant où l'on peut goûter aussi bien la cuisine marocaine que la cuisine européenne.

A. G.

réputée austère, inaccessible et hostile aux étrangers, réservent aujourd'hui aux touristes.

Nostalgie de Grenade.

Un soir, des professeurs égyptiens en visite au Maroc, étant venus voir le Pacha, un petit orchestre de six *rbab*, petits violons bicordes, amené dans le salon supérieur du patio, offrit aux visiteurs un petit concert de musique marocaine.

Les notes qui sortirent aussitôt de leurs archets avaient une originalité que j'avais rarement entendue dans la symphonie tra-



LE « RBAB », PETIT VIOLON DE L'ORCHES-
TRE ANDALOU A DEUX CORDES, EST
ENCORE JOUÉ DANS LE RIF.

ditionnelle ; rien de ces mélodies coulantes et interminables qui lassent l'oreille occidentale. Chaque musicien avait un brio et une force personnels qui dépassaient la simple interprétation d'un refrain populaire traditionnel. Dès que le chanteur émit, avec une intense contraction des cordes vocales, les premières paroles de ses couplets, j'ai reconnu le fameux *cante jondo* — le chant profond que les Arabes réfugiés d'Andalousie introduisirent au Maroc à cette époque. Tant de siècles après, il est très rare de pouvoir encore l'entendre dans ses formes les plus pures et dans un arabe très littéraire. (Cette forme si particulière de chant et de musique donna naissance au *flamenco* de l'Andalousie actuelle.)

Très discrètement, le Pacha se pencha vers mon oreille pour me traduire ce chant puissant. Il racontait les anciennes histoires



du temps heureux où leurs ancêtres étaient en Andalousie. Un étudiant de Chechaouene, pourtant très européenisé puisqu'il poursuivait ses études en Allemagne, m'a confirmé ensuite que la jeunesse actuelle du nord du Maroc se passionne de plus en plus pour ces « ballades » antiques, justement parce que, sous une forme agréable, elles évoquent les plus glorieuses pages de leur passé. De plus en plus, je me rendais compte combien, nulle part ailleurs au Maroc, on ne ressent aussi vivamment que chez les habitants de cette petite ville montagnarde le souvenir douloureux de l'Espagne perdue.

... Le chanteur chantait ce poème fameux de As-Saquindi, poète andalou qui parlait ainsi de Grenade et de son site merveilleux :

Grenade est la Damas de l'Andalousie, une pâture pour les yeux, un haut lieu vers où tendent les âmes. Elle a une citadelle inexpugnable avec de hauts murs et des édifices de grande beauté. Elle a cette valeur que sa rivière répartit ses eaux dans ses maisons, ses bains, ses marchés, ses moulins de l'intérieur et de l'extérieur et enfin ses jardins. Dieu l'a embellie en la plaçant au-dessus de sa vaste vega, où les lingots d'argent de ses canaux se ramifient parmi le vert émeraude des arbres.

Et encore, du poète grenadin Ibn-Sâra, cette évocation :

L'automne y est semblable au printemps ; les coleaux se couvrent de roses et de jonquilles.

Des objets comme jadis.

Tous les soirs, à six heures, j'allais faire le tour des souks qui, à cette heure, connaissent une plus grande activité. Ce ne sont que montées et descentes en zigzag, quelquefois avec de petits escaliers. Les lourdes portes en bois des petites échoppes sont toutes peintes en vert. Des articles typiquement rifains que l'on n'est pas habitué à voir sont exposés : lourdes couvertures en poils de chèvres ; larges chapeaux aux pompons colorés que portent toutes les campagnardes gomara, écrasées de soleil et de fagots.

Ce qui fait l'intérêt particulier d'un souk marocain, c'est que presque tous les produits fabriqués dont regorgent les rayons des boutiques sont traditionnels. Ils ne sont pas gâchés par la présence en vrac de ces produits modernes et occidentaux qui enlèvent leur cachet aux rues commerciales des autres villes arabes d'Afrique du Nord et du Moyen-Orient. En cela, les souks de Chechaouene sont un véritable écrin de couleur local.

Des vieillards en turban blanc ou en

tarbouch rouge, accroupis ou assis en tailleur dans l'étroit carré libre devant leurs marchandises, égrènent un chapelet ou bavardent avec un ami devant une tasse de thé quand ils ne discutent pas avec une cliente qui, derrière son voile, examine d'un œil expert l'étoffe qu'elle palpe.

Je suis en train de caresser de mes doigts curieux un brocard argenté lorsque deux bourricots noirs montent péniblement la ruelle, chargés, sur les deux côtés, de deux énormes caisses remplies de pains ronds. Derrière, criant pour faire écarter les gens au passage de ses bêtes, vient le boulanger qui va livrer les commandes aux familles bourgeoises.

Sur les petites places qui sont souvent dans l'enchevêtrement des souks et des quartiers hauts, des femmes citadines entièrement cachées dans leur haïk tout blanc se penchent en chuchotant sur les oignons ou les melons qu'une montagnarde accroupie, toujours vêtue d'une *fouta* rayée rouge et blanc et couverte de son grand chapeau à pompons bleus, expose à même le sol.

Libres femmes berbères.

Au fur et à mesure que l'on passe d'une ruelle escarpée à une petite place où gargouille une fontaine couverte de faïences à arabesques, de petits escaliers que montent les fidèles pour entrer dans les mosquées aux passages voûtés et aux souks, on arrive à s'assimiler à la ville et à sa population. On quitte son habit mental d'Européen et on voudrait participer complètement à la vie des gens de Chechaouene. Ce phénomène ne se produit que très rarement dans les cités d'Afrique du Nord actuellement, mais Chechaouene, bien protégée par ses montagnes, a gardé une fraîcheur, une confiance et une joie de vivre communicatives. Dès le premier abord, on sent qu'un jour de présence dans la ville suffit pour que la population vous adopte. Ici, pas d'enfants faméliques ou couverts de mouches, pas de mendiants cadavériques, mais seulement des gens pleins de gaieté.

Deux paysannes berbères du Rif viennent vers moi : *fouta* rayée rouge et blanc, guêtres de cuir brodé et immense chapeau de jonc à pompons bleus, costume que j'ai déjà trouvé à Tanger et à Tétouan et que

je rencontrerai maintenant dans chaque rue de Chechaouene, mêlé à ceux de la population arabe. Alors que les femmes arabes, vêtues de blanc, passent discrètement, telles des fantômes, les Rifaines parlent sans cesse, s'arrêtant de temps à autre à un point plus important de leur conversation, et reprenant leur route en riant de toutes leurs dents. Leur visage est découvert comme celui de toutes les Berbères. Lorsqu'elles sont à environ cinq mètres de moi, je me mets en position de tir pour les photographier. Tac ! Ça y est. A ce moment précis, elles m'aperçoivent avec mon appareil et se retournent en poussant de petits cris, plus amusés qu'effrayés.

Il n'en va pas de même des femmes arabes, lesquelles n'aiment pas du tout être visées par l'objectif. Elles ne le manifestent pas violemment, mais ont alors une expression apeurée et mécontente.

Nous sommes à nouveau dans les souks. A gauche, dans une petite ruelle, nous entendons des rires d'enfants et des « la, la, la ». Ce sont des fillettes qui nous provoquent pour que je les photographie. Je tourne mon appareil dans leur direction. Plus personne ; tous les enfants ont disparu dans les creux des portes avec de grands éclats de rires.

UNE RUE DU SOUK DES TISSERANDS DE
CHECHAOUENE.



LES CRUCHES A EAU BERBÈRES DU RIF SONT ORNÉES D'UN BEAU DÉCOR GÉOMÉTRIQUE BRUN OU NOIR.

Pendant tout mon séjour à Chechaouene, j'ai pu apprécier l'esprit joyeux et joueur de ses enfants qui s'oppose tellement au harcèlement de ceux des grandes villes, lesquels, quand ils ne mendient pas, sont toujours prêts à vous proposer de menus services. D'ailleurs les gosses d'ici sont bien portants et en général bien propres, comme la ville elle-même.

Des ateliers fameux.

Chechaouene était jadis un des centres les plus florissants de l'artisanat marocain, à tel point que les ateliers de cette petite ville montagnarde fournissaient de nombreux produits aux marchands des grandes villes comme Fez, Rabat et Marrakech. On y fabriquait des armes en assez grande quantité, des fusils marocains, des sabres, des dagues, poignards redoutables dont les Chaouennais ne se séparaient jamais. Les cuirs font l'objet d'un important trafic. On les façonne de toutes les manières : il y a le *zaaboula* rouge, vaste porte-monnaie à pleins compartiments, les babouches, les chemises de selles, les outres en peau de bouc. Les charpentiers et les menuisiers travaillent dans leurs ateliers le bois des grandes forêts voisines.

On trouve encore, dans cette cité montagnarde, les derniers représentants de la science architecturale et de la peinture mauresques, les seuls artistes maghrébins dont les traditions se rattachent directement aux leçons des grands maîtres auxquels Grenade doit son merveilleux palais des rois maures. Malheureusement, il est bien dif-

LES MAISONS DE LA VILLE S'ÉTAGENT SUR LES PENTES. — DANS LES RUES, ARABES ET BERBÈRES SE CROISENT.



CE POTIER TOURNE DES VASES ET DES PLATS QUI SERONT VENDUS SUR TOUS LES SOUKS DU MAROC DU NORD.

ficile de les voir au travail ; j'ai essayé en vain de m'y faire conduire par le pacha. Ils conservent, dans d'énormes albums, des pages pleines de miniatures d'exécutions très diverses, des ornements riches de détails exquis et, sur le verso, écrits en lettres d'or, les commentaires, les explications, les révélations de l'art favori des Arabes d'Espagne. Certains de ces motifs sont reproduits par les artistes de Chechaouene sur du bois.

Cette ville qui, avant l'occupation espa-

gnole, a connu une opulence due à ces industries, fut une véritable Lyon marocaine. Au xv^e siècle, les réfugiés andalous apportèrent à Chechaouene le ver à soie et, en peu de temps, presque toute la population de la ville se mit à fabriquer la soie naturelle. Les mûriers ont poussé dans tous



les vergers des alentours, et cet arbre était devenu à tel point la source de la richesse citadine qu'on en avait planté jusque dans les patios mêmes des maisons à l'intérieur de l'enceinte. La valeur d'une maison particulière de Chechaouene tombait de moitié lorsqu'elle ne possédait pas ces quelques mûriers indispensables pour alimenter les vers à soie appartenant à la famille qui allait l'habiter. Ainsi, chaque famille fila et tissa sa propre soie jusqu'au Protectorat.

De même pour les tissages, les hommes travaillaient dans des ateliers sur de nombreux métiers pour pourvoir entièrement aux nécessités locales d'habillement tandis qu'à l'intérieur des maisons les femmes confectionnaient, avec la laine très chaude des ovins du Rif, les grosses djellabas, avec capuchon, couleur terre cuite, leur seule protection contre la rigueur hivernale.

Maîtres du bois.

Où l'artisanat de Chechaouene a atteint une forme purement artistique, c'est dans la peinture et la sculpture du bois, qui employait uniquement l'excellent bois de cèdre de leurs montagnes, et dont les maîtres ont souvent été appelés à enseigner dans les corporations de Tétouan et de Fez.

La variété, le raffinement et la perfection du travail du bois à Chechaouene sont tels que les menuisiers et artistes de cette corporation ont réalisé en bois tous les objets de tous styles et de toutes utilités qui, partout ailleurs au Maroc, sont en cuivre. Par exemple, à Marrakech, qui est pourtant la capitale de l'artisanat sur métal, on préfère souvent faire venir les plateaux en bois peint de Chechaouene ; coffres pour le

trousseau de la mariée, petites tables pour les repas, couscoussières et valises en bois sont autant de pièces de musée, où le goût des motifs ornementaux tracés en couleurs chatoyantes avec la grâce des lignes presque plastique ajoute un élément esthétique original aux intérieurs de Chechaouene.

Les plafonds de toutes les maisons, même

les plus humbles, sont en bois peint de motifs floraux schématisés qui donnent aux intérieurs un air coquet. J'ai pu le constater même dans la maison du *moqazni* (soldat) qui nous a fait visiter Chechaouene. Les murs sont tous peints en bleu azur ; le sol est couvert de nattes et le principal ameublement est constitué de coussins.

Une femme nouvelle.

Dès notre entrée, notre guide, pour nous rafraîchir, nous asperge d'eau de roses, pendant que sa femme, sur un feu de bois, fait bouillir l'eau pour le traditionnel thé à la menthe. Notre hôte a trente ans, sa femme vingt-cinq et leur plus grande fille a dix ans !

On sent dans cet intérieur modeste que la vie est toute traditionnelle et que l'horizon de ses habitants est très fermé. Pourtant quel plaisir nous procure la vue de ce couple qui rit, plaisante et semble très uni malgré les difficultés de la vie et quel n'est pas mon étonnement quand j'entends la jeune femme faire les réflexions de toutes les femmes du monde : « Tu aurais dû me prévenir, pour que j'arrange mieux la maison, que je me fasse une toilette et que je mette une autre robe », dit-elle à son mari, contente de nous recevoir, mais désireuse de se présenter à nous mieux préparée.

Un peu plus tard, elle nous demande

notre adresse en ajoutant d'un petit air frondeur : « Aujourd'hui, nous sommes tous égaux et chacun a le droit d'aller où il veut ; alors, quand je voudrai partir, personne ne pourra m'en empêcher. ». Loin d'être choqué, son mari nous traduit fidèlement en espagnol toutes les paroles de sa femme (qui parle arabe) avec un rien d'attendrissement et d'admiration dans le regard.

Ainsi dans cette ville encore très peu ouverte aux influences extérieures, une femme humble, mère à quinze ans, épouse d'un soldat, et qui « n'a même pas une demi-heure pour s'asseoir tant elle travaille » de l'aveu même de son mari, manifeste qu'elle a conscience de sa liberté humaine. L'émancipation de la femme dans l'Islam (1) existe déjà dans les esprits... Le reste suivra.

(1) Lire à ce sujet le livre d'Attilio Gaudio : *L'émancipation des femmes en Islam* (Julliard, Editeur).

Des fleurs et des fontaines.

Chechaouene garde néanmoins un certain mystère. Quand on se promène dans ses rues enchevêtrées, on est arrêté à tout moment par la beauté d'une petite place, d'une petite fontaine, d'une maison ou d'une ruelle couronnée d'arcs. La ville est éblouissante de blancheur avec une dominante rouge. Le soir, c'est un autre monde où chaque objet est empreint d'une couleur bleutée. Alors, plus encore que le jour, on est saisi par les odeurs des fleurs qui embaument l'air, renforcées par la fraîcheur des ruissellements d'eau qui se font entendre dans chaque coin de cette merveilleuse petite cité montagnarde.

Il n'est pas de place ou petit renfoncement de rue sans une jolie fontaine où une eau claire et fraîche coule, agrémentant la ville d'une musique rafraîchissante. Des vieillards en turban et djellaba viennent y boire, des petites filles aux cheveux nattés ou des femmes voilées y recueillent le précieux liquide dans des jarres de terre. (Il paraît que l'eau de Chechaouene est curative et qu'elle a été jugée par une commission de médecins comparable à celle des meilleures stations d'Europe.)

Il y a, notamment, une source d'eau de roche aux abords du quartier des Andaloux qui épanche en une cascade éternelle ses eaux cristallines. Ras el Ma, tel est son nom, a été convertie et canalisée par une galerie en briques ocre près de laquelle des arbres et un belvédère dominant toute la vallée sont devenus le lieu de promenade et de contemplation préféré de la population. Ils palabrent, ils regardent ce paysage qui, pour leur être tellement familier, ne les enchante pas moins à chaque fois, car, comme tous les Chaouennais, ils sont amoureux de leur petite ville. Ils

boivent cette eau glacée qui assure l'irrigation des vergers, fait tourner les petits moulins à grain et à huile du Rif Sebbaïnin, et coule avec une abondance — extraordinaire en terre africaine — des fontaines et des bains publics et privés.

Un joyau dans un riche écrin.

Un jour, j'ai rencontré, dans l'hôtel de Ketama, un jeune garçon qui y travaillait comme chasseur. Il m'a demandé d'où nous venions : « De Chechaouene ! Moi, je suis de Chechaouene. Vous avez vu comme nous sommes riches là-bas ? Nous avons tellement de bonne eau ! »

De fait, aux alentours de Chechaouene, dans la vallée très fertile, toutes sortes d'arbres fruitiers poussent à côté des oliviers et des vignes. Lorsque au matin les premiers rayons du soleil descendent dans le creux des montagnes jusqu'au vert sombre des jardins, et que le rouge minaret du quartier des Andaloux s'habille de lumière et se dresse sur le blanc troupeau des maisons de la ville qui le serre en croissant, l'on devine combien la nature a été généreuse pour cette population montagnarde et active qui a toujours fui les apports de l'extérieur afin de vivre justement de son propre sol et de son propre travail.

Symphonie de formes, symphonie de couleurs, symphonie des odeurs et symphonie des eaux, telle est Chechaouene... lieu de beauté et de paix ; joyau dans un riche écrin.

A. G.

SKI de PRINTEMPS

Le programme des Auberges de Jeunesse

Les centres de ski des Auberges de Jeunesse, spécialement conçus pour cet usage, répondent aux normes prescrites pour la pratique du ski dans de bonnes conditions de confort et de détente (cours de ski donnés par des moniteurs qualifiés, dortoirs chauffés, préparations des repas, location de matériel, réduction sur les prix des remonte-pentes, etc.).

Néanmoins, les centres de la F. U. A. J. ne sont pas des entreprises commerciales.

L'ambiance qui y règne, comme leur entretien même, demande la participation de tous ceux qui les fréquentent.

A ce compte, aller dans un centre de ski, ce n'est pas seulement prendre contact avec la neige, mais aussi avec une équipe de camarades hier encore inconnus.

Cette année, trois voyages collectifs au départ de Paris sont organisés, plus des week-ends ski.

En mars 1962 : plusieurs séjours d'une et de deux semaines à Chamrousse et Morzine, pour 10 NF par jour, tout compris, hébergement, nourriture, cours de ski.

Adresse de la F. U. A. J. :

11 bis, rue de Milan, Paris.



FEMMES ARABES VÊTUES DU HAIK BLANC QUI LEUR CACHE LE VISAGE.



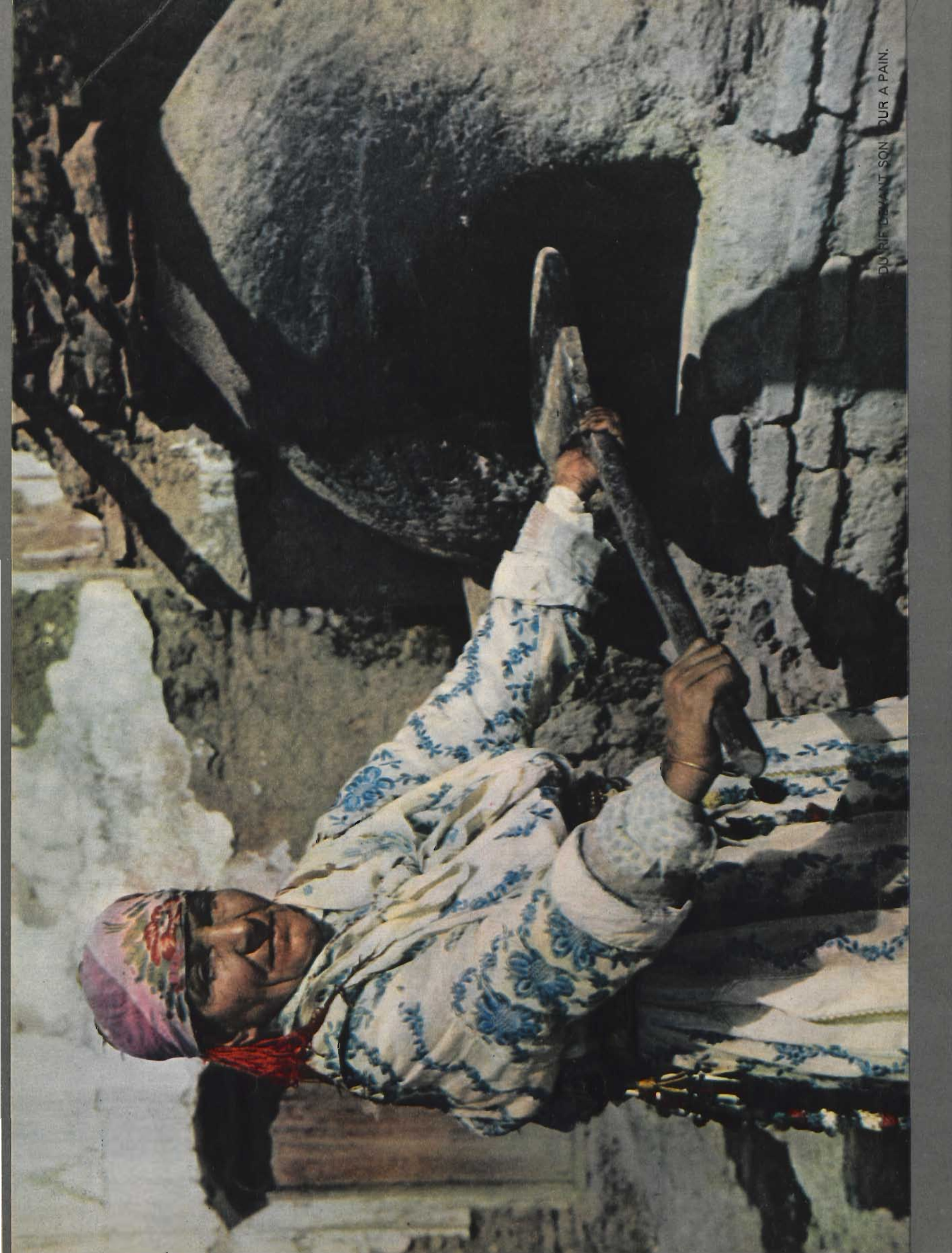
CES MONTAGNARDES BERBÈRES DE LA RÉGION QUI DESCENDENT VENDRE DES PRODUITS AGRICOLES SUR LE MARCHÉ ONT LE VISAGE DÉCOUVERT.



CETTE PETITE PLACE TYPIQUE DE CHECHAOUENE RAPPELLE CELLES DE L'ANDALOUSIE.



CHECHAOUENE EST CONNUE DANS TOUT LE MAROC POUR SON EAU FRAICHE ET DÉLICIEUSE. — LES TROIS PERSONNES, AU CENTRE, SONT ASSISES SUR LE BORD D'UNE DES NOMBREUSES FONTAINES QUI LA DISTRIBUENT.



DU RIF DEVANT SON FOUR A PAIN.

LA NOUVELLE-CALÉDONIE

*(Voir article
pages suivantes)*

EXPLOITATION DE CHROME A CIEL OU-
VERT DANS UN DE CES DOMES CARACTÉ-
RISTIQUES DU RELIEF NORD-CALÉDONIEN.





CE VIEUX MÉTIS N'A PAS ÉTÉ ATTEINT PAR LA « NOUVELLE VAGUE ». — JADIS HARDI CHASSEUR DE CERFS, IL VIT SOLITAIREMENT DANS UNE CASE PERCHÉE DANS LA MONTAGNE. — DE TEMPS A AUTRE, IL APORTE A LA MISSION UN QUARTIER DE VENAISON QUI LUI VAUT QUELQUES CARTOUCHES, DU SEL ET DE LA BIÈRE HOLLANDAISE.



ON TRESSE JOYEUSEMENT LA CLOISON D'UNE CASE D'ACCUEIL AVEC DES PALMES DE COCOTIERS. — L'HÔTE DE LA TRIBU POURRA RESTER AUSSI LONGTEMPS QU'IL LE SOUHAITE, VIVANT DE POISSONS, D'IGNAMES, D'ORANGES ET DE PAPAYES, EN ÉCHANGE DE BOITES DE CONSERVES HAUTEMENT APPRÉCIÉES.

LA NOUVELLE- CALÉDONIE

Une
mosaïque
blanche
et noire
bouleversée
par la
technique
américaine

Reportage et photos
de Marcel KURZ

DANS un précédent article, j'ai emmené les lecteurs de « Sciences et Voyages » vers le nord de la Nouvelle-Calédonie ; le paysage y atteint une rare beauté, et je serais heureux d'avoir donné une idée de sa pureté et de son originalité. J'ai passé ensuite de longs mois à sillonner les routes, les sentiers les plus perdus dans la plaine côtière comme dans les montagnes de la « Grand-Terre ». C'est un long voyage, mais il ne fait rencontrer que peu d'hommes : la vie de la Nouvelle-Calédonie est ailleurs : elle est concentrée à Nouméa — dont l'activité trop régulière fait une escale décevante de la route du Pacifique — et en quelques points bien précis de l'intérieur, là où une puissante exploitation minière a fait pousser une cité-champignon type Far-West.

C'est bien peu pour une terre si généreusement et si passionnément offerte à toutes les ambitions humaines.

Jadis, les colons ont fait pousser des pommes de terre, du maïs, du riz, du blé, de la canne à sucre, du café... Ils y ont pratiquement renoncé. Leurs troupeaux se déciment. Quelques petites exploitations industrielles ont eu une existence éphémère : conserverie de poissons, extraction d'huile de requins, marais salants, coopératives laitières... Elles ont été absorbées par une ou deux maisons de commerce qui dominent le marché. Les petites mines sont désertes. La « Grand-Terre », où une génération courageuse et enthousiaste avait imposé, il y a moins d'un siècle, une brillante activité, d'abord agricole, puis minière, s'est transformée. Les premiers colons et les indigènes primitifs ont disparu pratiquement (1).

Une pluie de dollars.

Pendant la dernière guerre, les Alliés font de l'île une base puissante d'où les vagues de « forteresses volantes » portent de rudes coups à l'hégémonie nipponne. Pour satisfaire des besoins immenses en aciers spéciaux, ils donnent à l'exploitation des minerais de nickel et de chrome un essor prodigieux. L'île entière se met brutalement à l'échelle moderne.

Mais cette américanisation intensive a changé le visage du territoire et détourné la population de son passé ; elle a cristallisé pour des années des tendances en brusque contradiction avec les traditions, les habitudes, l'isolement. C'est la jeunesse

surtout, blanche ou noire, qui applaudit aux exploits et aux outrances de cette mécanisation.

L'économie en est bouleversée. Mais il faut bien observer que les grosses maisons de commerce ont survécu. A l'activité traditionnelle de celles-ci, vendre de tout à tous, mais aussi acheter toute la production locale, faire du crédit, peu à peu s'est substituée une activité intimement liée aux sociétés financières qui exploitent le nickel et le chrome. La transformation s'est faite sous une pluie de dollars. Les industries de guerre, l'armée américaine ont payé largement leurs besoins ; les soldats ont emporté une montagne de « souvenirs » chèrement acquis. Un matériel considérable a été laissé sur place, un réseau de routes, des aérodromes. L'aide puissante issue du Plan Marshall et les crédits F. I. D. E. S. de la métropole y ont succédé. Ils ont permis, en une dizaine d'années, d'achever la modernisation, les ressources du budget local restant pratiquement limitées aux droits de mer...

Cette prospérité a profité à tous. L'un pêchait des « opercules », des coraux dont il fabriquait des souvenirs ; l'autre distillait abondamment du whisky de contrebande ; l'entrepreneur décuplait ses chantiers ; le colon ravitaillait les armées... Le visage de la Nouvelle-Calédonie resplendissait de satisfaction et d'aise dix ans après le départ des Américains et des Australiens.

... Pourtant, le voyageur qui découvre les campagnes négligées où se désolent quelques vieux colons pressent une crise



(1) Voir *Sciences et Voyages*, nos 183 et 184.



PONT SUSPENDU AU-DESSUS DE LA RIVIÈRE BLEUE (PLAINE DES LACS), UN DES DERNIERS VESTIGES DE LA PREMIÈRE COLONISATION MINIÈRE, CELLE DE LA MAIN-D'ŒUVRE JAVANAISE...



LA TRÈS BELLE VALLÉE DE LA THIO, DANS UN CIRQUE SAUVAGE DE MONTAGNES BLEUES QUI DÉROBENT PRÉCIEUSEMENT QUELQUES ILOTS DE FORÊT PRIMAIRE RICHES EN ESPÈCES RARES.

profonde et grave, autre que l'orage politique qui, déjà en 1956, se dessinait dans le ciel prospère de l'île.

Nouméa, provinciale égarée.

J'étais arrivé, pour ma part, en Nouvelle-Calédonie, l'esprit net de toute opinion, de toute statistique, et j'ai été très surpris par tout ce qui m'était familier dans Nouméa. Ainsi, un long voyage me conduisait dans une île que beaucoup de nos concitoyens situent vaguement entre l'Australie et Tahiti, mais qu'on sait « au bout du monde », et je respirais dans une ville très simplement provinciale un air de sous-préfecture méridionale. Impression fugitive, limitée à la ville, mais tellement surprenante !

Bien vite, cependant, je découvrais un pays curieux, passionnant par sa flore, ses paysages, par une originalité sans cesse renouvelée, par un peuplement aux multiples problèmes sociologiques. Que pouvait-il rester dans la génération moderne des diverses origines et des vieilles traditions coloniales de la population blanche, dans cette île qui fut tout entière et durant plusieurs années un camp retranché de l'armée américaine ? Et qu'étaient devenus les indigènes témoins de tant de changements ?

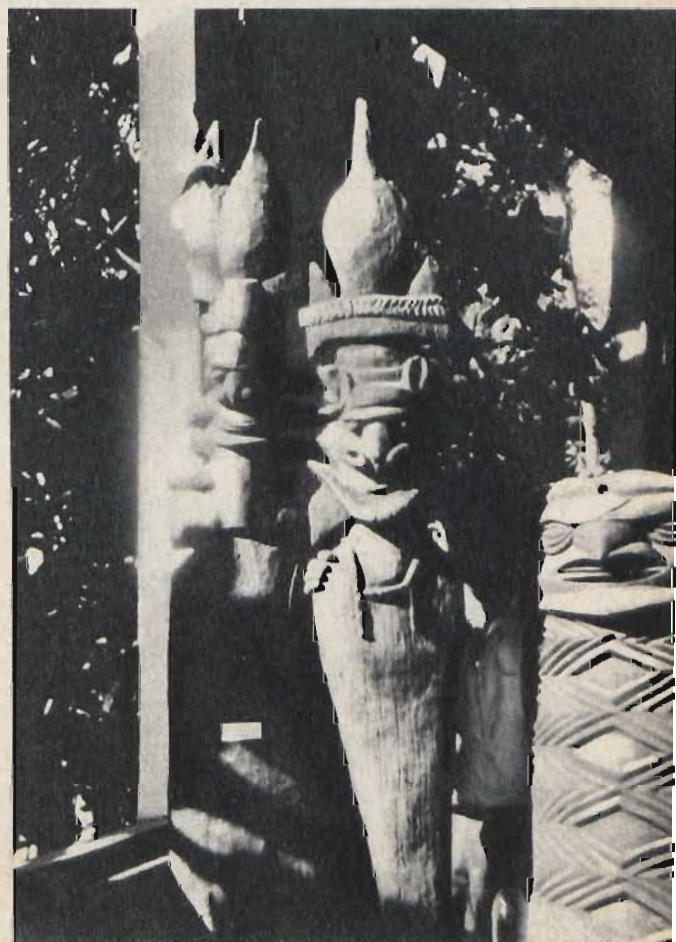
A vrai dire, j'ai mis très longtemps à approcher les jeunes Calédoniens. Leurs

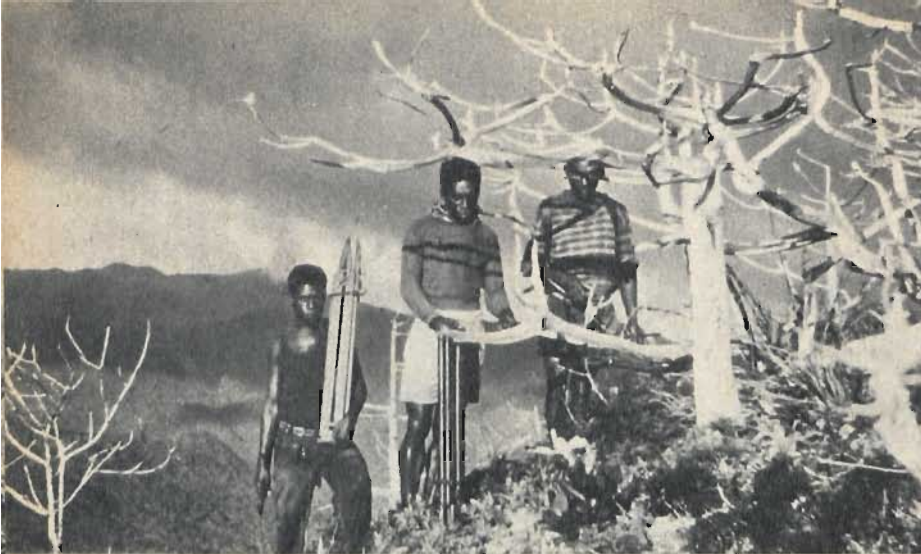
enthousiasmes sont secrets, et ils éprouvent pour le Métropolitain une méfiance qui n'est pas exempte de suspicion... Nos conversations demeuraient superficielles et indifférentes, et avant d'avoir un camarade, sinon un ami né là-bas, j'ai discuté exclusivement avec des fonctionnaires en séjour ou avec des indigènes.

Le rôle difficile du gendarme en brousse.

Comme dans tous les territoires de l'Union française, l'administration de la rue Oudinot envoyait des commis en Nouvelle-Calédonie. C'est un territoire de choix dont les postes se recherchaient longuement. Pour l'arrivant, deux possibilités : Nouméa ou bien la « Brousse ». Dans le premier cas, c'est la vie paisible dans un bungalow confortable, la vie citadine avec un horaire bien régulier, le cinéma, les magasins élégants, les dimanches et la douce quiétude d'un climat à peine tropica-

ON RETROUVE ENCORE SUR L'EMPLACEMENT D'ANCIENNES TRIBUS DES SCULPTURES PLUS OU MOINS RONGÉES, POUR LESQUELLES LES INDIGÈNES N'ONT QUE DU MÉPRIS. CES POUTRES ET CE CHAMBRANLE DE PORTE SONT À L'ABRI DE L'OUBLI ET DE LA DESTRUCTION AU MUSÉE NÉO-CALÉDONIEN DE NOUMÉA.





SUR LES SOMMETS, DANS LE MASSIF SAUVAGE DU HUMBOLD. — QUELQUES TRONCS DÉCHARNÉS ET RACHITIQUES DE « BOIS PÉTROLE » A LA LIMITE DE LA VÉGÉTATION.



UNE MARMITE RÉJOUISSANTE ET BIEN SURVEILLÉE, OU MIJOTE UN RAGOUT DE CERF EN SAUCE PIQUANTE QUI ACCOMPAGNERA LA « BOULE DE RIZ » A L'INDOCHINOISE.

lisé. La deuxième solution, c'est la solitude, et souvent un long ennui de trois ans, malgré le décor le plus enchanteur...

Le premier des fonctionnaires est le gendarme. En Brousse, il est le tuteur de la tribu et, à ce titre, c'est un seigneur un peu primitif, mais respecté et écouté. Conseillant le chef indigène dans tous les domaines, il a participé à la reconstitution d'une société tribale modernisée ; son rôle est devenu délicat lorsqu'il fallut retarder la pénétration de l'alcool chez les Canaques. Mais quoi, l'exemple sous les yeux, l'indigène s'est bientôt affranchi d'une interdiction qui lui paraissait injuste et humiliante, et, peu à peu, les caisses de bière, les bouteilles de gin et les bonbonnes de vin ont pénétré dans les cases. Pour avoir tenté de faire respecter une décision raisonnable — mais unilatérale, et Dieu sait si le mauvais exemple est abondant — plus d'un pandore a pris une bonne rossée par une nuit sans lune, au coin d'une plantation de caféiers...

On ne fait pas place au gendarme dans le cercle des colons du district, quelque attention qu'il ait porté à ne froisser personne... C'est cependant un grand personnage de l'intérieur, et d'autres fonctions, souvent lucratives, assoient son autorité : garde-pêche, garde-chasse, policier, douanier, huissier, officier de paix... Son rôle est complexe et difficile.

Le médecin n'a pas les mêmes soucis. Il fait généralement fonctionner un petit hôpital où l'on dépiste la lèpre et la tuberculose ; en bon médecin de colonisation, il développe l'hygiène, s'intéresse beaucoup à l'enfance qui est choyée ; de temps en temps, appelé à la dernière extrémité par un paysan méfiant, il est le médecin de campagne. Mais les colons préfèrent aller se soigner à Nounéa, et lui non plus ne rencontre pas beaucoup d'amitié. Quand on essaie de lui parler de la population de son cercle, il s'évade, et, en sirotant un whisky, il évoque le chalet savoyard de ses congés — ou la lenteur de l'avancement dans son corps !...

Fonctionnaires et techniciens passent.

L'instituteur, dernier venu outre-mer, s'accommode mal de l'omnipotence du gendarme. Et l'ingénieur se plaint de l'instabilité de la main-d'œuvre ; absorbé par sa tâche, réaliste, il est plus étranger aux psychismes des populations locales, mais,

comme les autres, il fait « bande à part ».

Tous les fonctionnaires métropolitains voués à l'outre-mer trainent avec eux une nostalgie de déracinés. Leur vie est double : c'est, tous les deux ou trois ans, reprendre contact avec le pays natal et, pendant le congé bientôt fastidieux, se préparer à une nouvelle tâche dans un nouveau pays...

En Nouvelle-Calédonie, leur position est un peu particulière : le pays est organisé, la population blanche est importante, et l'indigène, dont l'évolution a été lente, a assimilé une trame solide de notre civilisation. Aussi la part administrative de leur tâche est-elle plus importante qu'ailleurs ; aussi ont-ils à se plier davantage au pays, d'où une tendance accusée à critiquer ce qui existe.

Ils ne sont pas adoptés par les populations comme ils peuvent l'être en Afrique Noire : au lieu de dominer une population indigène encore primitive à laquelle ils donnent le meilleur d'eux-mêmes, leur activité se heurte dans la Grande Ile à des communautés réticentes, à des groupements d'intérêts méfiants qui, peu à peu, les placent en marge de la vie du territoire, limitent leur activité et suscitent leur rancœur grandissante.

La fin des « Vieux colons ».

Des vieux colons barbus à la physiologie burinée et colorée, il en reste quelques-uns qui accueillent largement et qui racontent ce que furent les années passées. Ils ont encore une cousine, un frère, souvent cultivateur dans un village du Nord de la France, et ils échangent chaque année une lettre bien difficile à comprendre. Leur éloignement ne les empêcha pas de faire la guerre ; la première, celle des tranchées, et la seconde où, ralliés à la France libre, dès septembre 1940, ils ont envoyé leurs fils se battre du désert de Libye au Rhin, dans ce même bataillon du Pacifique qui fut créé pour eux. Avec quelle passion, quelle fierté en évoquent-ils l'histoire élogieuse... Mais ils n'aiment pas trop parler de leurs cultures, de leur élevage. Ils ont révélé une première France à l'Américain de la rue, celle de « grands bœufs roux tirant la charrue dans une île du Pacifique », mais, à un moment où les revues de guerre de l'U. S. Army répandaient cette image, commençait le déclin de leur prospérité agricole.

Invasion de tiques qui contaminent le bétail, destruction presque totale des troupeaux de cerfs dont les peaux, exportées en Australie, constituaient un appoint financier sérieux. Et, bientôt, premiers départs des ouvriers javanais. Jalouse de dignité humaine, l'Indonésie nouvelle rappelle tous ses ressortissants. Elle porte à l'agriculture calédonienne le coup le plus rude, la privant de sa main-d'œuvre. Minutieux, irremplaçables dans le jardinage, experts dans les cultures tropicales, les Javanais sont encore les créateurs des petites exploitations minières... Il existe dans le massif de Ningua, au fond d'un cirque sauvage, un souvenir de leur labeur opiniâtre : c'est un tronçon horizontal de route, partiellement en corniche, long d'une dizaine de kilomètres, à 1 000 mètres d'altitude. On y accède par des sentiers muletiers construits pierre par pierre et qui ont résisté à un quart de siècle de pluies torrentielles. Un camion, un des premiers introduits dans l'île, avait été hissé là-haut en pièces détachées, et il conduisait le minerai d'un petit gisement jusqu'à un téléphérique dont il reste le câble et la plateforme de départ.

Les vieux colons, qui n'ont pas acquis une participation dans une grosse société, ont perdu leurs droits ou abandonné leur mine comme ils abandonnent leurs terres ; ils s'en vont tout doucement à la ruine... Chaque année, l'homme d'affaire de la maison de commerce, à laquelle ils font confiance depuis toujours, hypothèque un peu plus le domaine réduit à une mauvaise construction entourée de friches, ou prélève quelques têtes de bétail sur le troupeau. Ainsi, les dernières vaches de l'île de Balabio ont un jour traversé la baie d'Harcourt sur un mauvais radeau tiré par une pétrolette, et la dernière famille de colons s'est repliée dans une existence quasi sauvage...

« Singe » calédonien ; fruits australiens.

L'exubérance de la végétation, le gazon naturel, les bananiers aux larges feuilles de lumière, les haies d'hibiscus et de bougainvillées dérochent en partie la misère de ces domaines ensevelis. Les plus florissants luttent vainement pour garder un ou deux indigènes, mais, depuis que le gendarme ne réquisitionne plus, le Canaque a abandonné



A gauche : PLUS OU MOINS BRONZÉS, MAIS TOUJOURS FRISÉS ; CE SONT LES ÉCOLIERS DE LA MISSION. — A droite : LA COTE EST : UNE FRANGE DE COCOTIERS, ACCROCHÉE AUX TERRAINS MINIERES DE LA CHAÎNE. — LE SEUL ACCÈS EST PAR LA MER, ET PENDANT LES LONGUES HEURES DE NAVIGATION DANS LE LAGON ON PÊCHE SUR LES RÉCIFS CORALLIENS DES CARANQUES, DES TAZARS, DES LOCHES, QUELQUEFOIS UNE TORTUE, UNE RAIE, UN REQUIN...

la culture. Et presque tous les fils sont partis à la ville.

Quelques stations d'élevage — presque toujours subventionnées — luttent contre cet abandon. Dans d'immenses pâturages dégradés (on compte qu'il faut quatre hectares par tête), elles élèvent des bœufs qu'il faut régulièrement débarrasser de leurs tiques. Pour cela, les *stockmen* les pourchassent : ce sont de frémissantes scènes de rodéo et il faut audace et astuce pour arriver à parquer les bêtes à demi sauvages et pour les pousser vers les « baignoires » en ciment où l'insecticide supplée au travail des paisibles « pique-bœufs ».

D'autres fois, les cavaliers — des métis très souvent — assemblent vingt ou trente bêtes et les acheminent par étapes jusqu'à Ouaco. C'est une usine de conserveries, située sur la côte ouest, qui va les transformer en « singe ». On en fait une très grosse consommation : en Nouvelle-Calédonie, la base de la nourriture est la boîte de fer-blanc.

Disposant d'un sol et d'un climat qui permettent toutes les cultures, la pomme, la vigne, l'orange, la banane aussi bien que le riz, les céréales ou la pomme de terre, l'agriculture calédonienne pourrait nous éviter ce spectacle navrant : alertées par la presse locale, la foule des ménagères de la ville et des campagnes guettant l'arrivée d'un cargo australien qui transporte des fruits, des légumes, des laitages et même des poissons...

La « Nouvelle Vague » ignore la brousse.

Américanisés superficiellement, les « fils de niaouli » ont trouvé des situations à la ville : la présence des armées alliées pendant le conflit mondial a donné, je l'ai dit, au territoire un brusque et prodigieux essor. Les jeunes blancs qui achevaient leurs études à Nouméa — à Sydney pour les plus fortunés — sont devenus mécaniciens, postiers, géomètres, techniciens de la radio, de la météo. Dans le cadre d'un développement économique précipité, l'administration, les affaires, les mines ont offert des débouchés, des salaires relativement élevés. D'où une floraison de voitures, de lourdes motos, une élégance un peu tapageuse. Mais peut-on faire grief à cette jeunesse avide de distractions de copier les modes

américaines quelques années avant nous ?

Le sport la passionne : cyclisme, ballon rond et, surtout, pêche sous-marine. L'équipe de la Moana a livré de rudes compétitions aux plongeurs calédoniens. Leur orgueil est d'aller combattre le requin dont il existe plusieurs variétés, de fouiller les étranges forêts de coraux où se cachent d'énormes loches, des tortues géantes, mille poissons mystérieux... Mais ils ont perdu le contact de la Brousse, et les seuls campeurs qui affrontent la « Chaîne » sont une poignée de scouts et un ou deux géomètres. Ils ont pour l'intérieur ce sentiment un peu méprisant du Parisien pour la province. Si l'on doit aller à Thio, à La Foa ou à Bourail à l'occasion d'un mariage, d'une fête de charité ou d'un concours hippique, on en profite pour épater la population rurale et scandaliser les vieilles tantes. Le passé laisse-t-il un si mauvais souvenir ?

Il est bien vrai que, dans cette jeunesse de souche européenne, nous n'avons trouvé aucun compagnon de route : peut-être est-ce beaucoup parce que nous demandions aussi qu'un secrétaire, qu'un chauffeur partagent à l'occasion des besoins considérés comme déshonorantes, tant vis-à-vis du manœuvre indigène que du « Zozo »... Faire la tambouille et la vaisselle, monter le campement, se déplacer à pied dans la montagne inconnue... s'éloigner du cinéma, des bals, de la chaude camaraderie qui explose le soir dans la ville moite et parfumée, c'était décidément un trop gros sacrifice.

Pourtant la montagne est prodigue de torrents bondissants, de forêts étranges, de panoramas infinis...

Dans la nature.

Lente et lourde, la colonne de porteurs chemine lentement dans l'étroite gorge, glissant sur les roches moussues ; elle serpente dans l'humidité de la forêt muette, ensevelie sous les fougères. Puis elle accroche une pente, une ligne de crête, atteint un col, le soleil, le terrain dur et chaotique et l'heure du casse-croûte. C'est ensuite la marche étouffante dans le maquis des sommets, ce maquis serpenteux où poussent une quantité d'espèces caractéristiques, souvent inconnues, paradis du botaniste. Le sol est plein d'embûches : des trous où l'on se tord les chevilles, des

souches qui éraflent la peau, des pierres branlantes qui déséquilibrent...

Près d'une flaque d'eau, on dresse enfin le camp. Le riz cuit dans trois énormes marmites, la viande coupée en petits dés mijote dans une sauce appétissante : selon la chance du chasseur de l'équipe, c'est du cerf ou du bœuf en conserve... Les flammes du feu grandissent dans la nuit qui tombe ; on sort sa pipe, les yeux absorbés par les caprices de la flamme, et longtemps, dans la nuit muette, l'un ou l'autre raconte.

Quelle merveille au matin ! A nos pieds, une mer de brouillard ; toutes les crêtes sont comme un squelette absurde, et, à vingt pas, un aurocaria altier dresse bien droit ses mille bougies dans le ciel pommelé de nuages roses. Pour découvrir, du sommet, toute la largeur de l'île : vers le sud-est, c'est une brève dégringolade jusqu'à de toutes petites plages frangées de cocotiers ; de grosses buttes roussâtres les séparent. A l'ouest, au contraire, les vallées s'étalent et leur végétation touffue s'insinue entre des crêtes qui descendent doucement, qui n'en finissent pas de se diversifier et

TOURISME EN NOUVELLE-CALÉDONIE

Candidats à l'émigration, sachez qu'il n'y a pas pour vous de possibilité d'installation en Nouvelle-Calédonie. Mais vous, riches touristes en quête d'aventure, il vous faut découvrir cette vieille Terre, ses modernes travaux et sa lumière extraordinaire... D'antiques cargos vous conduiront dans le Nord ; vous descendrez dans de petits hôtels désuets, à balcons de bois, une nouvelle et excellente carte vous permettra d'audacieux itinéraires vers les sommets... Des pêches fabuleuses vous attendent, des hommes de toutes les races vous raconteront des merveilleuses histoires et, au retour, vous trouverez à Nouméa un charme, une élégance puérile, une douceur qui vous feront l'aimer.

Si vous ne cherchez pas là un autre Tahiti, ce que vous trouverez en Nouvelle-Calédonie restera toujours gravé dans votre cœur.



UNE CIGARETTE NE SE REFUSE PAS, QUAND ON EST LA MAMAN D'UN SI FIER BAMBIN !

cachent la côte capricieusement découpée. La mer mordorée, indécise, se colore peu à peu d'un bleu délicat jusqu'à un horizon précis rehaussé d'un trait d'argent : c'est l'écume des hautes lames qui se brise sur le Grand Récif.

Camaraderies calédoniennes...

Une seule fois, j'ai partagé ces émotions avec un jeune Français de là-bas. Une fragile amitié en est née, un essai de compréhension. Une autre fois, un soir d'orage, je me suis trouvé bloqué de longues heures à un creek, en compagnie d'un jeune géologue. Assis tous les deux sur le capot d'une Jeep, nous devisions à bâtons rompus. Le torrent avait débordé ; dans la gorge, l'eau bondissait de rochers en rochers ; sur la route, elle étalait une nappe boueuse qui clapotait doucement contre les roues des véhicules ; les feuillages immobiles des niaoulis se découpaient sur le ciel pur, la nuit était tombée. La conversation s'anima : nous parlions d'athlètes et de sports. La glace fondue, nous avons alors commenté passionnément tout ce qui remplit les journaux, puis parlé des rapports ambigus entre Français d'origine et métropolitains.

De temps à autre, nous mesurons la décrue ; dès que le gué fut à peine praticable, il m'aida à franchir le torrent et nos routes se séparèrent...

Ces deux camarades, comme d'autres qui au hasard d'une rencontre et d'une sympathie réciproque consentaient une conversation sans contrainte, aimaient à entendre évoquer les trains de France, les cirques, les fêtes foraines, la foule des grandes villes... Ils savent que l'étroitesse de leur domaine insulaire implique une vie concentrée, limitée, et ils en conçoivent une soif d'impressions autres, plus que d'informations, car ils lisent beaucoup. Ils savent aussi que leur culture, si française d'affinités et de goût, est influencée par le matérialisme qui leur est venu d'Amérique et

d'Australie, que leur existence, empreinte de facilité, de douceur, d'euphorie même, les écarte des soucis du monde...

... et incompréhensions mutuelles.

Jaloux de la beauté de leur île — trop souvent méconnue parce qu'elle n'est pas tahitienne, — les jeunes Calédoniens n'ont pas trouvé, le plus souvent, dans le Métropolitain, un ami, mais un informateur plein de suffisance : cet homme qui a beaucoup voyagé, qui a vu quantité de choses originales, raconte volontiers, explique, commente, compare, conseille avec une assurance qui froisse nos amis. Qu'il cherche du pétrole, des légendes canaques, des plantes ou les faux paradis « tahitiens », qu'il soit ingénieur ou gendarme, bien souvent il dispense son savoir et exprime cent critiques avant d'avoir ouvert yeux et oreilles.

Et je ne parle pas du journaliste à sensations qui centre son papier sur de rocamboliques histoires de cannibalisme et de bagnards enrichis, ni du cinéaste malhonnête qui ne craint pas, pour corser son film, d'entrouvrir les deux coquilles d'un gros bénitier et de glisser entre les mâchoires purpurines une porcelaine brisée d'un coup de marteau...

Un monde d'idées sépare cette population jeune et chauvine des administrateurs qui, d'ailleurs, font métier de débrouiller

Javanais, Chinois — et « Nouveaux Canaques ».

Quelques Javanais n'ont pas repris le chemin de Djakarta : dans une réserve indigène, un vieux monsieur distingué d'une exquise politesse m'a offert le thé dans sa case. Marié à une Canaque, il a adopté les coutumes de la belle-famille et conservé dans des coffres la tenue complète d'un « gentleman » de 1910. Je me souviens aussi d'un couple, femme de ménage et jardinier, à qui on offrait une gentille maisonnette dans un domaine enchanteur ; ils ont refusé l'emploi parce que le garage était trop petit pour leur voiture...

Les Chinois se sont heurtés, de leur côté, en Nouvelle-Calédonie, à un contrôle sévère de l'immigration et à une opinion publique hostile.

Ils sont rares. Dans des échoppes minuscules de Nouméa, ils vendent des lampions, les larges chapeaux pointus familiers aux rizières de l'Asie, des ivoires, des coffres noirs incrustés de nacre qu'on vient admirer vingt fois avant de les emporter, toutes les épices de Canton, la ferblanterie de Hong-Kong, les tissus indiens, mais aussi les appareils photos, les postes de radio et les bijoux du Japon.

Pour la Brousse, ils entassent deux ou trois caisses sur une vieille Jeep, contenant un échantillonnage indescriptible de leur commerce. Ils y ajoutent quelques

Ils ont appris le gain — et le repos...

Le plus longtemps possible, les missions ont contrôlé de très près l'évolution sociale des indigènes, assurant l'instruction de la jeunesse, stimulant l'économie tribale, luttant contre l'introduction des boissons alcoolisées. La libre circulation sur tout le territoire et le départ précipité des Javanais ont mûri les Noirs.

Bien préparés aux contradictions de

des « sauvages ». Les jeunes d'ici sont très fiers, dans l'horizon restreint de l'île, d'être passés brusquement d'un régime de payannerie à cette grande liberté que donne la vie citadine moderne.

Mais ils ont aussi leurs défauts : insouciants, inconscients des ruines et des séquelles de la guerre dans le monde — ayant brisé les barrières qui ont tenu leurs parents dans des castes sévères pendant un demi-siècle, — ils ont trouvé tout naturel que la métropole assure la continuité de leur expansion économique par d'énormes subventions, mais il n'ont que faire de ses conseils et veulent ignorer ce qu'ils lui doivent. Devenus exigeants, ils se sont détournés de ces Européens de passage qui sont le rappel de trop de sujétions, et il en est né ce « complexe calédonien », faux complexe d'infériorité, dont on informe le nouveau venu dès qu'il a mis pied à terre.

Il faut souhaiter, finalement, de part et d'autre, un effort de compréhension qui évitera beaucoup de tracasseries. Les Métropolitains, en bref, doivent se rappeler que la population blanche de la Nouvelle-Calédonie constitue une mosaïque extrêmement variée qui a évolué à l'écart de la métropole : il se juxtapose en elle des éléments « fossiles », synthèse de toute l'histoire de la colonisation française et des « américanimes » tels que nous n'en connaissons sans doute jamais.

bouteilles de limonade, des boîtes de conserve, sillonnent les routes et ne se laissent rebuter par aucun refus. Ils n'ont pas réussi à accaparer le petit commerce, comme dans de nombreuses îles du Pacifique : les grosses firmes ont réussi à garder leur monopole absolu, se servant de l'antipathie des habitants pour la race jaune.

Enfin, 20 000 indigènes canaques habitent la Grand-Terre. Scolarisés, convertis, ils doivent à l'Administration un régime de « ségrégation » qui a sauvé un territoire à chaque tribu. Sous l'égide des missions, s'est édifiée ainsi une autre société canaque. Elle s'est lentement ouverte au monde nouveau, elle s'est affranchie progressivement. L'immigration des Javanais, négociée par les colons mécontents de la main-d'œuvre, a contribué à fortifier le sentiment d'indépendance dans les tribus reconstituées. Ne quittant les réserves que pour travailler temporairement chez un colon ou dans une mine, l'indigène y rapportait mille objets usuels, cependant que ses cultures vivrières fructifiaient. Une prospérité originale, un enrichissement très net, une personnalité se sont lentement dégagés. La grande mutation économique des années 1942-1950 ne les a pas pris au dépourvu.

notre monde, dans ses principes et sa pratique, ils constituent une puissance nouvelle qui entend s'affirmer.

La pêche aux trocas, la préparation du coprah, les hautes payes de la mine mettent à leur disposition de petites fortunes — à leur échelle — et les sollicitations qui leur sont adressées sont nombreuses, car, pour l'évangélisation des terres voisines,

Nouvelle-Guinée, Salomon, Nouvelles-Hébrides, une concurrence sévère oppose catholiques et protestants.

L'indigène est peut-être plus courageux que l'Européen (pour décharger un bateau, à Nouméa, on va chercher des dockers jusqu'à Bourail, à 170 kilomètres). Son ambition est de profiter des offres alléchantes des comptoirs, mais il sait résister au crédit.

Après quelques jours, quelques semaines de travail, une bonne nuit de beuverie, il rentre à sa tribu avec un grand sac rempli de provisions, de tissus, avec une machine à coudre ou une bicyclette, troque le « blue-jeans » pour un manou multicolore et se laisse vivre, jouant avec les enfants, palabrant, vaguement intéressé par la croissance de ses bananiers, ignames, tarots ou légumes verts.

... mais oublient leurs traditions.

Cependant, les traditions canaques s'effacent. Peu de souvenirs des « histoires des vieux », sinon quelques bribes qu'ils ne peuvent pas facilement rattacher à un folklore ; pas de tabous ni d'interdits dans les villages ; une indifférence quasi totale à l'égard des bois sculptés qui protégeaient le clan et assuraient la fécondité de la terre. Dernière image de fétichisme, le vieux chef Brindi qui possède un canot à moteur fait chauffer, de temps à autre, la dynamo, bien enveloppée de feuilles de bananiers, dans un four indigène... Mais il boit de la bière fraîche, achève ses repas avec du

LE MEILLEUR ACCÈS DES MONTAGNES DU CENTRE DE L'ÎLE, CE SONT LES TORRENTS QUI DÉVALENT LES FLANCS ESCARPÉS COUVERTS D'UNE FORÊT TRÈS TOUFFUE.
— ON S'Y ESSOUFFLE VITE...



MARÉE BASSE : JÉRÉMIE ÉCAILLE UN BEAU TAZAR DESTINÉ À LA POËLE. À L'ARRIÈRE-PLAN, L'ÎLE YANDÉ, AU DOME MINIER CARACTÉRISTIQUE.

fromage et des confitures et entretient en fort bon état une grande case aux murs tressés de palmes de cocotiers : c'est l'école, et, le jour où je l'ai visitée, les enfants peinaient sur un texte décrivant un bombardement de Hambourg.

De temps en temps, on voyage, soit pour cultiver quelque champ perdu dans un frais vallon, avec une petite case conique toute vermoulue au centre, soit pour aller à la ville, en promenade et au cinéma. Ne dit-on pas qu'une petite compagnie aérienne doit sa prospérité au transport d'indigènes qui raffolent de l'avion ?

La gaieté règne dans la tribu, où la vie est simple. On danse encore quelquefois le soir un « pilou » sans prétention. L'un ou l'autre possède une guitare, un phonographe. On chante à plusieurs voix des airs qui ont l'air de cantiques : un vieux

catéchiste qu'on croirait sorti de *Verts pâturages* dirige les chœurs.

**

Un des derniers souvenirs de mon séjour est une soirée, autour du feu, dans une réserve. Les enfants de l'école avaient organisé le programme : les vieilles plaintes de chez nous alternaient avec des airs de là-bas. Le dernier chant s'acheva sur un adieu, car, disait la jeune fille : « Tu pars, tu vas voyager, tu vas connaître les douceurs de Tahiti et tu ne reviendras jamais. »

Peut-être ne reviendrai-je pas, en effet. Mais je n'oublierai jamais la Grand-Terre.

M. K.



SCIENCES-ÉCLAIR

Mangez du poisson au moins un jour sur deux, et, affirment les diététiciens américains, vous ne ferez plus de cholestérol, poison du sang, et cause de la plupart de nos misères du cœur.

Pour séparer les pistes de leurs autostrades, les Allemands ont adopté la haie de saules, d'une variété remarquable à la fois par son élasticité et sa résistance, qualités précieuses quand une voiture est accidentellement précipitée sur cette haie médiane. Et celle-ci a, en outre, l'avantage d'éviter aux conducteurs d'être éblouis par les phares des voitures venant en sens inverse, sur l'autre moitié de la route.

Les sucreries ne sont pas recommandées aux enfants par les dentistes qui assurent qu'elles favorisent la carie. Or on vient de s'aviser que cette carie est inconnue dans les pays producteurs de cannes à sucre (Amérique centrale, Antilles, Égypte, etc.) où les enfants surtout ont l'habitude de mâchonner des fragments de canne tout au long du jour. Alors ? Que croire ?

L'ILE MAURICE

miracle français en terre britannique

par Pierre-Edmond PULVENIS

L'auteur de cet article est un des conférenciers de « Sciences et Voyages ». Il présente avec succès un film qu'il a tourné dans l'île.

COMMENT ne pas parler de miracle devant tout ce qui attend le voyageur français à Maurice, île lointaine de l'océan Indien, où flotte le drapeau britannique depuis cent cinquante ans !

Il ira, en effet, d'étonnement en stupéfaction au cours de son séjour. Dès son arrivée, il entendra les douaniers et les policiers lui adresser la parole dans sa langue maternelle, sans aucun accent, avec cependant une légère tendance à « chanter » sur certaines syllabes ; mais en France même, n'y a-t-il pas diverses nuances dans la prononciation du français ? (1).

(1) Je dirai volontiers avec l'auteur mauricien Xavier Le Juge de Segrais : « créole ène zoli langage, so causé pareil comant zlmazes », sans qu'il soit besoin, je crois, de vous traduire.

Partout des noms français.

En contact avec la population, c'est un patois assez imagé et dérivé du français qu'il entendra et comprendra assez vite, pour peu qu'il lui soit parlé suffisamment lentement et qu'il y prête attention.

Au cours de ses déplacements, il verra des enseignes, des affiches de cinéma rédigées en langue française ; partout des noms français, ceux de villes, de villages ou lieux-dits, auront une agréable résonance à ses



VUE AÉRIENNE DE PORT-LOUIS, LA CAPITALE DE L'ÎLE.



L'HOTEL DU GOUVERNEMENT A PORT-LOUIS.
(Photo Herbert May.)

oreilles : Port-Louis (la capitale), Curepipe, Beau-Bassin, Mahébourg, Rivière-du-Rempart, Savanne, Grand-Port, Bois-des-Amourettes, Crève-Cœur, Trou-aux-Biches, etc., ne lui laisseront aucun doute quant à la nationalité des pionniers qui, jadis, ont créé là-bas un prolongement de la mère patrie.

S'il va au bureau de poste ou dans les banques, il s'y trouvera comme dans son propre pays, les employés parlent tous un excellent français.

A la messe, il entendra un prêche et la lecture de l'Évangile en français. Achetant n'importe lequel des quatre quotidiens de l'île, il constatera qu'ils sont imprimés au moins à 80 p. 100 en français. Enfin, pénétrant dans l'intimité des familles, il éprouvera de la joie en entendant que seul le français y est parlé.

Il aura alors vraiment bien du mal à croire que l'île appartient à l'Angleterre depuis 1810. Rien de plus vrai, cependant. Pour comprendre ce paradoxe étonnant qu'est, de nos jours, cette petite terre de l'océan Indien, dont un gouverneur anglais a résumé la situation en une émouvante phrase : « Ile Maurice, colonie française quoique possession anglaise », le voyageur n'aura d'autre ressource que de s'intéresser à l'histoire de cette île attachante.

Soixante-deux kilomètres sur quarante-cinq.

L'île Maurice, d'origine volcanique, dont la découverte par le Portugais Domingo Fernandez remonte vers l'an 1512, fait partie du groupe des Mascareignes. Située à l'est de Madagascar et de la Réunion, dont elle est distante de 85 et 210 kilomètres respectivement, sous 19°5 de latitude et 57°18 de longitude, sa superficie est d'environ 2 000 kilomètres carrés (approximativement 62 kilomètres de long sur 45 kilomètres dans sa plus grande largeur). Elle est reliée à l'Europe par les services réguliers d'« Air France », qui y assure même une liaison trihebdomadaire à certaines époques de l'année.

Son relief est constitué par un plateau central, séparé des plaines avoisnantes et de la mer par trois chaînes de montagnes, dont la plus élevée dépasse à peine 900 mètres ou par des pentes plus ou moins rapides. L'île est entourée sur les deux tiers de ses côtes de récifs coralliens, la dotant de remarquables plages de sable fin d'une éclatante blancheur.

Le climat est agréable sur les parties élevées bien arrosées par de nombreuses rivières (sauf dans la partie Nord). L'île est sous l'influence de deux saisons nettement marquées : novembre à avril pour l'été, mai à octobre pour

l'hiver, le printemps et l'automne étant presque inexistant. La majeure partie des habitants résident dans des villes s'étagant entre 300 et 500 mètres d'altitude.

Le régime cyclonique que subit l'île durant la période de décembre à avril assure une pluviométrie qui la fertilise, rendant très dense, par endroits, la flore tropicale. Une judicieuse et vigilante administration des Bois et Forêts concourt à lui éviter ce mal des grandes civilisations : l'érosion amenée par le déboisement à outrance.

Des fleurs, des fruits, des légumes.

On ne saurait parler de la flore de l'île sans mentionner le célèbre « Jardin des Pamplemousses » fondé par Pierre Poivre, intendant du Roi en l'Isle-de-France, qui a su y recueillir avec amour les plus beaux spécimens de la flore des pays chauds. Ses successeurs français — autant d'ailleurs que les gouverneurs anglais qui prirent en main l'administration de Maurice depuis la prise de l'île — en continuèrent l'embellissement avec sollicitude, ce qui fait qu'aujourd'hui ce Jardin des Pamplemousses est considéré comme l'un des plus beaux parcs tropicaux du monde, avec ses fougères plumes, ses nénuphars géants, ses lotus voisins avec les essences les plus rares, dont il faut citer le curieux talipot qui ne fleurit qu'une fois tous les cent ans. D'autres jardins publics de bien moindre importance se trouvent à Port-Louis, la capitale : le « Pleasure Ground » (maintenant appelé « Jardin Robert-Edward-Hart », du nom d'un poète mauricien décédé), et le Jardin de la Compagnie qui, bien que ne pouvant être comparés au Jardin des Pamplemousses, n'en ont pas moins leur cachet tropical assez particulier.

Les fruits de l'île Maurice sont innombrables : les fruits tropicaux : mangues, melons de papayes, bananes, ananas, longanes, le très savoureux letchi, d'origine chinoise, dont la pulpe fleurit bon la rose et le raisin de muscat, cœur-de-bœuf, ate, melon d'eau, fruits de Cythère, pamplemousses, etc., etc., auxquels se joignent certains fruits d'Europe en petite quantité : raisins blancs et noirs, citrons, melons, etc., assurent tout au long de l'année un apport constant de vitamines à l'organisme.

Les légumes, très variés, tropicaux et européens, poussent également en abondance et font l'objet de véritables cultures. L'apport carné dans l'alimentation est fourni par le cheptel local et par l'importation des viandes venant de Madagascar et de l'île Rodrigues (une dépendance de Maurice).

Le Dodo légendaire.

Le poisson est une ressource assez importante, mais ne fait pas encore l'objet d'une industrie modernisée, les méthodes archaïques



LE COMMISSARIAT DE POLICE EST UN DES ÉDIFICES AGRÉABLES DE BEAU-BASSIN. DEVANT, QUATRE SUPERBES PALMIERS-COLONNES.
(Photo Herbert May.)

de pêche n'ont jusqu'ici pas bénéficié des perfectionnements apportés ailleurs dans ce domaine.

La faune de l'île comprend notamment des cerfs, d'origine javanaise, des singes du groupe des macaques, des sangliers issus de porcs domestiques libérés par les Portugais, lièvres, lapins, chauves-souris, etc. Aucun animal sauvage dangereux.

Il existait jadis une sorte d'oiseau d'environ 70 centimètres de haut, ayant une tête énorme et se situant assez près du cygne, sans en avoir la grâce et la finesse, qui avait pour nom Dodo ou Dronte. Ne pondant qu'un œuf par an, inapte à voler en raison de ses ailes insuffisamment développées, cet oiseau, dont le nom signifie « sot », n'a pu se défendre de la destruction, tant par les hommes que par les autres animaux. Le Dodo figure encore, cependant, dans les armoiries de la colonie.

La belle et fière histoire de l'île Maurice, j'en ai longuement parlé dans un livre (2).

La conquête mise en échec par la culture.

Combien de Français, admirant à Paris l'Arc de Triomphe de l'Étoile, savent-ils à quoi se rapporte le nom de « Grand-Port » qui figure parmi tant de noms de batailles fameuses ?

En effet, du 20 au 23 août 1810, en prélude à la prise définitive de l'île, une bataille navale s'est déroulée dans la baie du Grand-Port, au sud-est de l'île, entre cinq frégates anglaises et trois françaises escortées d'une corvette. Une totale victoire française, chèrement payée, tressa des lauriers aux noms de Duperré et de Bouvet.

Mais la proverbiale ténacité anglaise devait, trois mois plus tard, venir à bout de cette île qui leur résistait depuis cinq années : soixante navires de guerre débarquant dix mille soldats eurent finalement raison de la petite garnison de l'Isle-de-France qui dut amener son drapeau. L'île devint anglaise, mais ses habitants purent conserver certains privilèges, notamment leurs lois, leurs coutumes, leur langue et leur religion.

Certes, le conquérant a, en maintes occasions, essayé d'angliciser cette population qui avait vécu quatre-vingt-quinze années sous

(2) « Ile Maurice, Miracle français en terre étrangère. » S'y référeront les lecteurs désireux d'avoir un panorama plus détaillé ou de connaître les mœurs et coutumes des différentes communautés mauriciennes, tels que le Ratif musulman, la marche des Hindous sur le feu, etc. etc.



AU PREMIER PLAN, UNE ROUTE AU MILIEU DES CANNES A SUCRE, LA PRINCIPALE RICHESSE DE L'ILE. — AU FOND, UNE HAUTEUR AU PROFIL AIGU.

une administration française. Mais on doit à la vérité de constater que ses efforts n'ont pas réussi à faire disparaître cette culture française qui a pénétré si profondément dans les cœurs et les esprits.

Des immigrants francisés.

S'il est étonnant de constater combien, de nos jours, la présence française y est encore vivace, il est encore plus émouvant de réaliser que les immigrants de nouvelles races, introduits à Maurice par les Anglais depuis 1810, se sont adaptés, eux aussi, à la culture française, tout en vivant sous le drapeau britannique !

Car l'ancienne Isle-de-France — une des terres les plus peuplées du globe — est aujourd'hui habitée par environ 650 000 habitants que l'on peut ainsi classer par ordre d'importance : Indiens, Musulmans, Noirs, Chinois, Blancs, sans oublier les innombrables Métis issus du mélange de toutes ces races et qu'on nomme bizarrement là-bas « hommes de couleur ». L'île est, de ce fait, une petite Babel moderne où, cependant, à l'encontre de l'ancienne, tous les habitants se comprennent, car, si certains d'entre eux ne parlent pas un français correct, du moins tous parlent-ils le patois créole dérivé du français. Et cette langue de liaison est certainement la base même de cette entente que l'on constate à Maurice et qui surprend agréablement alors que, dans notre monde troublé, l'incompréhension entre races, pour en dire le moins, semble être de plus en plus de règle.

L'île Maurice offre ainsi, à nos yeux, un autre miracle : celui de la coexistence pacifique, et ce n'est pas là le moindre de ses attraits.

Tranquillité — ou insouciance ?

Cette terre, inspiratrice de Baudelaire, berceau de Paul et Virginie, touchant roman d'amour immortalisé par Bernardin de Saint-

Pierre, justifie pleinement le titre de « Perle de la mer des Indes » qui lui a été donné. De très beaux paysages lui confèrent un attrait touristique qui, malheureusement, ne peut être mis en valeur vu son éloignement. Mais ce qu'elle perd de ce côté, elle le gagne en paix et en harmonie.

La vie s'y écoule dans une tranquillité et une simplicité fort agréables, à l'ombre, pourrait-on dire, de la canne à sucre, seule production conditionnant toute la vie du pays. Deux douzaines d'usines manipulent chaque année environ 5 millions de tonnes de canne produisant 600 000 tonnes de sucre. (Comme cultures secondaires, on peut citer le thé, le tabac et le sisal.)

Le grand souci du pays, c'est l'équilibre perpétuel de cette industrie nourricière de la canne qui doit constamment être voisine de une tonne par tête d'habitant, pour assurer l'existence même de la colonie. Aussi le Mauricien se dévoue-t-il à ce sucre sans lequel son niveau de vie serait en péril. Il faut reconnaître que, dans ce domaine, il est un véritable spécialiste, et que ses connaissances sont très appréciées bien au-delà des rives de son île.

Combien de temps pourra-t-il ainsi équilibrer production et consommation avec sa natalité débordante, dans les limites de son petit territoire ?

Pour l'instant, les insulaires ne veulent pas s'en inquiéter. Des grandes familles, des maisons plus ou moins spacieuses entourées de jardin, une vie de province, des distractions évoluant entre le sport, la pêche, les courses de chevaux, la chasse et les séjours à la mer, voilà en un raccourci très rapide le cercle dans lequel évolue la vie de tous les jours dans ce petit paradis terrestre dont souvent les habitants ne réalisent pas toute la douceur, car il est bien connu qu'on n'apprécie pas toujours à sa juste valeur le cadre qui vous entoure.

Beaucoup, parmi les plus aisés, viennent en Europe — France et Angleterre principalement — soit pour des études, soit pour passer leurs congés. Ceux-là se rendent souvent mieux compte du charme de leur île natale après avoir goûté aux « brumes du Nord », à la cadence forcenée et au coût de la vie. Combien de fois n'ai-je pas entendu cette phrase : « Des vacances en Europe, oui ! Mais y vivre, non ! »

La chasse aux cerfs...

Je disais plus haut que, parmi les distractions du pays, se trouvait la chasse aux cerfs. Il faut consacrer quelques lignes à ce sport auquel



MONUMENT ÉLEVÉ A MAHÉBOURG A LA MÉMOIRE DES MARINS FRANÇAIS ET ANGLAIS — ALORS ENNEMIS — TUÉS LORS DE LA BATAILLE NAVALE DU GRAND PORT, QUI LIVRA L'ILE AUX BRITANNIQUES.



FRUITS TROPICAUX AU MARCHÉ DE LA CAPITALE. — L'ILE MAURICE PRODUIT UNE RICHE VARIÉTÉ DE FRUITS ET DE LÉGUMES.



SUR LES NÉNUPHARS DU JARDIN DES PAMPLEMOUSSES, UN JEUNE GARÇON POURRAIT SE TENIR SANS S'ENFONCER. (Photo Herbert May.)

n'ont cependant accès que de rares privilégiés, les chasses étant privées. Importé de Java par les Hollandais, vers 1640, le cerf s'est si bien acclimaté au pays que, de nos jours, les Mauriciens peuvent se livrer (principalement les dimanches, de juin à septembre) à des parties de chasse qui feraient rêver les propriétaires des beaux équipages d'Europe. Les bois touffus et épineux ne permettant pas la chasse à courre, c'est donc à la battue qu'on fait converger le gibier vers les chasseurs postés dans des huttes judicieusement préparées. Naturellement, le trophée le plus recherché est le bois des mâles pour lequel a lieu un concours portant sur la longueur et l'évase-ment. Durant les quatre mois de la saison de chasse, environ 3 000 bêtes ainsi abattues en « grand sport » vont, après prélèvement de la part des chasseurs, actionnaires, rabat-teurs, etc., alimenter les marchés des villes, constituant un apport très appréciable au ravitaillement en viande de la population.

Bien des coutumes réglementent la pratique de ce sport dont la partie la plus intéressante n'est pas toujours la chasse elle-même ; les mille et une tartarades de l'heure du whisky et celles du déjeuner sont parfois parmi les savoureux moments de ce passe-temps dominical. Et pour qui comprend le charmant patois imagé du pays, ces récits gagnent énormément en couleur.

... Et la chasse aux trésors.

Pour être complet, je me dois de parler également des deux passions mauriciennes fort à la mode et indémodables : la première est celle de la chasse au trésor. Depuis toujours dans le pays, chacun vous dira que, jadis, de hardis pirates, comme Surcouf, Nageon de L'Estang, et autres qui écumaient les mers d'alentour, avaient fait de l'ancienne Isle-de-France leur port d'attache. Leurs pillages des navires marchands, anglais notamment, qui sillonnaient la précieuse route des Indes, furent même, nous assure la petite histoire, la raison principale qui détermina l'Angleterre à s'emparer du nid de corsaires qu'était alors l'île Maurice.

De là à penser que les corsaires avaient, dans l'île, de sombres cachettes regorgeant de doublons, de bijoux, d'objets en or, de barres d'argent, etc., il n'y eut jadis qu'un pas vite franchi par les anciennes générations, pas que les nouvelles suivent tout aussi allégre-



ment en s'aidant parfois de détecteurs électroniques.

Des noms fameux furent donnés à ces emplacements : Klondyke, Belmont, Tamarin, Roches-Noires... mais depuis toujours on vous dira également, dans le pays, qu'aussi sûrement que la passion du jeu, celle du trésor caché ruine les malheureux et crédules « actionnaires » qui, tout en creusant parfois jusqu'à plus de 100 mètres sous terre, enfouissent avec certitude leurs seuls capitaux... Maurice, pays de légendes...

La plaie de la sorcellerie

La seconde passion — non avouée et beaucoup plus « meurtrière » financièrement et moralement surtout — c'est la sorcellerie, passion qui atteint toutes les couches de la société. Cette question m'a également captivé durant les années récentes que je viens de passer dans l'île pour le tournage de mon film documentaire.

Au cours de l'enquête à laquelle je me suis livré et qui m'a amené de multiples fois comme « client » dans l'ancre de certains sorciers du pays, j'ai tenu à pousser les choses à fond, allant même assister à des cérémonies se déroulant la nuit dans les cimetières. J'ai vu bien des choses qui ont fourni la matière d'un livre ayant pour titre « La Sorcellerie à l'île Maurice » et qui paraîtra prochainement.

En toute conscience, je puis dire qu'une très importante fraction de la population concourt à apporter régulièrement argent et dons en nature aux innombrables sorciers et sorcières qui vivent ainsi grassement en s'alimentant aux sources de l'inépuisable crédulité humaine. De très rares sacrifices humains seraient même encore à déplorer... D'ailleurs, l'écrivain Huysmans aurait dit de l'île Maurice qu'elle était « le centre de la sorcellerie ». Le lecteur qui s'intéresserait à cette question pourra trouver dans mon livre de quoi satisfaire sa curiosité.

Bien entendu, le mal que peuvent faire ces croyances moyenâgeuses au moral des habitants n'échappe pas aux autorités religieuses très puissantes du pays, qui luttent avec acharnement contre un certain obscurantisme favorisant ces pratiques. Mais le combat est rendu difficile par les influences asiatiques et africaines de la majorité de la population, apportant avec elles leur peur ancestrale de l'invisible.

LES IMMIGRÉS D'AFRIQUE ET D'ASIE ONT ADOPTÉ LE PATOIS CRÉOLE, DÉRIVÉ DU FRANÇAIS, QUI SERT DE LANGUE COMMUNE. — MAIS ILS ONT GARDÉ LEURS COUTUMES, EMPREINTES DE MAGIE ET DE SORCELLERIE, TELS NOTAMMENT CES ORIGINAIRES DE L'INDE (L'HOMME AU TORSSE NU EST PERCÉ DE DARDS).

UNE CASE DE PÊCHEUR NOIR REMISE A NEUF.

(Photo Herbert May.)

Poètes mauriciens

Il convient donc de se réjouir que la culture française soit toujours présente à Maurice de nos jours, puisqu'elle aussi, en intéressant et en captivant l'intellectualité des fils de ce sol, par ailleurs privilégié, concourt à promouvoir et à maintenir une pensée plus large, plus élevée, qui, dans une certaine mesure, fait dévier l'esprit vers des idéaux plus nobles et plus réalistes.

Et il est émouvant de se tourner vers les sommets de la poésie mauricienne et de constater que son expression est purement française et qu'elle se trouve à l'aise aussi bien chez des Franco-Mauriciens, des Indo-Mauriciens, des Sino-Mauriciens ou plus simplement chez des « hommes de couleur ».

Pour ne citer que deux extrêmes, voici un Clément Charoux, Grand Prix 1938 des « Écrivains de langue française à l'étranger », parlant de la France :

... Remercions la France en ses ambassadeurs. La pérennité de notre force, autant que notre amour pour elle, c'est son amour pour nous, la fraternelle bonté que nous prodiguent ses journalistes, ses poètes, ses écrivains, ses conférenciers, le moindre de ses fils, venus sous les lataniers de Paul et Virginie toucher du doigt le miracle de la race.

Et, pour terminer, voici quelques vers extraits d'une bouleversante complainte de Jean-Georges Prosper :

Ne t'afflige pas, maman
Pour m'avoir mis au monde
Par un temps si difficile.
Ne t'afflige pas
Pour m'avoir donné ces mains brunes,
Ces mains de pauvre
Auxquelles tant de choses
Sont inaccessibles.
Ne t'afflige pas pour m'avoir imposé
Toute une vie d'homme.

Maman, maman, je t'en prie, ne pleure pas;
Puisque j'aime cette vie tout de même,
Cette vie que tu m'as donnée.

Comment, après cela, ne pas parler de « miracle français en terre étrangère ! »

P. E. P.



Temples mauriciens

Cathédrales - Pagodes
Mosquées - Temples hindous

Par Herbert MAY

L'auteur s'est particulièrement intéressé aux temples des diverses religions qui coexistent à l'île Maurice.

L'AVION qui arrive en quarante minutes de la Réunion atterrit à l'aérodrome de Plaisance, qui est à une dizaine de kilomètres de Curepipe. Déjà, à l'aéroport, le pittoresque de l'île me frappe. Des femmes indiennes, en saris de couleurs pastel, rose, violet pâle, vert-beige, bleu pâle, orange, forment un tableau vivant. Une voiture d'« Air France » — un taxi en l'occurrence — me mène jusqu'à Curepipe sur une belle route bien entretenue, traversant quelques villages aux boutiques chinoises et à la population indienne, au milieu des plantations de cannes à sucre.

Curepipe anglo-indienne.

Curepipe, avec son collègue royal aux lignes droites derrière une grille, son monument aux morts où un soldat anglais et un soldat mauricien brandissent un drapeau, ses larges avenues, ses magasins, fait bien l'impression d'une ville coloniale britannique. Le *Park Hotel* est très luxueux, situé au milieu d'un joli parc. Les églises,

certes, sont assez nombreuses ; mais la cathédrale (peut-être à cause de la présence de ses sœurs anglicanes) a une certaine sévérité. Des parcs ornent la ville et y rendent le séjour fort agréable.

Le lendemain, je pars avec le taxi pour le nord. La route de Curepipe à Port-Louis — une trentaine de kilomètres — est également desservie par des autocars rapides et bon marché, bariolés d'affiches publicitaires. Puisque Maurice, *Mauritius* en anglais, est un territoire britannique, on conduit à gauche. La route passe par Vacoas, qu'on pourrait appeler le « Versailles de Maurice », bien qu'il n'y ait pas de château, mais des casernes, des magasins, des villas entourées de haies de bambou et qui sont l'édification mauricienne des « cottages » chers aux Anglais. Ces villas ont presque toujours une « varangue », ou véranda, ornée de fleurs ou de plantes vertes ; celles des gens riches ont aussi des tourelles aux angles de la façade et un parc. Vacoas est en même temps la résidence de nombreux fonctionnaires britanniques qui préfèrent son calme rustique à l'atmosphère citadine de Curepipe.

Chez les Chinois de Port-Louis.

Port-Louis a un quartier pour chacun de ses groupes ethniques ou religieux : hindous, musulmans, Chinois. La visite du quartier chinois est une aventure pour moi. Ils sont environ 10 000, qui éditent leur propre journal dans leur langue. Les inscriptions aux devantures des magasins sont aussi en chinois. Dans les épiceries, on vend des produits de Chine, des poissons ou des légumes séchés, du linge « Made in Hong-Kong ». Je tombe dans une librairie sur un grand portrait de Tchang-Kaï-Chek qui me fait comprendre que c'est ici la tendance « nationaliste » qui règne ; celle-ci a également une école primaire et une école secondaire, où je suis admis sans difficulté. Entrant ensuite dans une autre librairie, je vois le portrait de Mao Tsé-Toung.

Beaucoup de femmes chinoises portent encore la robe traditionnelle, et l'on rencontre des hommes avec la natte. Les Chinois bouddhistes ont cinq temples, dont je ne visite que deux. Lorsque j'entre dans celui de la rue Pope-Hennessy, je pénètre dans un restaurant. Effectivement, une salle à manger est au rez-de-chaussée, pleine de photos et de tableaux chinois ; le temple (qui joue le rôle de pagode) se trouve au premier étage. Sur l'autel, devant lequel sont posés des coussins rouges, brûle du bois de santal, à côté de verres et de bougies, au milieu de Bouddhas en porcelaine et devant un grand Bouddha peint ; à gauche et à droite, des autels latéraux plus petits.

Une partie du mur est couverte de courtes banderoles rouges aux caractères chinois. Ces feuillets servent à la divination, qui se fait de la façon suivante : dans un gobelet sont placées une centaine de baguettes en ivoire que l'on secoue et dont on fait sortir l'une. Celle-ci porte un numéro ; on prend le feuillet correspondant, qui vous donne des prévisions en langage céleste, c'est-à-dire très obscures. Cependant, lorsque je fais l'essai, avec l'aide d'une nonne chinoise, je suis frappé de ce que la prévision parle de « voyage ».

ce qui est exact. (Au-delà d'une petite cour, en arrière, habitent ces « nonnes » bouddhistes qui occupent des cellules peu confortables.)

De la mosquée aux temples hindous.

Après avoir été bouddhiste et m'être, selon le rite, agenouillé devant le Bouddha en mettant le front sur le sol, je me fais musulman, ensuite, pour visiter la mosquée. Celle-ci est située en plein centre de Port-Louis, mais, dès que j'ai franchi la porte et que je me trouve dans la vaste cour où figurent un bassin pour les ablutions et quelques plantes vertes et des arbres, je me crois hors du monde. Les bruits de la rue ne parviennent plus ici. Les dimensions de cette grande mosquée donnent une idée du nombre des musulmans. Derrière le *mihrab* (autel), il y a, à l'étage supérieur, la tombe d'un saint musulman venu de l'Inde. Le cercueil est couvert d'étoffes chatoyantes, de petits vases et de lampes arabes.

Une brève visite de la cathédrale me ramène à des impressions européennes. Puis, quittant Port-Louis pour aller à Triolet, je reviens à l'Asie. Triolet est comme un coin de l'Inde à Maurice. Il y a là quatre ou cinq temples, mi-cachés entre les arbres. Tous, dédiés aux divinités hindoues, ont une architecture différente, mais je retrouve au temple de Shiva les lions-gardiens, à celui de Kali, déesse de la mort, les peintures sur les murs, au temple de Hanouman l'image du dieu-singe. Tout près du temple est un énorme « banian », ou figuier de l'Inde, arbre sacré des hindous, avec ses curieuses racines « adjacentes ». Le vieux prêtre habitant une case voisine m'accompagne dans les temples et fait une invocation à Shiva en mon honneur (Triolet est réputé être le plus beau temple hindou de Maurice, peut-être même de l'Océan Indien, en dehors de l'Inde). Le village du même nom, étiré sur 5 ou 6 kilomètres, abrite surtout des employés et ouvriers d'une sucrerie voisine.

Toutes les religions au cimetière marin.

Le surlendemain, je visite le sud de l'île : Rivière Noire, Case Royale, le Morne.

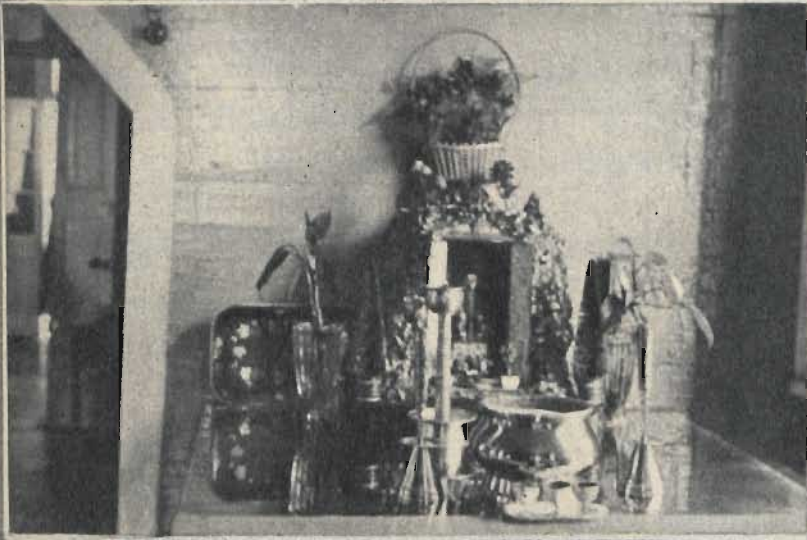
Le Morne est une colline de peut-être 500 mètres d'altitude qui, vue de loin, fait l'impression d'un trapèze. A ses pieds s'étend une belle plage, Morne-Plage, avec un hôtel et des « bungalows », petits pavillons au toit recouvert de chaume. J'y déjeune, puis je longe la côte sud. A travers les *filao*s, qui sont des pins des Tropiques, paraissent la mer bleue et le brisant blanc. La baie du Cap, avec un village aux toits rouges dispersés entre les palmiers et la verdure, offre un paysage tahitien.

A Souillac, j'admire un cimetière marin situé au bord de la mer, sans séparation, ouvert vers l'infini. Trois confessions de l'île — chrétiens, hindous et musulmans — y voisinent, comme les vivants, sans se mêler. Ils sont enterrés dans cette terre anglaise de culture française qui leur fut accueillante.

H. M.

LE TEMPLE DE SHIVA A TRIOLET.





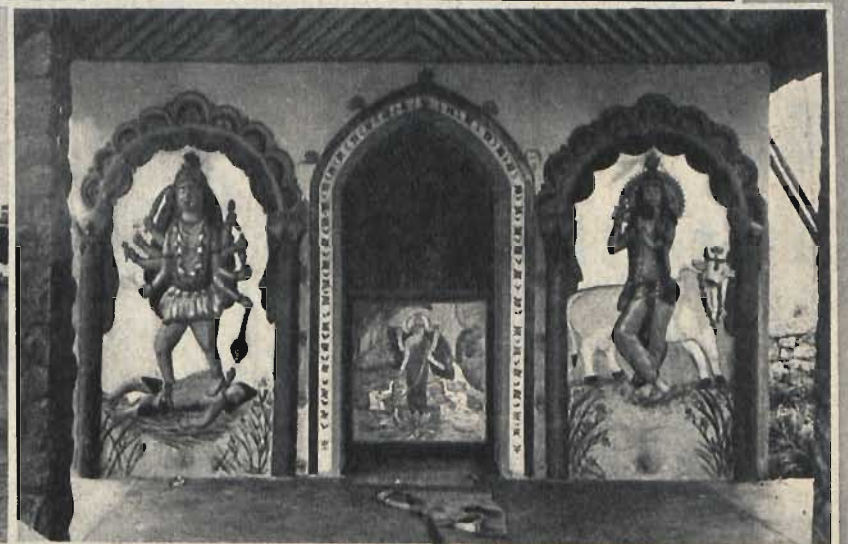
AUTEL BOUDDHIQUE DÉDIÉ A HANUMAN.



FEUILLETS SERVANT A LA DIVINATION AU
TEMPLE BOUDDHIQUE DE PORT-LOUIS.



LE TEMPLE DE SHIVA A CUREPIPE — UN DES
INNOMBRABLES SANCTUAIRES HINDOUS DE L'ILE.



TEMPLE HINDOU PRÈS DE RIVIÈRE DU REM-
PART (KALI A GAUCHE, KRISHNA A DROITE).



AUTEL HINDOU, PRÈS DE BELMONT.



LE CIMIÈRE MARIN ROMANTIQUE DE SOULLAC.



AUTOROUTES D'EUROPE

Les autostrades italiennes où l'on paye à la sortie se développent rapidement

par Sven-Ake NIELSEN

Le reporter international Sven-Ake Nielsen a longuement voyagé sur les autoroutes d'Europe, et il nous en parle dans cet intéressant article.

L'Allemagne de l'Ouest et l'Italie sont les premiers pays européens dans le domaine des autoroutes. La France a un important programme d'avenir, mais là aussi elle est devancée par l'Italie qui construit beaucoup plus vite. Le premier article est consacré aux autostrades de la péninsule. Le second traitera de l'Europe du Nord et du Centre et notamment de l'Allemagne Fédérale.

LES anciens Romains savaient déjà ce que des routes rapides signifiaient pour un pays. Leur Via Aurelia allait de Rome à Madrid, et la Via Appia de Rome à Brindisi, puis continuait jusqu'à Athènes en suivant le flanc des Balkans. La route nationale n° 7 française est aujourd'hui encore la Via Aurelia (de Menton à Aix-en-Provence).

De notre temps, Hitler a compris que des routes rapides pouvaient avoir une grande importance dans la guerre. Et les « autobahnen » allemandes furent construites partiellement par des ouvriers qui étaient des esclaves. Mussolini commença à construire ses autostradas comme un réseau routier pacifique, mais il comprit aussi par la suite les avantages qu'elles présentaient pour la guerre.

Jusqu'au milieu de l'été de 1961, la France, elle, n'avait qu'environ 200 kilomètres d'autoroutes (191 kilomètres pour être exact). Depuis lors, 50 kilomètres ont été ajoutés, ceux de la malchanceuse « Autoroute Esterel-Côte d'Azur », dont la réalisation fut retardée par la rupture du barrage de Malpasset, près de Fréjus, une catastrophe dans laquelle périrent 500 personnes. Aujourd'hui (fin 1961), l'Italie a 1 300 kilomètres d'autostrades ouvertes et en service.

Les capitales italiennes de l'automobile.

Regardons les choses en face... l'Italie a perdu la guerre. Elle est très souvent considérée comme un « pays pauvre ». La plus grande partie des Italiens l'affirment eux-mêmes : « Noi siamo poveri ! » Mais la réalité est que l'Italie a compris que les autostrades étaient nécessaires à une nation moderne.

Il est très commun de penser aux États-Unis comme à la première nation du

PHOTO AÉRIENNE DE L'AUTOSTRADA TURIN-IVREA, LAQUELLE EST DÉJÀ APPELÉE « LA ROUTE DU MONT-BLANC », PARCE QU'ELLE ABOUTIRA PAR LA SUITE DIRECTEMENT AU NIVEAU DU TUNNEL TRAVERSANT LE MASSIF DU MONT-BLANC. — AU SECOND PLAN, UNE STATION DE PÉAGE.

monde dans ce domaine. Mais ceci est faux ! Proportionnellement au nombre d'habitants (et au revenu annuel de l'État), l'Italie devance de loin les U. S. A. Sauf l'Allemagne, dont nous reparlerons, aucune nation au monde n'a plus de kilomètres d'autostrade par tête d'habitant que la « pauvre Italie ».

Je ne pense d'ailleurs pas que l'Italie soit si pauvre. Il y a des taudis à Naples et dans le Sud et jusque dans le Transtevere, à Rome, mais dans le Nord l'Italie est une contrée moderne, énergique et travaillant dur. Elle a le sens de la vitesse et de l'automobile. Et Turin et Milan sont les capitales mondiales de magnifiques voitures portant des noms tels que ceux de Fiat, Lancia, Maserati, Osca, Abarth, et la glorieuse Alfa-Romeo, gagnante de Grand Prix pour de nombreuses années, qui s'associent avec les « grands couturiers » de la carrosserie tels que Farina, Ghia, Bertone, Touring, etc. La reine des voitures modernes est aujourd'hui la Ferrari, au même titre que la Rolls Royce ou la Bentley. (Il est probable que Fiat et Ferrari apportent à l'Italie, aujourd'hui, plus de gloire que Botticelli et Veronèse !)

Il est naturel que l'initiative en matière d'autostrades vienne de Turin et de Milan, qui paient plus de 70 p. 100 de tous les impôts payés en Italie. C'est ici, dans le Nord, que le réseau d'autostrades est le plus dense, et c'est dans ces deux villes conscientes de l'automobile que tout le programme des nouvelles autostrades est conçu, dessiné et exécuté.



LE FUTUR RÉSEAU ITALIEN D'AUTOSTRADES.

« Autostrada del Sole ».

Tout le monde connaît maintenant l'Autostrada del Sole (l'Autoroute du Soleil) qui va de la frontière suisse à Florence, mais qui sera bientôt ouverte sur tout le chemin allant jusqu'à Naples. Ceci signifie que le tronçon Milan-Naples aura 738 kilomètres de longueur. Et n'oubliez pas que le tronçon Naples-Capoue (42 kilomètres) est déjà ouvert, qu'à partir de Rome la construction avance très vite vers le nord en direction de Magliano-Sabino (50 kilomètres et 15 milliards de lire !), et qu'à partir de Capoue la construction avance aussi rapidement vers Frosinone. A partir de Florence et en direction de Sienne (44 kilomètres et 14 milliards de lire), les travaux avancent également avec rapidité. Aujourd'hui, le parcours Florence-Rome s'effectue sur une route ordinaire longue de 292 kilomètres. Ce tronçon sera plus court et, de ce fait, plus rapide, lorsque l'Autostrada del Sole sera entièrement ouverte.

En fait, le projet du « parcours final »

Naples-Reggio (Calabre) et celui de l'« autostrade trans-sicilienne » ont déjà été adoptés et vont maintenant être également mis à exécution.

Les expropriations vont vite... en Italie.

Alors que la progression des autoroutes françaises n'est souvent que symbolique, les autoroutes italiennes s'allongent fiévreusement d'elles-mêmes à une vitesse terrifiante. Pourquoi l'Italie dépasse-t-elle la France dans ce domaine ? pourrait demander un Français. La réponse est très simple : les automobilistes français sont très conscients de l'autoroute, mais le gouvernement français ne l'est pas. Aujourd'hui même, un gros titre d'un journal français pose la question : « La Prévention Routière prévoit 10 000 tués cette année... Où sont passés les milliards, qui, par la construction d'autoroutes, sauveraient des milliers de vies humaines ? »

Le gouvernement italien a, lui, pleine

conscience de l'autostrade. Autre chose importante : les litiges se règlent vite en Italie. En général, le paysan italien signe rapidement la vente de la partie de sa terre requise pour « l'Autostrada » ; presque à chaque fois, la somme qu'il réclame pour sa parcelle de terrain lui est accordée. En France, un paysan peut marchander beaucoup plus... parfois même pendant des années, devant les tribunaux et les « commissions arbitrales », pour une parcelle de terre de 500 m², paralysant ainsi un vaste programme de construction d'autoroute : récemment, le ministre des Travaux Publics et des Transports a annoncé le projet d'un important programme routier comportant la construction d'un réseau de 3 500 kilomètres d'autoroutes. A la cadence actuelle toutefois, ce programme ne pourra pas être réalisé en quinze ans comme il a été annoncé. Entre autres obstacles, il faut signaler les difficultés rencontrées pour l'acquisition des terrains nécessaires pour arrêter le tracé définitif. Lorsqu'il exproprie, l'Etat n'achète jamais un terrain au-delà d'un prix fixé par l'Administration des Domaines. Or les propriétaires ainsi indemnisés ont droit à des procédures de recours devant des commissions arbitrales, et les procédures durent parfois plusieurs années.

Première tranche de ce programme pour lequel ont été débloqués 900 millions de nouveaux francs : huit sections d'autoroutes, cinq déviations de localités et quatre nouveaux ponts de 20 à 30 mètres sur la Seine et la Marne, constituent les grands travaux qui vont être entrepris.

Tandis que l'autoroute de l'Ouest de Paris ne mesure que 34 kilomètres, l'autoroute du Sud de Lille n'en mesure que 40, l'autoroute de l'Est de Marseille n'en mesure que 18, ce qui en d'autres termes signifie de courts tronçons. L'autoroute de l'Esterel vient d'être ouverte sur une distance dépassant 50 kilomètres... pour la première fois en France !

Tandis que le programme français ne sera prêt (si tout se passe bien) qu'en l'année 1976, le projet italien de 7 000 kilomètres d'autostrades (6 902 kilomètres, pour être plus précis) sera prêt à entrer en service dans dix ans d'ici au plus tard, ce qui veut dire 1971 !

Moi qui écris ces lignes, j'ai observé pendant des années le programme de construction des autostrades italiennes. Je parle italien, je me trouve souvent à Rome, Milan et Turin, et j'ai accompli un considérable travail de reportage sur le programme des autoroutes italiennes. Voici quelles sont mes observations plus détaillées.

Les raccordements avec la Suisse et la France.

On pense à la fameuse Autostrada del Sole comme partant de Milan. Mais, dans la réalité, elle part déjà du Lac Majeur (à Angera-Gallarate), en même temps que de Varese (entre le Lac Majeur et le Lac de Côme). Un troisième de ces embranchements d'autostrade part de Côme (la ville elle-même). L'embranchement d'Angera est aussi quelquefois appelé « l'embranchement de Sesto » (mais il n'a rien à voir avec la ville des environs immédiats de Milan qui porte ce nom). Cet



embranchement conduit jusqu'à Milan, avec tout le trafic descendant du Simplon et de Domodossola, c'est-à-dire celui des voitures venant de Scandinavie, d'Allemagne et de Suisse. L'embranchement de Varese débite la circulation venant de Bellinzona, Locarno et Lugano, tandis que l'embranchement de Côme reçoit le trafic en provenance de l'Est de la Suisse et de l'Autriche.

Même la Suisse a finalement compris que les autoroutes étaient indispensables, et ce pays a entrepris le travail sur son premier parcours : Genève-Lausanne. L'Italie a déjà en cours des travaux destinés au raccordement avec la France par autoroute. L'autostrade Gênes-Savone, qui est longue d'environ 45 kilomètres, est déjà en service et d'immenses chantiers sont en activité entre Vintimille et Savone. Lorsque vous roulez en voiture le long de l'étroite route côtière allant de la frontière, à Menton, en direction de Savone, vous voyez ces énormes ponts d'autostrade en cours de construction. La nouvelle autostrade Gênes-Vintimille-frontière française passera à l'intérieur des terres (à 50 à 200 mètres de la mer). Et la France se doit maintenant de continuer le raccordement à partir de la Brague (près de Nice) avec une nouvelle autoroute contournant Nice et se prolongeant à l'intérieur des terres jusqu'à Menton et la frontière. (Dans les premières semaines de septembre, il m'a fallu vingt minutes pour rouler depuis le début même de la Promenade des Anglais, à Nice, jusqu'à l'hôtel Ruhl, qui se trouve sur ce même boulevard, tellement la circulation était encombrée. Or, cette Promenade s'intègre, en fait, dans la route nationale n° 7.)

Mais l'Italie n'a pas que l'*Autostrada del Sole*. D'énormes travaux se poursuivent nuit et jour par ailleurs. Permettez-moi de vous rappeler que l'autostrade Turin-Ivrea (Ivrea est la ville où se trouve la maison-mère des fameuses machines à écrire Olivetti, tout comme Turin est la ville de Fiat, Lancia, Abarth et Ghia) a été mise en service l'an dernier et que ces

42 kilomètres ont été construits en moins de deux ans !

Ainsi que tout le monde le sait maintenant, le nouveau tunnel sous le mont Blanc (Chamonix-Entrèves) sera ouvert et en pleine exploitation d'ici un an ou deux. Et, à partir d'Ivrea, les Italiens poussent déjà la construction vers Aoste, dans la vallée qui ressemble à l'Himalaya... Cette autostrade se prolongera jusqu'au débouché même du tunnel du mont Blanc. Depuis que le tronçon Turin-Ivrea a été mis en service, la ville d'Aoste (y compris son élégant casino climatisé) a reçu 100 % de plus de touristes qu'avant l'ouverture de cette nouvelle autostrade. Les automobilistes de Turin peuvent maintenant aller à Aoste et en revenir dans la soirée.

De Turin à Venise — et en Yougoslavie.

D'énormes possibilités et horizons économiques s'ouvrent grâce aux autostrades italiennes. Il n'y a pas que l'Europe Centrale qui vienne directement jusqu'à Milan et Rome... les pays balkaniques commencent aussi à s'en rapprocher. Une autostrade existant déjà depuis de nombreuses années est celle de Turin-Milan-Bergame-Brescia-Vérone (Turin-Milan, 127 kilomètres ; Milan-Brescia-Vérone, 165 kilomètres).

A partir de Vérone, des travaux sont en cours en direction de l'Est, vers Padoue et, à partir de cette dernière ville, existe déjà un dernier tronçon d'autostrade aboutissant à Venise. Ceci signifie que vous pouvez maintenant presque traverser l'Italie d'ouest en est de Turin à Venise.

A partir de Venise, une autoroute est projetée, pour aboutir à Trieste (ce qui signifie la Yougoslavie et les Balkans), ainsi qu'un dernier tronçon (partant juste à l'Ouest de Turin) traversant l'Italie au nord entre Turin et le mont Cenis. De plus, un tronçon Savone-Ceva-Mondovi

L'AUTOSTRADA DEL SOLE SE CONTINUE PAR LA BRANCHE NAPLES-SALERNE (VUE SUR SALERNE). — DANS UN PAYS AUSSI MONTAGNEUX QUE L'ITALIE, LES AUTOSTRADES COMPORTENT DE NOMBREUX TUNNELS, QUI N'ONT PAS EMPÊCHÉ CEPENDANT LE DÉVELOPPEMENT RAPIDE DU RÉSEAU.

(cette dernière ville se trouvant à 20 kilomètres à l'ouest environ de Cuneo) est actuellement en chantier.

Nouveaux tronçons et « doubléments ».

L'ancienne et bien connue autostrade Gênes-Milan est maintenant en cours de « raddoppio », c'est-à-dire qu'elle va être doublée, avec deux pistes (deux files de voitures) dans chaque sens, soit quatre en tout. Cette autoroute est longue d'un peu moins de 150 kilomètres. Le tronçon Gênes-Savona est déjà ouvert (30 kilomètres). A partir de Savona, l'embranchement allant à Ceva est également ouvert (41 kilomètres).

L'étrange fait est que l'Italie construit ses autostrades si vite que de nombreux étrangers ne les connaissent pas. Il existe, par exemple, une nouvelle autostrade partant de Florence et allant directement jusqu'à la Méditerranée (appelée en ce lieu le *Mar Ligure*), en passant près de la vieille ville royale de Pistoia et près des fameuses stations thermales de Montecatini Terme et Lucca ; cette autoroute rejoint la route côtière près de Pise.

De nouveaux tronçons de la toute nouvelle *autostrada di Spezia* (aussi appelé La Spezia) Pontremoli-Parme (Parme est situé sur l'*autostrada del Sole*) sont déjà en construction. Parme est la vieille ville des rois et du fromage (ce qui n'est, bien entendu, pas une comparaison !). Pousant plus avant notre examen des autostrades trans-italiennes, nous citerons naturellement la vieille route Rome-Ostie,



« ALT » (SECOND PLAN A GAUCHE) NE SIGNIFIE PAS « ALTITUDE », MAIS « ARRÊTEZ-VOUS » (POUR LE PAIEMENT DU DROIT DE PÉAGE ET POUR LE CONTRÔLE). -- LA VITESSE EST LIMITÉE A 60 KILOMÈTRES A L'HEURE, L'ARRÊT DEVANT SE FAIRE A 400 MÈTRES DE LA (AUTOSTRADA DEL SOLE, PRÈS DE MILAN).

qui est, elle aussi, en cours de « raddoppio », et dont un nouvel embranchement aboutira au tout nouvel aéroport Léonard de Vinci, qui est aussi appelé Fiumicino et se trouve sur la côte. (L'aéroport de Ciampino est maintenant fermé au trafic aérien international).

Une autre importante autostrade également en chantier est celle de la *Satap* (d'après les initiales des mots *Società Autostradale Torino-Asti-Piacenza*) qui sera la plus rapide voie de connexion de Turin avec l'*Autostrada del Sole*... Piacenza se trouve sur cette dernière autoroute. Près d'Alessandria, cette nouvelle route passera aux environs de Marengo, où Bonaparte, alors âgé de trente et un ans, battit l'armée autrichienne en juin 1800.

Il est également sûr maintenant qu'une nouvelle autostrade sera construite entre Naples et Reggio de Calabre, et qu'une autre traversera par la suite la Sicile (de Catane à Palerme, via Enna), mais il faut tout d'abord que le parcours Rome-Naples soit terminé. Il est aussi très probable que le pont suspendu (en plusieurs sections montées entre d'énormes piles) Villa San Giovanni-Messine sera construit par le travers du détroit de Messine. Une autre importante autostrade sera construite, celle de Bologne-Rimini-Ancône-Pescara... et une autre encore traversera la « botte » de Naples à Bari.

A travers marais et montagnes.

L'ampleur et la rapidité de la construction du réseau italien ne doivent pas faire oublier les difficultés vaincues, comme le montre l'histoire de l'*Autostrada del Sole*.

Toute l'affaire avait débuté modestement... Vingt ingénieurs tracèrent au crayon une ligne rouge sur une carte d'Italie ordinaire à l'échelle du 25 000^e, et il y avait exactement un million de lires de capital dans les caisses de « *La Società Concessioni e costruzioni Autostrade* ». Ceci se passait en janvier 1956. En mai de cette même année, la Société obtint la concession de la construction de l'*Auto-*

strada del Sole, et 43 milliards de lires devaient être consacrés à celle-ci... le Président de la République italienne donna le traditionnel premier *cippo* (coup de bêche), symbolisant ainsi le commencement des travaux !

De très grandes difficultés étaient à surmonter ; rien qu'entre Milan et Bologne, 15 grands ponts étaient à construire, pour une longueur totale de 3 511 mètres, avec un total de 106 arches ou portées variant de 21 à 75 mètres. Quelques-uns des plus importants de ces ouvrages sont le pont sur la rivière Lambro, avec une portée de 58 mètres, le pont sur le fleuve Pô (long de 1 176 mètres, ainsi que déjà dit), avec 16 portées de 33 mètres 50... un pont sur la rivière Taro, avec 536 mètres.

D'incroyables obstacles furent vaincus... D'abord les rizières de la grande plaine de Lombardie, au sud de Milan, qui est appelée la *Bassa Milanese*, avec ses rivières, ses inondations, ses pluies, ses tempêtes, sa glace, sa neige, ses blizzards, son argile qui rend presque impossible la construction des fondations des énormes piles ; et en été, une chaleur torride et une poussière qui incommodent les ouvriers et rendent la terre trop sèche pour les travaux des ingénieurs. Malgré tout ceci, le tronçon Milan-Bologne fut construit avec de l'avance sur « l'horaire » !

Et, avant les fêtes de Noël de 1960, le Président Fanfani « descendit » en voiture les 85 kilomètres (84 kilomètres 700 pour être précis) du tronçon Bologne-Florence. Ceci peut ne pas paraître très impressionnant. Mais consultez une carte sur laquelle figurent les montagnes ! Ce fut un grand triomphe technique que de conquérir les Apennins, dans lesquels, entre bien d'autres, les deux cols de montagne de Futa et Raticosa étaient encore, en 1960 et 1961, aussi légendaires que le redoutable *Pike's Peak* du Colorado, aux Etats-Unis, par lequel passaient les « hommes de 1849 » (les chercheurs d'or et les colons) se rendant en Californie à l'époque de la fameuse Ruée vers l'Or. De nombreux automobilistes n'osaient pas utiliser la

grand-roule numéro 65 (entre Florence et Bologne) pendant l'hiver, à cause des cols de Futa et de Raticosa. Il fallut, à plus de 5 000 hommes, trois ans de dur labeur avec 1 660 bulldozers et autres machines de terrassement pour venir à bout de ces 85 kilomètres !

Voici des chiffres qui pourraient vous donner une indication des incroyables difficultés rencontrées : de Milan à Bologne, le prix moyen du kilomètre fut de 205 millions de lires, mais il s'éleva à 735 millions de lires le kilomètre entre Bologne et Florence !

Sur un seul *tratto* situé entre Bologne et Florence... un parcours qui n'est pas long de plus de 11 kilomètres... il fallut construire 45 ponts et 25 tunnels... les tunnels ont à eux seul une longueur totale de 7 kilomètres. (L'éclairage de l'intérieur des tunnels devra toujours avoir la même intensité que l'éclairage extérieur, ceci pour éviter que les automobilistes, sortant d'un tunnel obscur, soient « aveuglés » par la brillante lumière du soleil. Si le temps est gris et sombre à l'extérieur, les lampes électriques auront à peu près la même intensité à l'intérieur du tunnel.)

La protection de l'autostrade.

Il arrive aussi que des vents furieux soufflent entre Bologne et Florence. Des murs servant exclusivement à la protection contre les vents et les tempêtes sont en cours d'érection aux points où ces éléments atteignent leur plus extrême puissance. Et l'on voit près des sorties des tunnels de grands panneaux de signalisation lumineux qui indiquent quelle est la violence du vent à l'extérieur. Egalement, par temps de neige et de glace... ce qui se produit très souvent en hiver dans les Apennins aux environs des cols de Futa et de Raticosa, l'état de la route sera annoncé par des panneaux de signalisation lumineux vous conseillant : « Neige et glace à l'extérieur... conduisez lentement ! »

Les barrières en grillage d'acier et en béton protègent aussi la route contre les « *caduta sassi* » et les « *caduta neve* », les chutes de pierre et de neige. En d'autres lieux, les murs de protection servent à arrêter les glissements de terre et d'argile. De ce fait, tous les automobilistes sont bien protégés contre les avalanches et les glissements de terrain.

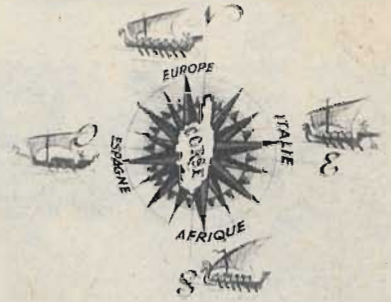
Des services efficaces et variés.

Rien qu'entre Bologne et Florence, se trouvent deux postes de police s'occupant uniquement de l'*Autostrada del Sole*, deux stations radiophoniques de secours, un petit hôpital, des ateliers de réparation, des garages, et de nombreux motels, hôtels et restaurants... tous ouverts jour et nuit. Vous pouvez y acheter un pyjama, de la pâte dentifrice, du savon, des chemises, des lames de rasoir, de la poudre et du rouge à lèvres pour les dames, etc., du tabac, des cigarettes, des pellicules photographiques, des journaux. Et l'on trouve tout au long de l'*Autostrada del Sole* des bureaux de tourisme qui distribuent gratuitement, jour et nuit, des cartes et des

(Suite page 52.)

EN CORSE

par Michel ROBLIN



SEULE grande île française, la Corse est également l'un de nos plus grands départements ; le caractère très particulier de sa toponymie justifie l'importance que nous lui accorderons.

Grecs, Phéniciens, Étrusques et Ligures.

Habitée dès l'aube de la préhistoire et relais commode pour les relations entre l'Italie et l'Espagne, entre l'Europe et l'Afrique, la Corse recut des colons de tout le pourtour de la Méditerranée.

Alors que, sur le continent, les populations les plus anciennement établies étaient successivement assimilées, chassées ou exterminées par les nouveaux venus, l'insularité du pays obligeait à une plus grande stabilité et, de ce fait, les noms de lieu, malgré l'uniformité que l'orthographe toscane leur confère, sont très souvent d'une antiquité si reculée qu'il est inutile d'en chercher la traduction.

La plupart semblent d'origine ligure, un peuple mal connu qui précéda les Latins

en Italie et les Celtes en Gaule, mais les Étrusques, les Phéniciens et leurs colons carthaginois, les Grecs et leurs colons de Phocée et de Marseille ont également imprimé leur marque dans cette toponymie prélatine de la Corse dont nous nous contenterons de citer les exemples les plus connus : Aleria, Sartène, Luri, Zicavo, Calacuccia, Carcopino, Chiavari, Evisa, Leca, Sagone, Venaco et Zonza.

Bergeries d'Ajaccio et remparts de Bastia.

Deux siècles avant notre ère, les Romains mettent tous les envahisseurs sous le joug et imposent peu à peu la langue latine à tous les habitants de l'île. Cette influence linguistique sera définitive et, aujourd'hui encore, le dialecte corse est d'origine latine, comme le français, l'es-

pagnol ou l'italien. Malgré la domination de Gênes, il offre peu de rapports avec les patois qui se parlent sur cette côte, mais il est par contre assez proche des dialectes de la côte toscane et romaine, et il faut sans doute voir là le résultat de la domination politique de Rome et de Pise sur l'île au Moyen Âge et aussi des rapports plus faciles avec ces régions dont la Corse n'est séparée que par quelques heures de navigation.

Quand les noms sont d'origine latine, il est assez difficile de préciser s'ils remontent aux premiers temps de la domination romaine, dans l'Antiquité, ou au contraire à l'époque médiévale, puisque le dialecte corse est encore beaucoup plus près de la langue de Rome que ne le sont restés les patois plus septentrionaux d'Italie, de France ou d'Espagne.

Le nom de la capitale, Ajaccio, nous fournit le meilleur exemple. Il est apparenté à un terme toscan et de toute l'Italie centrale, *agghiaccio*, *adiaccio*, désignant les pâturages où l'on fait stationner les troupeaux de moutons, et à son original latin *adjacium*, de même sens, dérivé du verbe exprimant l'arrêt, le gîte. S'agit-il de bergeries antiques ou simplement médiévales ? Contentons-nous de savoir que les plus anciens habitants furent ici des bergers.

Le radical de Bastia et de Bastelica est le même que celui de la Bastille parisienne, celui du verbe bâtir, de bâtisse et de bâtiment, radical germanique, mais passé en latin à la fin de l'Antiquité. Qu'il s'agisse d'un château fort, d'une bâtisse importante, est indéniable, mais il nous est impossible d'en préciser la date, car Bastia est mentionnée en 1367, dix ans avant la construction d'un fort par les Génois.

Au contraire, Bonifacio est une création qui peut être datée, puisqu'elle porte le nom de son fondateur, au IX^e siècle, le marquis de Toscane, Boniface. Les imprécisions chronologiques reprennent avec le nom de Corte qui n'est autre que le toponyme *court* si souvent rencontré, avec le sens de résidence rurale, d'exploitation seigneuriale, d'un emploi courant dans tout l'Ouest de l'Europe.

Paroisses et domaines.

Les Corses, comme les Italiens... et les Bretons, ont emprunté le mot plèbe — devenu *plou* à Quimper et *pieve* à Ajaccio — pour désigner les paroisses, c'est-à-dire les centres de population. Telle est l'origine des villages de Pieve, de Piedicorte, abréviation de Pieve di Corte, la paroisse du domaine, de Piedicroce, celle de la croix, de Piedipartino, celle du mur en ruines.

Patrimonio est non pas seulement le patrimoine, mais plus généralement la pro-



(Suite page 53.)

La GUYANE pays d'avenir ?

Par Bernard QURIS
(Photos de l'auteur.)



NOUS PARTONS A L'AUBE. — NOS CANOTIERS NOUS ATTENDAIENT LA RIVIÈRE SE BORDE D'UN ÉPAIS RIDEAU.

« **P**UISQUE vous vous intéressez à la Guyane, me dit ce sympathique Bertaud, j'aimerais que vous veniez voir mes plantations d'ananas sur la Comté. Ce n'est pas loin, à peine quelques heures de canot ; vous pourriez même, si vous le désiriez, et à condition de partir de bonne heure, faire l'aller et le retour dans la journée. »

VOYAGE SUR LA COMTÉ

L'eau, en Guyane, est partout : suspendue dans ces nuages presque permanents, diffuse dans cette humidité latente qui mouille le sol et trempe les feuilles, groupée en ces faisceaux puissants que sont les fleuves et leurs affluents, les « criques ». Elle est si constamment présente, cette eau à la fois ravageuse et nourricière, docile et indomptable, qu'elle a puisé dans son ubiquité une sorte de légende et presque de divinité : le soir, au bivouac, pour peu qu'ils ne sentent pas en vous une incrédulité blessante, vos canotiers vous raconteront, sans se permettre d'en sourire, les gracieuses ou terrifiantes histoires de la « Maman di l'Eau » qui étend sa souveraineté sur l'immense domaine aquatique. Pays de fleuves, la Guyane ne pouvait avoir que des fleuves pour frontières ; ce sont aussi les seules voies de pénétration vers l'arrière-pays.

LE PETIT VILLAGE DE ROURA, SUR L'OYACK, DOMINÉ PAR SA CHAPELLE.



De la jeep au canot.

La belle route de latérite, qui saigne sur les verts nuancés de la brousse tropicale, dépasse l'aérodrome de Rochambeau et conduit, quelques kilomètres plus loin, à son terminus : le pont du Tour de l'Île. C'est elle que nous suivons, en jeep, le lendemain à l'aube.

Au pont, le canot nous attend ; une brume épaisse s'appesantit sur l'eau sombre qui clapote entre les racines des palétuviers. Une sorte de bassin paraît avoir été creusé de main d'homme.

« C'est ici, m'indique Bertaud, que, pendant la guerre, les Américains ont débarqué leur matériel lourd, en passant par l'embouchure du Mahury que vous apercevrez bientôt. L'idée n'était pas mauvaise et, puisque nous manquons de ports sur toute l'étendue de la côte guyanaise, nous aurions peut-être intérêt à l'exploiter, au moins pour un premier démarrage : ce trajet permet en effet d'éviter les inconvénients de la barre, à Cayenne. »

Mais le « bossman » — le patron du bateau — lance le moteur hors-bord en tirant vivement la ficelle, comme un enfant fait d'une toupie, et bientôt nous filons sur l'eau calme. La rivière du Tour de l'Île, large d'une trentaine de mètres, se borde d'un épais rideau de végétation. Nous arrivons bientôt au Mahury, formé par la jonction de la crique (1) que nous suivons et des flots de l'Oyack qui, en amont, se divise lui-même en deux branches : la Comté et l'Orapu. Un court tangage m'indique

(1) Crique : rivière.

la proximité de l'embouchure, mais nous remontons le courant et, peu après, apparaît, perchée sur la rive droite, la petite bourgade de Roura, dominée par sa chapelle et dont une dizaine de canots cernent le dégrad (2).

Un « Comté » envahi par la brousse.

A quelques kilomètres en amont, nous prenons le cours d'eau de droite, la Comté, dont le nom trouve son origine à la fin du XVII^e siècle :

Une escadre commandée par M. de Gennes arriva à Cayenne en 1696, de retour du détroit de Magellan où ce gentilhomme avait tenté sans succès de fonder un établissement. Il sollicita, à son retour en France, une concession en Guyane ; le roi, par lettres patentes du 19 juin 1697, lui accorda une bande de terrain de cent pas de profondeur, tout au long de la rivière d'Oyack, « du côté des Amazonnes » et jusqu'à sa source, pour en jouir à perpétuité, lui et ses descendants.

M. de Gennes cultiva sa concession avec soin, y fit beaucoup de dépenses et y construisit même des moulins à scier le bois. En considération de tous ces travaux et de l'intention qu'il avait d'établir deux batteries pour défendre l'entrée du Mahury, la demande que cet homme industriel fit au roi d'ériger sa concession en comté fut acceptée par lettres patentes datées à Versailles du mois de juillet 1698 ; elles lui permettaient d'établir un juge pour rendre la justice sur l'étendue de sa concession et l'exemptaient du droit de capitation pour les nègres qui y travailleraient, jusqu'à concurrence de cent cinquante. C'est ainsi que se créa ce comté de Gennes, ou d'Oyack.

Jadis, cette région fut donc cultivée : on pouvait y trouver des champs fertiles, des cultures tropicales, des bananeraies ; des cases, pleines d'une active population, se pressaient sur les bords de cette rivière, aujourd'hui désertée : au-delà des palétuviers riverains, je n'aperçois plus qu'un fouillis de verdure où se distinguent de hauts « palmiers-bâches », sordidement drapés dans leur robe de feuilles mortes qui leur donne l'aspect de sorciers africains. Abandon, recul, renoncement devant l'invasion progressive de la

(2) Dégrad : appontement artificiel ou naturel.



LES ANANAS DE GUYANE SONT A JUSTE TITRE RÉPUTÉS. — LES FEUILLES QUI POINTENT VERS LE CIEL PROTÈGENT UN FRUIT PESANT PLUSIEURS KILOS.

brousse qui a recouvert le pays d'une végétation secondaire si touffue qu'elle constitue une forêt presque impénétrable !

Mais, aujourd'hui, la Guyane sait qu'elle doit sortir de cette léthargie ; elle n'ignore plus que, prise dans la concurrence économique internationale, elle a le devoir d'échanger pour vivre, et par conséquent de produire : de produire, sous peine de mort, des denrées de qualité et de prix compétitifs. On n'insistera donc jamais trop sur la nécessité de doter le pays d'une agriculture et d'une industrie dignes de ses possibilités, capables, à tout le moins, de subvenir aux besoins de la population qui doit actuellement importer la quasi-totalité de ce qu'elle consomme.

Plantations des siècles passés...

Lors de la découverte de la Guyane, dans le courant du XVI^e siècle, les premiers navigateurs virent avec surprise que les habitants se teignaient la peau au roucou et que les Indiens cultivaient le coton dont ils tissaient leurs hamacs. Une courte rétrospective prouve que l'organisation et le développement de l'agriculture en Guyane ont été le souci constant des gouverneurs. Il ne fallait guère, à l'époque, compter sur la collaboration des nations colonisatrices rivales : les grands organismes internationaux que nous connaissons aujourd'hui restaient à inventer, mais l'astuce

LA CASE DE BERTAUD EST SURÉLEVÉE, VASTE ET BIEN CONSTRUITE.



et la débrouillardise individuelle y suppléaient parfois d'assez heureuse façon.

Le 1^{er} septembre 1713, un déserteur français du nom de Mourgue revient du Surinam où il s'était enfui ; pour se faire pardonner sa défaillance, cet habile homme en rapporte, larcin précieux, une livre de café en cosse qu'il avait dérobée à la vigilance des Hollandais. En récompense de ce service, il obtient, en même temps que sa grâce, l'économat de l'« habitation » (nom des plantations en Guyane). Dix ans plus tard, le succès de la culture des caféiers pouvait être considéré comme certain. Dès 1718, d'Orvilliers signale la bonne qualité des terres de l'Oyapock au ministre qui lui recommande d'apporter tous ses soins à la culture du caféier et, en 1731, de Maurepas renouvelle ces instructions en soulignant aussi l'intérêt du cacaoyer. Le cacaoyer de Caracas, pris à La Trinité par Chieusse, commandant de « La Jonquille », en sera d'ailleurs introduit en Guyane qu'en 1825, mais il est certain que cet arbuste existait depuis bien longtemps à l'état sauvage dans le pays.

C'est en 1720 que le Portugais Manuel de Torre se fixe à Cayenne avec sa famille, pour s'y livrer à la culture du tabac. Le 9 juin 1788, arrive en Guyane le botaniste Martin, venant de l'Île-de-France ; il introduit la canne à sucre d'Otahity, le muscadier, le poivrier, etc. Et le 1^{er} février 1826, le brick « La Mayenne », commandant Duhaut-Gilly, apporte à la colonie la canne à sucre jaune de Batavia.

En 1820, le gouverneur baron de Laussat invite vivement les habitants à planter des denrées vivrières, pour prévenir la famine ; bientôt, Prosper Thibault fait, sur l'exploitation Lagotellerie, des essais réussis de labour à la charrue ; à la même époque, succès identique sur son « habitation » (3) La Béarnaise, à

(3) Plantation.

Macouria. Enfin, cinquante ans plus tard, la culture de la ramie se révèle particulièrement fructueuse en Guyane et la pépinière de Baduel en distribue gratuitement trois mille plants aux colons. Tout est mis en œuvre pour encourager le développement de l'agriculture : en 1877, le gouverneur Loubère décide la reprise des concours agricoles et, deux ans plus tard, à l'exposition intercoloniale de Démérara (Guyane anglaise), le Comité de Cayenne obtient une médaille d'or.

Parallèlement, on s'efforce d'introduire en Guyane la main-d'œuvre nécessaire : une loi de 1845 ouvre un crédit d'un million de francs pour l'établissement de cultivateurs européens. En mai 1850, le « Tartare » entre dans le port de Cayenne : il ramène le gouverneur Maissin et un convoi d'agriculteurs madériens.

Pourtant, si l'on excepte quelques trop rares périodes de prospérité relative, l'agriculture, en Guyane, n'a jamais donné ce que l'on pouvait attendre d'elle, et il faut reconnaître aujourd'hui qu'elle se trouve réduite à sa plus simple expression : quelques plantations de cannes à sucre aux environs de Mana, de Saint-Laurent et surtout de Cayenne, quelques champs de maïs, de plantes fourragères et de manioc, des orangers, citronniers, bananiers et quelques milliers de cocotiers laissés pratiquement sans soin.

...Et richesses de l'avenir.

Il n'entre pas, bien entendu, dans mon propos, de faire ni même de tenter ici le recensement méthodique du potentiel guyanais en matière agricole ; je me borne à signaler que le pays doit aisément produire du riz, qui exige des terrains alternativement inondés et exposés au soleil ; des arbres fruitiers tels que manguiers, abricotiers, pruniers, cerisiers, pommes-cannelle, corossols, goyaviers, grenadiers, avocatiers, pommiers à pain, bananiers ; des agrumes (oranges, citrons, mandarines, pamplemousses). Certaines cultures industrielles seraient susceptibles de se développer : le caféier, qui pousse en Guyane avec une très grande facilité et donne rapidement une production rentable, le cacaoyer, le papayer et l'ananas. Ces ananas de Guyane, que je suis appelé à contempler de près, sont, à juste titre, réputés : le fruit, très gros et très sain, conserve un parfum délicieux et atteint plusieurs kilos. Une industrie de jus de fruit, comme il en existe déjà en Guadeloupe et en Martinique, pourrait connaître une certaine prospérité.

Parmi les oléagineux, le plus productif est le cocotier ; il pousse sur les terres sablonneuses et l'on en compte près de 4 000 aux îles du Salut (4), sur les 11 000 pieds que l'on trouve en Guyane. Nos voisins hollandais et britanniques ne se sont pas mépris sur l'importance économique de cet arbre. On trouve chez eux d'immenses cocoteraies qui sont une source de profits constants pour la colonie et un enchantement pour le visiteur. D'autres plantes oléagineuses de moindre intérêt poussent aisément en Guyane : la carapa, l'awara, le coupi et surtout le ricin qui prolifère à l'état sauvage. Enfin, la culture de l'arachide n'en est encore qu'au stade expérimental, mais a déjà donné des résultats encourageants.

Les plantes textiles sont représentées par le cotonnier et la ramie qui, pouvant donner trois coupes par an et produire près de quatre tonnes de filasse blanche à l'hectare, devrait être appelée à se développer.

(4) Cf. du même auteur « Avec les pêcheurs de requins aux îles du Salut ».

Dans le cadre des cultures vivrières, le maïs fournit ici deux récoltes par an et produit plus d'une tonne à l'hectare, ainsi que le manioc : la culture de celui-ci est, en Guyane, presque nationale et je n'aperçois guère de carbets (huttes) qui ne lui consacrent quelques arpents. Cette féculé rend environ 10 p. 100 de son poids en tapioca, mais on en tire sur place d'autres dérivés destinés à l'alimentation de l'homme et du bétail : couac, cassave, farine. Il faudrait faire une place à part à la canne à sucre, reine des Antilles ; on obtient en Guyane un tafia et un rhum de distillation locale, donnant toute satisfaction aux amateurs, mais ne pouvant concurrencer des produits déjà solidement établis sur le marché mondial.

Ce tour d'horizon ne serait pas complet si je ne mentionnais l'igname (blanche ou violette), gros tubercule dont la saveur rappelle un peu celle de la pomme de terre, quoique plus fade, et enfin la patate, que son goût sucré fait utiliser le plus souvent dans la confection des desserts.

Telles sont, en dépit du marasme actuel, les possibilités agricoles de la Guyane française, le seul territoire continental que nous tenions encore en Amérique. Or, dès le XVIII^e siècle, chargé par le roi d'une inspection générale dans toutes les possessions françaises au Nouveau Monde, de La Boulaye reconnaissait, dans son rapport, la richesse de la colonie de Guyane :

« au sucre très blanc, au tabac aussi beau que celui du Brésil, au coton plus fin que celui des Isles, à l'indigo plus bleu que celui de Guatemala et de Saint-Domingue, à la vanille qui croît partout, dans toutes les terres, au cacao qui pousse naturellement. »

« Il y a, écrivait encore cet homme éclairé, une étendue si prodigieuse de prairies ou savanes qu'il est surprenant que les Français n'aient jamais eu la vue de les peupler de bœufs, à l'exemple des Portugais du Brésil qui font un commerce si avantageux des seules peaux de bœufs qu'ils tuent. Les bœufs y viennent fort beaux, les chevaux sont grands et les moutons admirables. »

« Monseigneur, concluait de La Boulaye, peut juger par tout ce qui vient d'être expliqué dans ce mémoire si la Guyane mérite quelque attention. »

Visite à un pionnier.

Pendant que mon compagnon m'expose les causes de décadence de l'agriculture et de l'élevage guyanais, inlassablement, au rythme monotone de notre moteur, le canot remonte le cours de la Comté ; nous n'irons pas assez en amont pour rencontrer les premiers sauts de la rivière et le voyage se passe sans le moindre incident.

Après quelques heures de cette navigation sans histoire, nous arrivons au dégrad. La case de Bertaud se dresse au bord de l'eau, sur une petite éminence de la rive gauche. Surélevée et construite avec soin, elle comprend trois pièces principales de belles dimensions. A peu de distance, s'alignent les carbets des ouvriers. Un chemin, fait de planches épaisses et larges de près d'un mètre, permet, à la saison des pluies, d'éviter les fondrières :

« De l'acajou », dit Bertaud, négligemment. Tout autour, de vastes abattis (5) ont été

(5) Portions de terrain défrichées par le fer ou le feu.



faits ; sur plusieurs hectares, le recul de la forêt a permis de cultiver les plus beaux ananas que j'aie jamais vus. Dentelées et pointues, les feuilles fusent vers le ciel avec une vigueur extraordinaire ; au centre, tapi comme en un nid hérissé de piquants, un fruit énorme mûrit doucement. Chaque jour, c'est par centaines qu'ils peuvent être cueillis, et la récolte s'annonce magnifique :

« Dès que j'en ai stocké une quantité suffisante, m'indique Bertaud, je les descends à Cayenne. Mais le marché local ne suffira pas à absorber ma production, et j'envisage de faire construire ici une petite usine de conserves et de jus d'ananas (6). »

Il coupe un fruit, l'ouvre, en découpe des tranches blanches et juteuses qu'il m'offre : la saveur sucrée et parfumée en est exquise.

Mais déjà mon hôte m'entraîne :

« Maintenant, me dit-il, allons visiter mes coupes de bois. »

La fin du jour nous a réunis dans la case ; une hospitalité si charmante m'a décidé à passer la nuit chez mon hôte. Sur la table, s'alignent des verres d'apéritif. Dehors, tombe le crépuscule, tôt venu sous cette latitude ; au pied du tertre, la Comté coule, paresseuse, sans un bruit. A cette heure calme, fumer une cigarette le long de la rivière doit être un bien agréable délassément. Mais une crainte me retient : on n'y voit plus guère à ses pieds et une mauvaise rencontre est toujours possible. Je m'en ouvre à Bertaud :

« N'y a-t-il pas de serpents, dans le secteur ?

— Pensez-vous ! Voilà une éternité que je n'en ai pas vu. Si je dois sortir la nuit, je ne passe même pas mes brodequins... »

Rassuré par ce bel optimisme, j'entreprends ma promenade. Mais à peine ai-je fait quelques pas que j'entends, au fond d'un fossé que je

(6) La mort de Bertaud, survenue l'année suivante, devait ruiner tous ses projets.

NON LOIN, S'ALIGNENT LES « CARBETS » DES OUVRIERS. — LE CANIVEAU RAPPELLE QUE NOUS SOMMES DANS UN PAYS PLUVIEUX.

me disposais à franchir, un bruit de reptation caractéristique. Je m'arrête et je distingue, tout près, l'animal qui me regarde aussi et s'immobilise comme moi. J'ai l'impression que nous ne sommes pas plus rassurés l'un que l'autre : mais le serpent a sur lui tout ce qu'il faut pour tuer, tandis que moi je n'ai aucune arme. Bien sûr, je pourrais battre en retraite sans dommage, mais il serait navrant de manquer ce reptile. Alors, pour ne pas l'effrayer, j'appelle doucement :

« Venez vite : il y a un serpent à deux pas sur ma gauche. Prenez un bâton ! »

En un instant, le renfort arrive, les coups pleuvent sur le mince ruban qui contorsionne ses anneaux rageurs. Plus rien : le reptile, long d'un bon mètre, a cessé de nuire. Je ne l'examine qu'un instant, puis :

« Dites-moi, mon cher Bertaud, c'est un grage, je crois bien ?

— Oui, répond Bertaud, assez gêné : un grage-carreaux.

— Mortel, n'est-ce pas ?

— Bien entendu, admet-il à regret : c'est même l'un des plus venimeux. Mais je vous assure que depuis...

— Allons ! ça va : il n'y a pas de mal ! Si l'on allait dîner?... »

Je me souviens de ce repas, de cette hospitalité de brousse. Brave ami ! D'où avait-il sorti ces appétissantes saucisses et ce pâté de foie aux truffes du Périgord ? Conserves et

L'HEURE DU DÉJEUNER NOUS A REGROUPÉS...





DES PASSERELLES FRAGILES QUE L'ON FRANCHIT AVEC PRÉCAUTION.

importation, je le sais : mais quelle préparation ! « J'ai un fin cordon-bleu, dit Bertaud, content de son effet, en nous désignant une accorte créole qui, de fierté, bouchonne son tablier. Et comme dessert ? devinez. Pas d'ananas : une glace à la vanille faite dans mon réfrigérateur à pétrole ! »

Le géologue et l'or.

Je repars à l'aube et, ma foi, puisque je suis sur place, j'« embouquerais » l'autre branche du fleuve, l'Orapu, pour aller voir les fameux gisements de bauxite que l'on y a récemment découverts.

La Guyane n'a été, très longtemps, connue que pour son or (7). Jamais, au siècle dernier, les concours financiers ne lui ont manqué ; mais l'épuisement progressif des filons avait tari les investissements. La dernière guerre, en ruinant l'Europe, remit l'exploitation des territoires d'outre-mer à l'ordre du jour et, tout naturellement, la France a fait porter ses efforts sur sa plus vieille colonie ; l'examen lucide de la situation a permis de comprendre que les méthodes empiriques avaient fait leur temps. Confiées à des hommes aventureux mais dénués de toutes connaissances spéciales, elles ne pouvaient aboutir qu'à des échecs ; certes, nous avons trop connu ces sociétés fantaisistes et malhonnêtes qui, en fait d'or, ne récoltaient que celui de leurs dupes.

Mais de loyales entreprises eurent, à quelques exceptions près, un sort analogue. Il fut couramment admis, sans que l'on cherchât à s'expliquer les causes d'un phénomène aussi affligeant, que 5 p. 100 à peine des sociétés créées en Guyane réussissaient à

maintenir leur équilibre. Il est aujourd'hui parfaitement démontré que la recherche des gisements aurifères, comme de tout autre minéral, n'est pas une loterie. Tout compte fait, l'envoi préalable d'une équipe géologique s'avère la solution la plus économique.

Mais on se heurte ici, surtout dans les territoires lointains et mal connus, à une réaction défavorable des capitalistes devant la nécessité de prospections préalables ; les actionnaires veulent des dividendes le plus tôt possible et leur impatience spéculative s'accommode mal de retards, si justifiés fussent-ils. En Guyane, notamment, l'expérience a démontré que les recherches de base devaient être entreprises par l'État et faire partie du plan d'équipement général. Soyons certains qu'en cas de succès, les capitaux ne manqueront pas de voler « au secours de la victoire » !

Depuis 1949, d'inlassables travaux de prospection se poursuivent sous l'égide du « Bureau minier guyanais », avec le concours de techniciens géologues. Les recherches les plus actives ne se sont pas limitées aux gisements aurifères : on s'est également préoccupé de vérifier si le sous-sol guyanais ne renfermait pas de bauxite, comme celui de la Guyane hollandaise. Sur la rive droite de l'Orapu, les prospections sont en cours, et c'est la visite de ces futurs chantiers que je me suis proposée aujourd'hui.

La bauxite chez les chauves-souris.

Notre canot remonte les flots calmes de l'Orapu, au rythme obsédant de notre moteur Johnson ; sur les rives, la forêt pressée dresse une véritable muraille de verdure au premier plan de laquelle le rideau des palétuviers plonge dans l'eau trouble un extraordinaire chevauchement de racines. Parfois, au milieu d'un modeste abattis, un carbet décèle une présence humaine...

Quelques cases égrenées dans la verdure abrupte de la rive marquent le terminus de notre expédition fluviale et le point de départ d'une nouvelle course dans la forêt. À peine débarqués, nous prenons à la file indienne le sentier qui sinue à travers la masse sylvestre ; rien de comparable, bien sûr, au tracé des Émerillons sur lequel nous sommes allés rechercher les traces de Raymond Mautrais (8), mais ce court voyage nous transforme, quand même et à bon compte, en explorateurs. Ça et là, s'élèvent les fûts respectables des arbres géants ; les racines de certains, surgissant du sol en membranes épaisses, résonnent au moindre choc comme des tambours de guerre. Je reconnais en passant, mêlés en un désordre somptueux, des palmistes, des wacapous, des balatas, des simaroubas, des grignons, des acajous. Une végétation arbustive compose, presque partout, un sous-bois feuillu. Pendant plus de deux heures, j'enjambe ou contourne d'énormes troncs moussus abattus par les dernières tempêtes ; nous franchissons des criques (rivières) sur d'instables passerelles où le pied tâtonne prudemment avant de choisir une place sûre pour se poser.

J'arrive ainsi à une grotte dont une retombée de feuillage dissimule l'entrée ; écarté ce rideau, les yeux s'habituent à l'obscurité du lieu et le faisceau de nos lampes électriques accroche sous la voûte d'étranges petits paquets de coton sale, qui sont autant de chauves-souris. Plusieurs, affolées par notre

présence insolite, croisent leur vol silencieux autour de nous et nous frôlent de leurs ailes membraneuses. Les parois de la grotte sont faites d'une sorte d'argile blanchâtre qui s'écrase sous les doigts en une pâte humide : la bauxite. Il y a là, me dit-on, un gisement extrêmement riche dont l'importance n'a pu encore être évaluée définitivement ; mais il est certain qu'un jour l'extraction de cette bauxite, même au cœur de la Guyane, s'avèrera rentable, et il n'est pas téméraire de faire figurer, dès à présent, le minéral d'aluminium dans le potentiel industriel de ce nouveau département.

L'heure du déjeuner nous a rassemblés, autour d'une table rustique mais copieusement garnie, dans la case du chef de chantier. Le punch traditionnel nous a remis de nos fatigues, nos chemises sèchent au soleil de la clairière... et la conversation, bien entendu, roule sur les possibilités minières de la Guyane. Il existe d'autres gisements de bauxite dans le bassin du Maroni, notamment en amont du Saut Hermina, et surtout dans la région de Kaw où de très intéressants travaux de prospection sont en cours.

C'est ce secteur que deux spécialistes ont visité en 1952 : MM. Wilson D. Michell, ingénieur géologue représentant la firme américaine Bort-Reynolds, et Sabot, ingénieur des Mines de Saint-Étienne, fort d'une expérience acquise tant en A. O. F. qu'en Indochine et en République argentine. Interviewés sur les résultats de leur mission, les deux experts n'ont pas caché les espoirs qu'ils nourrissaient ; déjà acheteur, pour le compte de sa firme, d'une exploitation de bauxite en Guyane anglaise, M. Michell s'est déclaré favorablement impressionné par l'organisation des chantiers et les résultats obtenus.

Sans doute s'accorde-t-on pour ne reconnaître à la bauxite de Kaw qu'une teneur en alumine légèrement inférieure à celle des minerais des Guyanes anglaise et hollandaise, qui atteignent respectivement 40 et 50 p. 100 ; mais la plus faible teneur en silice des gisements de Kaw compense cette infériorité, et l'on considère comme industriellement rentable un minéral dont la teneur en alumine atteint 35 p. 100. L'évacuation de cette bauxite serait facilitée par sa transformation sur place en alumine, de concert peut-être avec la bauxite anglaise, et il n'apparaît pas douteux que la demande accrue d'aluminium sur le marché mondial n'ouvre aux exploitations guyanaises des débouchés permanents.

B. Q.

SCIENCES-ÉCLAIR

Par simple sélection méthodique de leurs géniteurs, les Danois ont, en ce demi-siècle, augmenté de 10 cm. la longueur du tronc de leurs porcs en même temps qu'ils augmentaient de 2 unités le nombre de côtes de ces animaux !

En Chine et au Japon qui en font, depuis toujours, une grosse consommation, les racines de l'arbrisseau appelé « ginseng » passent pour de tels prolongateurs de l'existence qu'on l'a surnommé « plante des immortels ».

(7) Cf. Bernard Quris : « Bivouacs en Guyane », France-Empire édit., pp. 189 et s.

(8) « Bivouacs en Guyane », op. cit., pp. 227 et s.

Une Parisienne en U.R.S.S.

(Suite de la page 20.)

Le palais des enfants.

Léningrad est une des plus belles villes du monde. Posée sur les bords de la Néva, ses palais italiens reflètent l'idée de grandeur que Pierre 1^{er}, puis Catherine II voulurent pour elle. Le musée de l'Ermitage, devant lequel il y a toujours une longue file d'amateurs (surtout des jeunes), est, avec celui du Louvre et le musée du Caire, le plus extraordinaire, le plus intéressant, le plus varié que l'on puisse imaginer.

J'ai visité également la « Maison des pionniers », dans laquelle un million d'enfants circulent chaque année pour y apprendre ou perfectionner ce que bon leur semble. Tous les enfants qui le désirent peuvent appartenir à cette organisation et venir chaque jour, en sortant de l'école, ou les jours de congé, danser, chanter, jouer aux échecs (Batoïnik, le champion actuel, fut l'un des premiers adhérents en 1935), fabriquer des marionnettes, modeler, coudre, apprendre n'importe quel instrument de musique, pratiquer tous les sports, et tout cela gratuitement.

Cette « Maison des pionniers » est installée dans l'ancien palais Razoumoski, construit en 1751 par la fille de Pierre 1^{er} pour son favori du moment. Ce palais est en marbre vert ; l'intérieur, entièrement restauré, se compose d'une suite de salons tendus de damas tissés à Lyon, gris, vert, bleu, rouge, doré, etc., assortis aux montants de porcelaine des lustres de cristal. Ici et là, des meubles retour d'Égypte, des vases de porcelaine de Sèvres.

La séance dans le planétarium m'a fascinée. On assiste à une promenade dans le cosmos avec alunissage et explication des astres et de la voûte céleste. Après quoi, on nous fit pénétrer dans la classe d'accordéonistes qui nous jouèrent par cœur la « Rhapsodie hongroise » de Liszt, à trente accordéons.

Nous avons entendu aussi quelques pianistes (qui travaillent dans des pièces isolées) ; il était évident que la musique les possédait, les imprégnait. Ils la « reconnaissent » plus instinctivement qu'intellectuellement : il suffit de leur apprendre à puiser en eux-mêmes.

Alice au pays du Spoutnik.

Ce qui m'a le plus touchée au cours de cette visite, c'est la « conteuse de contes » professionnelle, âgée d'une cinquantaine d'années (elle parle admirablement le français). Trois fois par jour, durant une heure ou plus, les enfants de sept à douze ans écoutent les merveilleuses histoires de Pouchkine, des frères Grimm, de Perrault ou bien « Alice au Pays des Merveilles »... expliquées avec projections (en lanterne magique). Les enfants sont assis par terre, sur un épais tapis de laine.

J'ai passé aussi une heure délicieuse avec le « Chat Botté » et le « Poisson d'Or » et je songeais en sortant du « Palais des pionniers » qu'au pays des spoutniks on aime encore — heureusement — les contes de fées !

G. A.



LA JEUNESSE EST STUDIEUSE, MAIS ELLE ADORE LA DANSE ET LA MUSIQUE (ICI, SUR LE PONT D'UN BATEAU DE VACANCES).

Chez les pygmées JIMMI

(Suite de la page 12.)

plusieurs fois, afin de bien inculquer aux natifs qu'il est venu ici, chez eux, en ami. Avant son arrivée, les Jibagambu et les Kaironk ne connaissaient pas les bonnes manières. Par conséquent de tout ce qu'ils ont fait dans le passé ils sont excusables... Le jeune « turnhim-talk », natif de Karven, est conscient de la responsabilité qui lui incombe, et traduit, aussi fidèlement qu'il le peut, du pidgin en kaironk. Après chaque phrase prononcée par le Patrol et se tournant vers son auditoire, il s'écrie : « Embangop ! » (Il dit...)

Une fois la traduction terminée l'assemblée fait savoir qu'elle a compris par un « yo » guttural d'approbation... C'est assez paradoxal, mais chaque clan semble avoir envoyé un sage, partisan de la non-violence, à cette extraordinaire réunion. Puis le Patrol en vient à son invitation :

« Dans deux jours, il y aura ici même un grand « sing-sing » de paix. Fête où tous sont invités, surtout les clans ennemis. Il marquera l'ère de l'amitié, la fin des guerres et des assassinats de femmes et d'enfants. Mais... attention ! Que je n'apprenne pas, quand je serai loin, que les guerres et les razzias continuent comme auparavant... Car alors les Kiaps

reviendront pour restaurer l'ordre et cette fois vigoureusement et sans faiblesse. Tous, vous êtes prévenus... »

Festin de porcs et bûcher d'armes.

Puis le jour « J » arrive pour les habitants primitifs de cette vallée perdue qui vivaient depuis le début des temps dans la pire des barbaries. Les Kaironk, qui ont trop fait parler d'eux dans la région à la suite de leur razzia, ont été condamnés à faire cadeau de six porcs... D'autres seront achetés afin d'offrir un festin correct à tous les invités. Brian Mac Bride, pour impressionner les natifs présents, tue spectaculairement, un par un, les treize porcs. Il les fait attacher à un pieu et à 30 mètres, d'une seule balle bien placée, couche chaque bête sur le côté. L'effet de la petite cartouche 5^{mm},5 de la carabine Berretta subjugué les archers professionnels...

Le festin réunit une affluence record que la pluie fine qui ne cesse de tomber n'arrive pas à décourager. Le paysage prend une tournure plus lugubre encore lorsqu'un épais brouillard descend des hauts sommets et s'engage dans la vallée comme un fleuve de vapeur.

Il est vrai que le camp se trouve déjà à 1 760 mètres d'altitude...

Il fait nuit noire lorsque le chef de la patrouille, éclairé par des brandons enflammés que tiennent des police-boys, pressé au milieu d'une foule de guerriers gesticulants, remet des distinctions aux deux chefs les plus représentatifs des 8 000 habitants de la vallée. Il s'agit de casquettes, un peu trop grandes pour les crânes des petits vieillards, mais qui

ont une énorme valeur symbolique puisqu'elles signifient officiellement que l'influence du gouvernement est désormais reconnue dans toute la région.

Hier au soir, toutes armes saisies les semaines précédentes et emmagasinées dans la paillote qui sert de cuisine ont été entassées sur le terrain dégagé qui se trouve en prolongement du camp. L'ensemble forme une gigantesque gerbe dont le milieu est formé par des dizaines de lances, de flèches et d'arcs. Sur les pourtours ont été disposés les boucliers. Des brassées de flèches ont été brisées et piquent lamentablement vers le sol... Le tout aurait sans doute constitué une collection unique pour un ethnographe. Mais c'est un sacrifice nécessaire en vue de choquer les natifs et leur montrer que leurs armes de guerre ne doivent plus être utilisées à l'avenir.

Le Patrol Brian Mac Bride demande qu'on lui apporte un bidon de pétrole. Nous approchons de la consécration et de l'instant le plus pathétique de ce « sing-sing ». Un police-boy, les épaules recouvertes d'un imperméable genre « poncho », avec trou pour la tête, apporte le précieux carburant. Le Patrol arrose et asperge méthodiquement les armes qui vont constituer leur propre bûcher. Il y met le feu. Une flambée soudaine et gigantesque embrase la nuit. Une ovation sauvage s'élève qui salue plus cet extraordinaire « feu d'artifices » que le symbolique arrêt des hostilités qu'il représente. Après un premier mouvement de recul, les guerriers se rapprochent et encerclent le brasier. Puis c'est une ronde infernale qu'ils entreprennent.

(Suite page 52.)

Ce n'est qu'aux premières lueurs de l'aube que le « sing-sing » s'achève. Les participants, exténués par une telle nuit, sont méconnaissables, comme prostrés, hagards, leurs peintures faciales diluées par la pluie et la transpiration. Mais pour tous, au camp, il s'agit d'une tout autre préoccupation : du départ pour Aiome. Après un rapide déjeuner, je me retrouve avec mes hôtes à la cérémonie du drapeau qui, pour la dernière fois, est amené à Kaironk. Le lance-corporal commande au peloton des dix police-boys, alignés, l'arme au plect.

« At my command'... present... arms ! » Au « présentez armes », dix mains se sont crispées sur le fût des 303. Les deux Patrols amènent le drapeau et le plient religieusement.

Les charges sont prêtes. Sous les regards des deux Luluais (chefs), tout frais émoulus, une longue colonne s'ébranle en direction de l'inhospitalière chaîne des monts Schrader et, plus loin encore, de l'immense plaine du fleuve Ramu avec le petit poste d'Aiome et presque la civilisation...

P. P.

FIN

Apprenez l'anglais (ou l'allemand) en lisant 3 romans

... écrits dans la langue, mais compréhensibles dès la première ligne, parce que chaque mot, chaque difficulté sont expliqués en marge. Vous êtes empoigné par le récit... Adroitement répétés, les mots se gravent dans votre mémoire, les tournures et les règles de grammaire vous deviennent familières. En quelques semaines de lectures passionnantes, vous parvenez à la maîtrise absolue de la langue avec un vocabulaire complet de 8 000 mots. Les trois romans (847 pages illustrées), 39 NF seulement. L'Allemand par la même méthode : 27 NF. Éd. des Mentors (Bureau SO 2) 6, avenue Odette, Nogent-sur-Marne, C. C. P. Paris 5474-35. Remboursement garanti à toute personne non satisfaite. Larges extraits gratuits de la méthode sur demande.

LA PRESTOGRAPHIE

Nouvelle méthode d'écriture rapide (genre sténo) à lecture facile, apprise en une journée seulement. Franco : 10 NF ou documentation : 1 timbre. Harvest (12), 44, rue des Pyrénées, Paris-20^e (C. C. P. 7956-16).

EN "DIRECT" AVEC LE MONDE ENTIER

Vous qui voulez trouver des correspondants dans tous les grands pays d'Europe, d'Amérique et d'Asie, pour vos échanges (timbres, monnaies anciennes, cartes, livres, magazines, etc.), pour améliorer vos connaissances linguistiques ou préparer des voyages, vous devez lire "RADAR INTERNATIONAL", magnifique magazine illustré (rédigé en anglais). Demandez notice gratuite 10 ou spécimen contre 2 NF en timbres à CERCLE INTERNATIONAL, 47, boulevard Paul-Peytral, MARSEILLE (6^e)

Autostrades

(Suite de la page 45.)

brochures en trois des langues les plus importantes. Il y a des « toilettes » et des salles de bain... et naturellement tout ce dont vous pouvez avoir besoin pour une automobile : lampes, bougies d'allumage, appareillages électriques, pneus, « gasolina » (essence), huile et eau.

Tout au long de la route sont aménagés des parkings séparés pour les camions, les autobus et les voitures particulières. Et il y a aussi des petits jardins avec des fleurs et des bancs aux endroits les plus naturellement pittoresques, desquels les voyageurs pourraient avoir envie d'admirer le point de vue. Même en ces endroits, il y a des « toilettes » et des lavabos.

En cas de panne, le secours est tout proche. Il est, en fait, formellement interdit d'arrêter d'autres automobilistes pour leur demander de l'aide. Car les unités mobiles de la police particulière de l'autostrade et du « Service d'Assistance Routière » passent assez souvent pour pouvoir prêter une aide pour ainsi dire immédiate.

Une police qui secourt... et surveille

La police et le Service d'Assistance Routière ont tous les deux les outils et les pièces de rechange leur permettant d'effectuer les petites réparations. En cas d'accident plus grave, la radio est utilisée pour faire venir un camion de dépannage qui évacuera le véhicule en détresse. Les hommes des deux organismes se déplacent en voiture (pas à motocyclettes... il y a de la neige et de la glace en hiver !) et ils ont deux sortes de nécessaires de premiers secours pour les automobilistes blessés : l'un pour les secours immédiats, l'autre, qui est scellé, ne devant être ouvert que par un médecin.

Les policiers n'essaient pas de dépasser ou de « prendre en chasse » quelque délinquant que ce soit. Ils radiotéléphonnent simplement au poste de contrôle suivant et c'est à celui-ci que seront arrêtés les délinquants. Il n'y a pas de limitation de vitesse, sauf sur quelques zones spéciales ; mais, pour les voitures les plus grosses, une vitesse minima de 100 kilomètres à l'heure doit être maintenue sur toute la longueur de l'Autostrada del Sole.

Les automobilistes doivent aussi conduire sur la piste de droite, la piste de gauche est strictement réservée au dépassement. Il est obligatoire de signaler avec l'avertisseur ou avec les phares avant de dépasser. (Il vous en coûtera 15 000 lires d'amende si vous l'oubliez.)

Il est — comme en France — strictement interdit de s'arrêter, sauf en cas de danger... et alors seulement sur la *zona di sosta*, la large bande de 2 m. 50 réservée à cet effet le long de la piste de roulage de droite. Il est aussi formellement

interdit de faire demi-tour en quelque endroit que ce soit, et d'utiliser les passages aménagés dans ce qui est appelé le *spartitraffico*, la bande de gazon ou de parterre fleuri de trois mètres de largeur qui se trouve entre chaque sens de route (ces passages sont réservés à la police et aux ambulances). Il est interdit de prendre aucun « auto-stoppeur » à bord ! Il est interdit d'apprendre à conduire sur l'autoroute, et toutes les formes de courses, rallyes et compétitions automobiles y sont également prohibées. Le camping et les pique-niques sont aussi interdits en dehors des zones spécialement réservées à cet usage.

L'autostrade est interdite aux piétons, aux animaux quels qu'ils soient, ainsi qu'aux cyclistes, aux tracteurs et à tout scooter ou motocyclette de moins de 150 centimètres cubes de cylindrée.

Mais les autostrades sont payantes.

Il faut cependant dire que, avec tous leurs avantages, les autostrades italiennes ont, pour les Français, un inconvénient : elles sont payantes.

Vous payez en quittant la route toutefois, et non en la prenant. (Les tarifs réduits du dimanche ont été abandonnés aussi. Pour le parcours Milan-Florence, une motocyclette paie 1 050 lires et le tarif était de 750 lires le dimanche, avant la nouvelle réglementation.) Une voiture de tourisme de 10 HP maximum paie 1 300 lires (1 lire = 0,80 NF) ; de 10 à 15 HP, le prix est de 2 000 lires, et, au-dessus de 15 HP, il est de 3 000 lires. Les autobus et les camions semi-remorques paient 4 300 lires.

Toutes les autostrades italiennes sont ainsi des routes « à péage ». La seule exception est celle de Naples-Pompeï, qui est longue de 23 kilomètres. Mais, si vous voulez continuer jusqu'à Salerne sur la toute nouvelle *autostrada*, il vous faut payer... La distance est presque la même que de Naples à Pompeï. Une voiture de 15 HP maximum doit payer 250 lires pour le tronçon Naples-Capoue.

Les Italiens ont accepté de payer, sachant parfaitement que c'était pour eux le seul moyen d'avoir de nombreuses autoroutes et de raccourcir les distances. La distance entre Milan et Rome, qui est aujourd'hui de 617 kilomètres par les routes ordinaires, sera raccourcie à 540 kilomètres. Celle entre Rome et Naples est aujourd'hui de 233 kilomètres et elle sera raccourcie à 207. Mais ce n'est naturellement pas seulement la réduction du nombre de kilomètres qui compte... il y a aussi la vitesse que vous pouvez maintenir en permanence sur les autostrades. Pour les voitures de taille moyenne, une vitesse de 160 kilomètres à l'heure est considérée comme normale. Le voyage Milan-Florence, qui prenait habituellement toute une journée, peut maintenant être effectué en trois heures !

S. A. K.

(A suivre.)

RECEVEZ TOUS LES PÉRIODIQUES DU MONDE

Les plus courants et les plus difficiles à obtenir aux conditions les plus plaisantes. Plus de 100.000 titres, toutes langues, toutes spécialités : agrément, ciné, technique, affaires, sports, psychologie, etc. Dem. docum. 2 timbres à MONDIAL-REVUES (Serv. V), 133, boul. Albert-1^{er}, BORDEAUX (Gir.).

VOYAGES LINGUISTIQUES

(Suite de la page 46.)

priété noble qui se transmet par héritage ; Villa — comme ville en français — est l'ancien nom du village, Vico celui du bourg, Borgo, celui du bourg fortifié. Très souvent, bourgs et villages ont été nommés, comme sur le continent, en allusion au relief : Montemaggiore, le mont le plus haut, le mont majeur ; Monticello ou Monticchio, la montagnette ; Poggio, le puy, et son diminutif Poggiolo (à ne pas confondre avec Pozzo, le puits, comme à Pozzo di Borgo, le puits du bourg).

Comme dans nos précédents voyages en Languedoc et en Provence, nous retrouvons ici, pour qualifier les plus anciens domaines, les plus anciens villages, la terminaison *anus*, devenue ici *ano* et non pas *an* comme entre Toulouse et Marseille : Propriano, domaine de Proprius, Cagnano, de Canius, Cozzano, de Cotius, Gavignano, de Gavinius, Lunghignano, de Longinus, Ocagnano d'Ocarius et Viggiano, de Vesius.

Le maquis « macule » les pentes.

En Corse comme en Italie, *macchia*, dont nous avons fait maquis, désigne originellement la tache : le mot est de la même famille que maculer, puis spécialement celles qui sont le fait des gros fourrés épineux, interrompant sur la pente des montagnes les étendues pierreuses, les landes pelées et forment comme des taches multicolores au milieu de la graille.

Comme dans toutes les régions méditerranéennes, la forêt se dégrade assez vite du fait de la sécheresse estivale et surtout de la dent des chèvres. Les incendies anéantissent chaque année des hectares de chênaies et de châtaigneraies, et leur place est occupée peu à peu par la lande et le maquis. Mais le souvenir de ces forêts est fidèlement gardé par la toponymie : les ormes à Olmo, Olmi, Olmeto, Olmiccia ; les chênes à Querceto et Quercitello ; les frênes à Frasso et Frasseto ; les châtaigniers à Castagniccio ; les arbousiers à Albitreccia ; les noyers à Noceta, les peupliers à Piohetta.

Les cultures qui s'insinuent sur les parcelles les plus fertiles et les plus humides nous ont valu Canavaggia, où croît le chanvre. Favale, la fève, Granace, le grain, le blé, Lento, la lentille, Novale, la terre nouvellement défrichée. Les cantons les plus arides justifient les noms de Calvi, le mont chauve, Mufraja, abandonné aux moutons, Capraja, aux chèvres, Carcheto, aux herbes folles, Felce, aux fougères, Finochiale, au fenouil, Giuncaggio, aux joncs, aux roseaux, Tarabuceto, aux asphodèles.

Ruisseaux et marais.

L'eau n'est pas rare en Corse, elle est seulement mal distribuée, s'amasse dans les bas-fonds pour condamner les plateaux à la sécheresse. Pantano évoque le marais, comme Pantin près de Paris ; Lota et Lozzi, la boue, la fange ; Lama, le bourbier ; Lavatoggio, le lavoir communal ; Acquale et Acquatella, la fontaine, l'abreu-

voir ; le cours d'eau, la rivière, *fiume*, nous a valu Fiumalto, Fiuminale, Fiumorbo ; Guarguale est le torrent qui murmure, Inzecca, le défilé qu'il a creusé dans la montagne et Macinaggio, la meule du moulin.

Comme il fallait s'y attendre, le roc, la pierre dénudée qui perce trop souvent le maigre manteau végétal ont aussi profondément marqué la toponymie de l'île de beauté. Pietralba, la pierre blanche, Pietranera, la pierre noire, Pietrabugna, la pierre meulière, Pietracorbara, le rocher où nichent les corbeaux, Pietricaggio, l'éboulis, Penta, la pointe rocheuse avec ses dérivés comme Penticca, Pentacecca, Pentone, Pentarossa, Cucco, le mamelon, Coti et Cotone, la rocaille.

Routes et métiers.

La faible densité du peuplement et de l'activité commerciale expliquent la rareté relative des noms de lieu en rapport avec le voyage et les métiers. Torto, le port, Cambia, le relais où l'on changeait les chevaux, Cargese et Cargiaca, celui où l'on chargeait les bâts des bêtes de somme, des ânes, en corse, *sumere*. L'industrie explique Calcatoggio où l'on foulait les tissus, Carbuca, où l'on fabriquait le charbon de bois ; mais Incudine, l'enclume, est une allusion à la forme aplatie d'un sommet, non pas à la forge villageoise.



Enfin, comme partout ailleurs, en France et en Italie, le saint patron du village lui a souvent légué son nom, il suffit de savoir la forme locale de tous ces prénoms pour les interpréter : Pietro, Pierre, Paolo, Paul, Nicolao, Nicolas, Lorenzo, Laurent, tandis que Campana est une allusion à la cloche de l'église, Campodonico, au cimetière (campo dominico, le champ du Seigneur) et Vescovato, à l'évêché qui y construisit une résidence estivale.

M. R.

Prochaine chronique : LES NOMS DE LIEU EN DAUPHINE.

L'auteur répond aux questions, joindre une enveloppe timbrée.

CHASSE AU CROCODILE

(Suite de la page 17.)

Des amateurs endormis.

Des amateurs, j'en emmène quelquefois, cependant...

Il arrive très souvent, en effet, comme je l'ai dit, que des Européens me demandent de participer à une de mes chasses nocturnes. Presque toujours, j'accepte (les hommes seulement et pas plus de trois à la fois ; jamais de femmes, à cause de leur langue indomptable).

Nous partons vers neuf heures du soir. Derrière moi, il y a un banc où mes « clients » peuvent s'asseoir. Jusqu'à minuit, tout va encore bien ; de temps en temps, je les entends chuchoter. A partir de minuit, si l'on n'a pas encore vu de bête, ils commencent à bâiller. (Plusieurs heures dans l'obscurité totale, sans parler ni fumer, cela porte au sommeil ; j'en sais quelque chose.) A 1 heure, ils sont tous endormis, toujours sur le banc, appuyés les uns aux autres. A deux heures, ils sont à l'horizontale, sur le fond de la pirogue.

A partir de ce moment, même si je vois un œil, je me garde bien de réveiller mes hôtes pour qu'ils profitent du spectacle — car je sais, par expérience, le bruit que font des hommes à moitié endormis pour se remettre à la verticale dans une pirogue en fer, encombrée d'ustensiles de ménage, au sein d'une nuit totale.

La détonation les fait drôlement sur-

sauter. Ils sont à peu près réveillés, et, debout dans la pirogue... au moment où le crocodile y est hissé. Ils n'ont, par conséquent, rien vu d'intéressant... Ce qui ne les empêchera pas de raconter partout dans la ville le lendemain, qu'ils ont passé la nuit « à la chasse au crocodile... »

Les belles prises se font rares.

J'ai à présent parcouru le canal des Pangalanes sur toute sa longueur, monté et descendu tous les fleuves, toutes les rivières de la côte et contourné tous les lacs et marais. J'évalue à 4 000 kilomètres la distance ainsi parcourue sur l'eau.

Je me suis fixé à Manakara, la plus belle ville que j'aie trouvée sur la côte. Je continue toujours à chasser. Pour combien de temps encore ? Je n'en sais rien : les belles prises se font rares et il faut environ trente ans à un crocodile pour atteindre une taille moyenne...

Il est vrai que le prix des peaux a triplé, depuis mes débuts en 1954. Pour l'instant, ceci compense cela...

A. F.



CONFÉRENCES "SCIENCES et VOYAGES" GILLES ARTUR

En l'an de grâce 1915, le devoir suivant fut proposé à la sagacité de mes disciples d'alors (je cite de mémoire) : « Qu'est-ce qu'un homme civilisé ? Qu'est-ce qu'un sauvage ? En quoi diffèrent-ils ? »

A l'époque, Gilles Artur était âgé de... moins de treize ans, mais, à peine adolescent, son esprit n'est pas ce qu'on appelle en Provence un « avale tout cru ». Il aime à vérifier si ce qu'on lui raconte est véridique. Aussi le voilà-t-il embarqué, en compagnie de son alter ego, Frédéric Drillhon, vers la Nouvelle-Calédonie.

Et ici commence la grande aventure de sa vie. Sous ces cieux lointains, les idées sont simplifiées. Il y a les « bons », c'est-à-dire les civilisés, et les « mauvais », c'est-à-dire les « naturels ». Tout contact avec « ces gens-là » est puéril, absurde et dangereux. Autant apporter des diamants à un alligator ou un stylo à une girafe.

Mais Drillhon a du sang écossais : Artur est breton. Donc aussi têtus l'un

que l'autre. Ces inabornables « sauvages », ces « déchets de l'humanité », ils veulent les connaître « envers et contre tous ». Et, en dépit des conseils de prudence assortis de tracasseries administratives, ils iront chez les Big-Menbas. Ils vivront près d'eux. Ils s'en feront des amis, de bons et fidèles amis. Ils filmeront leur vie quotidienne et reviendront en Europe, porteurs d'un document humain qui est, je le dis en toute simplicité et toute certitude : *extraordinaire*.

Signes particuliers de Gilles Artur : *Observer strictement le code de la route. Ralentit à 40 kilomètres à l'heure si la pancarte dit « 40 kilomètres » et à 20 kilomètres lorsqu'elle dit « 20 kilomètres ». Mériterait le grand prix de la bonne conduite... automobile, s'il en existait un.*

A. C.

Le film de Gilles Artur et Frédéric Drillhon : *Les Bigs Nambas de Mallicolo*, est présenté par Gilles Artur.

Les Disques de Sciences et de Voyages

Voix et Images. — Voir et entendre sont les deux facultés qui nous permettent de prendre contact avec le monde. C'est pourquoi nous ne pouvons qu'applaudir à l'initiative prise par la collection « Voix et Images » qui nous donne l'occasion, sans sortir de notre chambre, de faire par le texte et par le son une connaissance vivante et plus approfondie de divers coins de notre petite planète.

Deux titres sont actuellement disponibles dans cette collection : « La Semaine Sainte en Andalousie », et « Visages d'Israël ». Deux livres-disques particulièrement documentés, dont l'acquisition est recommandée par l'Académie Charles Cros. Nous attendons avec impatience d'autres réalisations dans cette série (*La Boîte à Musique*).

Bahama's Song. — En mettant sur le plateau de votre appareil le petit disque de la « Collection Folklore Panorama » qui a pour titre « Bahama's Song », c'est l'atmosphère si spéciale de la mer des Caraïbes que vous ferez pénétrer chez vous.

Les Trinidads ont signé là une réalisation

phonographique particulièrement heureuse et d'une chaleur tout à fait la bienvenue à cette époque de l'année. Vous y apprécierez plus particulièrement « Pay me my money down », « The Bahaman lullaby » et « Come back Liza ». La traduction française des paroles entendues figure dans la pochette (Unidisc).

Francis de la Nuit. — Pour faire un heureux pendant à « Francis et les Oiseaux », P. Helluin et Georges Dobbelaere vous offrent une version nocturne des promenades du jeune héros en compagnie d'un garde-chasse.

Celle-ci a pour titre « Francis de la Nuit » et se compose de seize séquences fort phonogéniques à écouter. Cela va du rossignol à l'alouette, en passant par le hibou, le renard, le crapaud, la hulotte, le criquet et le sanglier. Une leçon de choses bien séduisante (*Clartés*, diffusion Unidisc).

P. G.

Voix et Images. La Boîte à Musique VI 900 et VI 901, 2 x 17 cm.

Bahama's Song. Unidisc EX 45-133 M, 17 cm.
Francis de la Nuit. Clartés, diffusion Unidisc, CLA 1009, 17 cm.

ÉCHOS

Les ordinateurs électroniques se parlent entre eux. Un traducteur électronique vient en effet d'être mis au point, qui traduit le langage d'un calculateur dans celui d'un autre. Des ordinateurs peuvent ainsi « se parler » et transmettre téléphoniquement, d'un service à l'autre, par exemple, les données nécessaires.

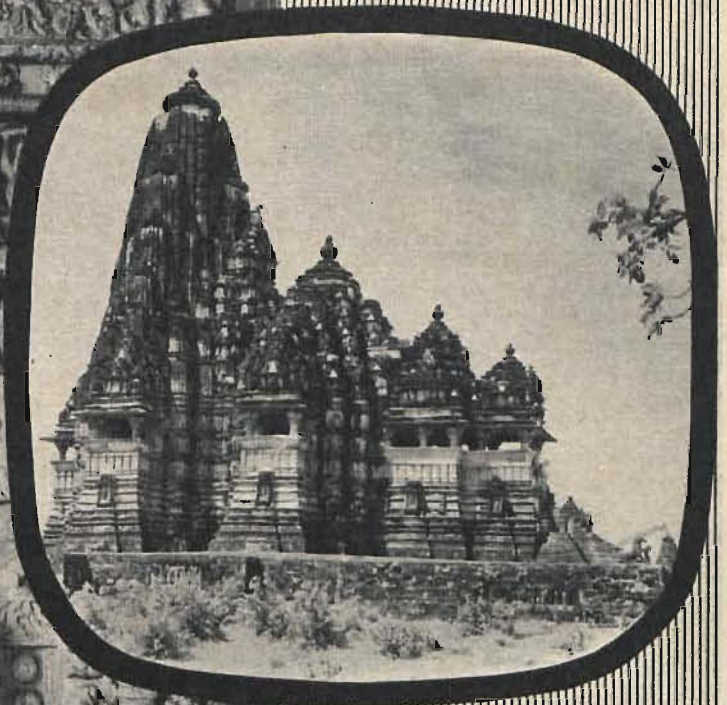
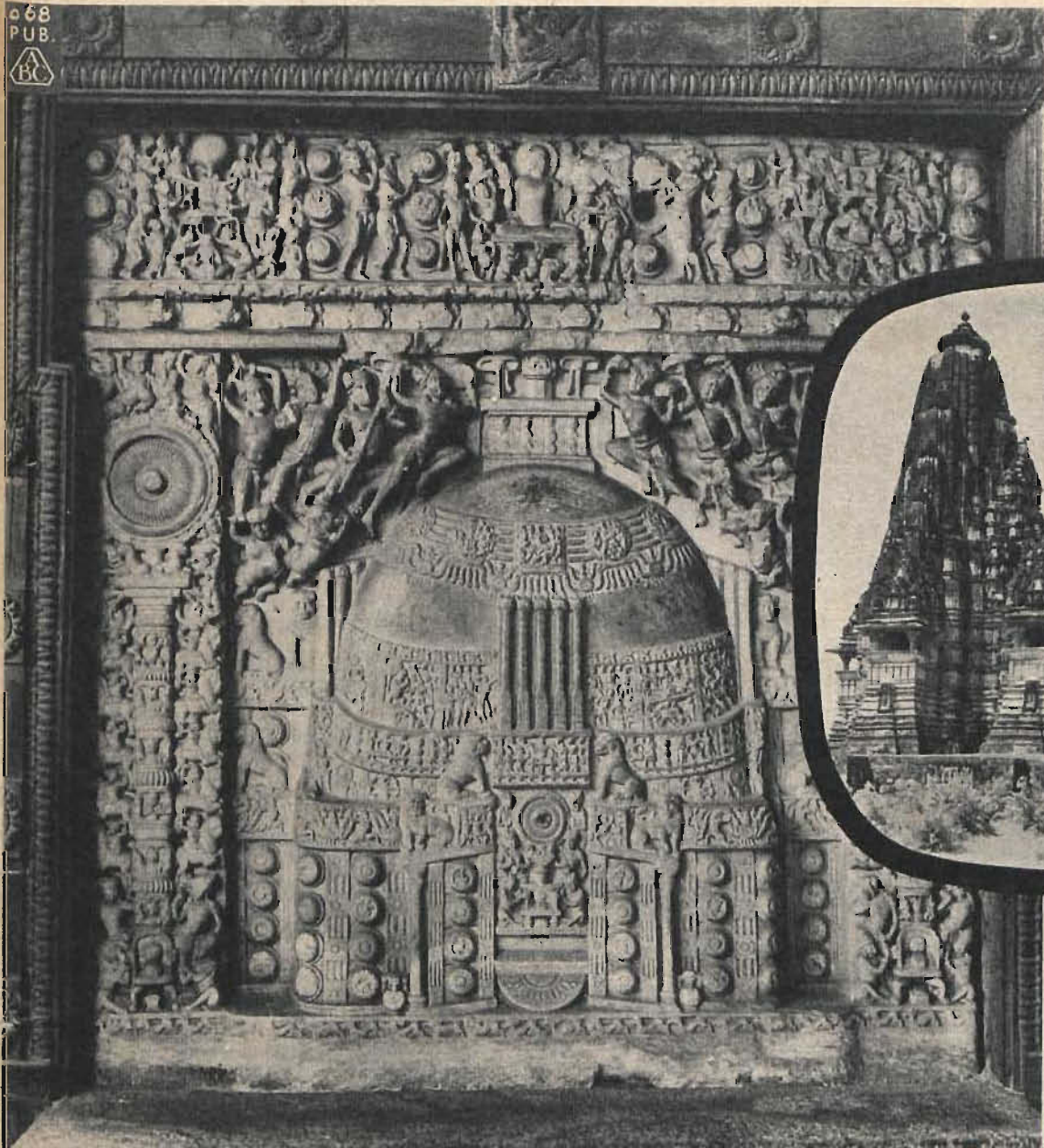
Des machines automatiques de nettoyage à sec sont actuellement en service dans des blanchisseries et stations-service américaines. Le client place le vêtement dans l'appareil, introduit une pièce de monnaie dans une fente et reçoit son vêtement nettoyé. Le nombre de ces machines est passé de moins de 500 au début de l'année à plus de 15 000 maintenant.

L'INTERNATIONAL CORRESPONDANCE CLUB

vous offre la possibilité de nouer des relations à travers le monde entier : Europe (du Portugal à la Turquie), Afrique (de l'Algérie à Madagascar), Asie (du Liban au Cambodge), Amérique (du Canada aux Antilles), Océanie (de la Nouvelle-Calédonie à Tahiti), ainsi qu'en toutes régions de France. Aussi, quel que soit votre but : voy., éch., séjours, vacances, camping, sortios, langues, études, collections (timbres, disques, livres, monnaies, photo...), demandez documentation gratuite à I. C. C. (Serv. ES), 33, rue de l'Ermitage, PARIS (20^e), en ajoutant 3 timbres pour frais d'envoi.

Pour	TOUT
Pour	TOUS

Un sous-marin entièrement fait d'aluminium et équipé d'instruments scientifiques qui lui permettront d'explorer les fonds océaniques va entrer en construction pour le compte du gouvernement des États-Unis. Cette unité de 15 mètres de long, l'*Aluminaut*, est destinée à croiser à 5 000 mètres de profondeur.



1961 ANNÉE SPÉCIALE
DE VISITE EN INDE

visitez
l'Inde

SAVEZ-VOUS QUE :

- 1961 a été déclarée "Année de Bienvenue en Inde".
 - Les hôtels, les lignes aériennes internes, les chemins de fer, les organisateurs de grandes chasses, etc... accordent à cette occasion d'appréciables réductions.
 - Toutes les compagnies aériennes internationales accordent une réduction de 22 % sur leurs tarifs vers l'Inde aux groupes de 6 personnes au minimum effectuant ensemble le trajet aller et retour.
 - L'Inde est située à 12 heures de vol seulement de Paris grâce aux avions à réaction.
- 1961 vous apporte l'occasion unique que vous attendiez. Consultez votre Agence de voyages, car visiter l'Inde en 1961 c'est obtenir davantage pour une dépense moindre.

OFFICE NATIONAL INDIEN DE TOURISME

8, BOULEVARD DE LA MADELEINE, PARIS-9^e - TEL. : OPÉ. 00-84, ANJ. 83-86

CONDITIONS SPÉCIALES POUR L'ANNÉE "BIENVENUE EN INDE" ACCORDÉES JUSQU'AU 30 AVRIL 1962

**PLUS PASSIONNANTS
QUE LA FICTION...**

LES PRODIGES DE LA TECHNIQUE DÉVOILÉS A TOUS

**dans un
MAGAZINE
VRAIMENT
NOUVEAU**

Au sommaire du n° 5 de mars :

- Est-ce la mort de la roue ?
Le règne du coussin d'air s'annonce
- Les hommes-grenouilles dans les travaux publics
- 1.800 tonnes qui marchent sur deux pieds : RAPIER W-1800
- Le navire à ailerons en U. R. S. S.
- Une nouveauté attendue :
la première automobile Ferguson, etc...

et les FICHES TECHNIQUES à collectionner et donnant toutes les caractéristiques du matériel nouveau : avions, autos, machines.

Tous les progrès
DE L'AUTOMOBILE — DE L'AVIATION
DE L'ASTRONAUTIQUE
DE LA NAVIGATION — DU RAIL, etc., etc.

dans



100 pages — 170 illustrations — 1,50 NF